

40 862 $\begin{bmatrix} 1 \\ -2 \end{bmatrix}$

Mit 39 Kupfteln incl. 2 Titelf
u. incl. Karton.

F.

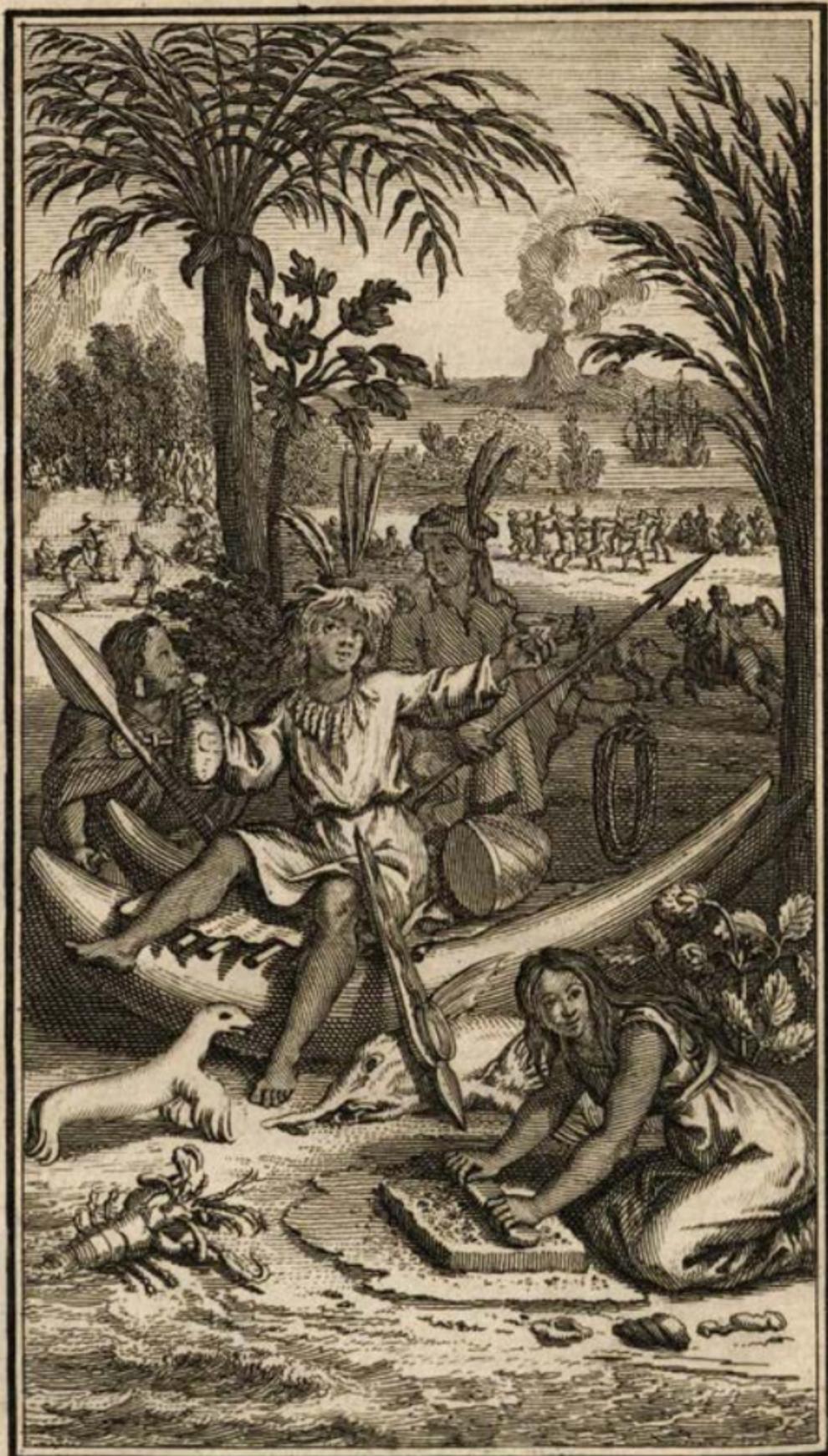
Ex libris Joannis Antonij
Comitis de Schaffgotsch. etc.

Bsb.
Am. 11.









RELATION
DU
VOYAGE
DE LA MER DU SUD
AUX COTES
DU CHILI, DU PEROU,
ET DU BRESIL



Fait pendant les années 1712, 1713 & 1714,

Par M. FÉZIER, Ingenieur Ordinaire du Roi.

*Ouvrage enrichi de quantité de Planches en
Taille-douce.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez **PIERRE HUMBERT**

M. DCC. XVII.

Wp. God bee

Ambr. P. Id.



40.862 [1]

NH-7013A N-3076368/THK



A SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS,
REGENT DU ROYAUME.



MONSEIGNEUR,

*Le Voyage de la Mer du Sud,
que je prens la liberté de presen-
ter à VOTRE ALTESSE ROYALE,
a déjà été honoré des regards du
feu Roi. Ce grand Prince, tou-
jours magnifique, & toujours fa-
vorable au zele & aux efforts de*

ses moindres Sujets, voulut bien me permettre de lui en expliquer moi même les principales Parties, & les Plans que j'avois levé par son ordre: il me fit même la grace d'en marquer de la satisfaction par des paroles pleines de bonté; récompense qui m'est infiniment plus précieuse que la liberalité dont Sa Majesté daigna les accompagner. Après la perte d'une si puissante protection, souffrez, MONSEIGNEUR, que cet Ouvrage trouve un azile auprès de votre auguste Personne. C'est un Recueil des Observations que j'ai faites sur la Navigation, sur les erreurs des Cartes, & sur la situation des Ports & des Rades où j'ai été. C'est une Description des Animaux, des Plantes, des Fruits, des Métaux, & de ce que la terre produit de rare dans les plus riches Colonies du Monde. Ce sont des Recherches exactes sur le Commerce, sur les For-

ces

ces , le Gouvernement , & les mœurs des Espagnols-Creoles & des Naturels du Pays , dont j'ai parlé avec tout le respect que je dois à la Verité. L'hommage de toutes ces particularitez qui pourront peut-être contribuer en quelque chose à la perfection des Sciences & des beaux Arts , ne devoit être porté ailleurs qu'aux pieds de VOTRE ALTESSE ROYALE , que les plus éclairez reconnoissent pour en être le Pere , l'Arbitre & le Protecteur ; qualitez qui ne seront pas moins recommandables à la posterité , que cette valeur heroiïque qui Vous a fait répandre votre Sang avec intrépidité à la tête des Armées. C'est à ce goût si déclaré pour les Sciences , que nous devons attribuer , comme à la source naturelle , les sublimes connoissances que Vous faites paroître dans le Gouvernement , & dont nous attendons avec confiance un repos & une felicité durable.

Cette tendresse de Pere que Vous avez pour les Peuples que le Ciel a commis à vos soins, nous en est un présage assuré. Je m'estimerois heureux, MONSEIGNEUR, si dans mes Remarques il se trouvoit quelque chose qui pût delasser VOTRE ALTESSE ROYALE des soins continuels qu'Elle prend pour le bonheur de l'Etat. Mais je dois oublier ici mes propres interêts, & ne pas souhaiter de lui dérober quelques-uns de ces précieux momens qui nous sont tous si necessaires. C'est assez pour moi d'avoir trouvé l'occasion de lui marquer en public le zele & le très-profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,
FREZIER.



AVERTISSEMENT.

I. **L** Es noms Espagnols & Indiens sont écrits suivant l'Orthographe du Pays. Les *j* consones , & les *x* sont des aspirations gutturales , les *ll* doivent être mouillées comme celles de *fil*le , *fam*ille ; *n* comme *gn* dans le mot *digne* , *signe* ; les *v* se prononcent en *ou* ; *ch* comme *tch*. Ainsi *Jujui* , *Moxos* , *Chille* , *Llamas* , *Callao* , *Chucuito* , *Nuñes* , comme s'il y avoit *Houboui* , *Mobos* avec un coup de gorge sur *ph* , *Tchillié* , *Liamas* , *Caillao* , *Tchoucoüito* , *Nougnies*. Les noms Portugais se prononcent de même pour l'*v* & le *ch* , le son des *ll* mouillées s'exprime par *lh* , *Ilheos*

* 5

com-

x AVERTISSEMENT.

comme en Espagnol *illeos*, les *j* consonnes comme chez nous.

II. Les noms des Vents sont écrits en abrégé suivant l'usage ordinaire, seulement avec la première lettre des quatre cardinaux, Nord, Sud, Est, Ouest, *N, S, E, O*, ainsi *NNO*, Nord-Nord-Ouest; *SS E*, Sud-Sud-Est, &c.

III. Les Plans des Rades & des Villes sont la plupart sur la même échelle, afin qu'on en connoisse tout d'un coup le rapport; il en faut seulement excepter le Callao, Valparaisso & Copiapò.

IV. Il se trouve des différences considérables entre quelques Plans du P. Feuillée & les miens qui pourroient faire douter de la justesse des uns & des autres. Sans mépriser les Ouvrages de ce Religieux que j'honore, & dont j'estime fort l'érudition, on peut dire qu'il s'y est moins appliqué qu'aux Observations de Physique, de

AVERTISSEMENT. XI
de Botanique , & d'Astronomie ;
qui étoient son unique deffein ,
aufquelles la Geographie a parti-
culierement de grandes obliga-
tions. D'ailleurs il n'étoit point
d'un âge propre à de rudes exer-
cices ; pour lever de grands plans
il falloit un jeune homme de fa-
tigue , qui se donnât la peine d'al-
ler chercher plusieurs stations dans
les lieux écartez , couverts , ou
de difficile accès , faute du se-
cours de Chaloupes , dont on ne
peut disposer dans un Vaisseau
Marchand , où l'on trouve rare-
ment un Capitaine qui ait du
goût & de la complaisance pour
les Gens de Lettres.

En effet l'ouverture de la Baye
de la Conception est trop grande
dans son plan de près de la moi-
tié ; les rues du Callao sont tou-
tes dérangées , & le Bastion de
Saint Louis a une face sans dé-
fense , quoiqu'elle en ait une fi-
chante sur les lieux. Ces dernie-

XII AVERTISSEMENT.

res fautes ne lui doivent point être imputées; l'addition de quelques ouvrages qui n'ont jamais été que dans le projet de feu M. *Rossemin*, Ingenieur de cette Place, fait voir qu'elles ne sont pas de lui, mais du Copiste dont j'ai un semblable plan avec les projets. Dans celui de la Rade du Callao, il fait la Ville qui n'a réellement que 600 toises, aussi grande que *l'Isle de Saint Laurent* qui en a près de 4000. Enfin dans le plan de *Lima*, le quartier de *Malambo* qui fait au moins un 6^e de la Ville, y manque de son aveu; celui du Cercado est mis hors de l'enceinte, quoiqu'il soit dedans, & l'on n'y compte que 25 Bastions au lieu de 34. Je ne parle point des autres plans dont les imperfections sont de moindre conséquence.

Au reste je ne préviens point ici le Lecteur de ce qu'il trouvera de curieux dans cet Ouvrage; j'avoue qu'il y auroit beaucoup à retrancher

A V E R T I S S E M E N T. XIII

cher pour ceux qui ne se foucient point de Navigation , si l'on devoit pour l'agréable négliger entièrement l'utile ; mais il importe plus à la République pour le bien du Commerce, qu'on connoisse les faisons, les vents généraux, les courans, les écueils, les bons mouillages, & les débarquemens, que des choses simplement curieuses & divertissantes. Si dans la Mariane nous avons connu les bons mouillages dans la *Baye de Tous les Saints* & dans la Rade d'*Angra*, nous n'aurions pas perdu un cable & deux anchres. On doit apporter plus de soin à la conservation des Vaisseaux & de leurs agrès, & d'attention au salut de ceux qui travaillent pour la Patrie, qu'à satisfaire la curiosité de ceux qui dans une vie molle jouissent des avantages que leur procurent les Navigateurs par des travaux infinis, & en s'exposant à mille dangers.

On verra ici les erreurs que l'on

XIV AVERTISSEMENT.

a reconnues depuis 14 ans de Navigation dans les Cartes Marines Angloises & Hollandoises, car nous n'en avons point de Françoises pour les longs cours. J'ai eu la satisfaction à mon retour de voir que le Pere Feuillée par deux Observations Astronomiques à la Côte du Chili, & une à celle du Perou, confirmoit pour le gros la reforme de longitude que j'avois faite sur la simple estime, faute d'instrumens, & sans autre point fixe que celui de Lima, placé à 79^d 45' de difference Occidentale du Meridien de Paris suivant une Observation de D. Pedro Peralta, confrontée avec les Tables de M. Cassini pour le premier Satellite de Jupiter: Il est vrai que dans le détail nous ne convenons pas toujours; car ce Pere met par exemple *Arica* & *Tlo* sous le même meridien à 8" de temps ou deux minutes de degré près, & je sai pour l'avoir observé, que ces Ports qui sont éloignez

AVERTISSEMENT. xv
gnez d'environ 28 à 30 lieues gi-
sent SE & NO du Monde, ce
qui donne tout au moins un degré
de difference.

J'avoueraï encore que le voyage
de la Mer du Sud ne fournit pres-
que rien de curieux à une Rela-
tion: on y voit des Colonies d'Es-
pagnols à peu près tels que nous les
voyons en Europe, & une Nation
barbare de Naturels du Pays, chez
qui l'on n'a jamais cultivé les Scien-
ces & les beaux Arts. Dans tout le
Chili il ne paroît aucun vestige du
culte, ni de l'habitation des hom-
mes; ils se contentent de vivre à
couvert sous des Cabanes de bran-
ches d'arbres, écartées les unes des
autres.

Le long de la Côte du Perou que
j'ai parcourue, il ne reste aucun
monument considerable de l'adres-
se des Indiens; on y voit seulement
quelques petits tombeaux sans or-
nement, & quelques mafures de
motes de terre; & je n'ai pas appris
qu'il

xvi AVERTISSEMENT.

qu'il y eût rien de remarquable au dedans du pays, que la Forteresse de Cusco faite de pierres d'une énorme grosseur, entassées à joints incertains, avec beaucoup d'art. Le reste des chemins & aqueducs, dont on parle, ne sont pas assez rares pour engager un Curieux à traverser un pays plein de deserts, désagréable par lui-même, & par le peu de commoditez qu'on y trouve pour voyager; il ne reste donc d'intéressant que les mœurs des Habitans, & ce que la Nature y produit de rare, particulièrement l'or & l'argent, c'est à quoi je me suis le plus appliqué pour suppléer à ce qui manque au Journal du P. Feuillée, afin que nos Ouvrages n'aient presque rien de commun, & que le Public ne soit point ennuyé de redites.

EXPLICATION DE QUELQUES TERMES DE MARINE

inferez dans cette Relation.

- A**FFOURCHER, c'est arrêter le Vaisseau par deux anchres.
- Amarer signifie attacher.
- Anse, c'est un enfoncement de la Côte de la mer.
- Arriver, c'est conformer ou rapprocher la direction du Vaisseau de celle du vent.
- Babord, c'est la gauche du Vaisseau en regardant en avant.
- Banc, écueil de pierre ou de sable.
- Basse, pierre cachée à fleur d'eau.
- Bastigner, c'est garnir les bords du Vaisseau de matelats & de hardes, pour se faire un parapet contre la mousqueterie.
- Bord signifie quelquefois le Vaisseau.
- Bouée, espece de tonneau vuide, ou morceau de bois flottant pour reconnoître l'endroit où l'anchre est mouillée.
- Braillier se dit de la mer qui jette pendant la nuit des rayons de lumiere.
- Brasse, mesure de cinq pieds de Roi.
- Brume, c'est le brouillard.
- Cable, c'est la grosse corde qui arrête le Vaisseau dans un Port ou dans une Rade par le moyen de l'anchre qui tient au fond de la mer.
- Cablure, mesure de la longueur d'un cable, ou environ 130 brasses.
- Canot, c'est un petit Bateau qu'on met au milieu du Vaisseau dans la Chaloupe.
- Chaloupe, c'est un Bateau qu'on porte dans les Vaisseaux, d'où on le tire aux approches de terre pour se débarquer, porter les anchres, &c. parcequ'il est maniable par un petit nombre d'hommes.
- Compas, c'est la bouffole.
- Corps morts, ce sont des pieux ou autre chose,
où

- où l'on attache le Vaisseau près de terre.
- Drague de fer**, ce sont des bandes de fer dont on arme le dessous de la quille des Chaloupes lorsqu'on doit les faire échouer sur des pierres.
- Flot**, c'est le flus de la mer lorsqu'elle monte.
- Fond de cours ou curé**, c'est lorsqu'il est net de vase & de sable fin.
- Grain**, c'est une bourrasque de pluie ou de vent.
- Haut fond**, c'est celui qui s'approche de la surface de l'eau.
- Haye de pierres**, c'est une suite de pointes de rochers.
- Jusant**, c'est le reflux de la mer lorsqu'elle se retire.
- Lame**, c'est une vague ou élévation de l'eau poussée par le vent.
- Lof**, venir au lof, c'est présenter la proue près de l'endroit d'où vient le vent.
- Louvoyer**, c'est aller par détours à droit & à gauche en zigzag.
- Lok**, c'est un morceau de bois de 8 à 9 pouces de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaisseau, qu'on charge d'un peu de plomb afin qu'il demeure sur l'eau dans l'endroit où on le jette.
- Ligne de Lok**, c'est une petite corde attachée au Lok, par le moyen de laquelle on estime le chemin du Vaisseau, en mesurant la longueur de la partie de cette corde qu'on a dévidé pendant un certain temps, qui est ordinairement une demi-minute ou 30'', pendant lequel le Vaisseau poussé par le vent s'est écarté du Lok, qui a demeuré comme immobile au-dessus de l'eau dans l'endroit où on l'a jette.
- Male**, mer male, se dit d'une agitation incommode & violente.
- Marnier** signifie le mouvement de l'élévation & de l'abaissement de la surface de la mer, dont

dont l'intervale est plus ou moins grand le long des Côtes , selon la quantité du flus & reflux qu'il y a.

Morne c'est une montagne distinguée par sa hauteur du reste de la Côte.

Mondrain , c'est une petite montagne.

Nœud de la ligne de Lok , ce sont des nœuds espacez les uns des autres le long de la corde, d'environ 41 pieds 8 pouces suivant certains Pilotes, pour le tiers d'une lieue , de sorte que si l'on file l'intervale de trois nœuds pendant une demi-minute, on estime qu'on fait une lieue de chemin par heure ; mais cette division est fautive , comme on peut le voir page 11.

Orin, c'est une corde, qui tient par un bout à la bouée & par l'autre à la croisée de l'anchre qu'elle sert à lever & arracher du fond avec un peu de force.

Rafale c'est une bouffée de vent subit & violent par reprises.

Rouler, c'est balancer d'un côté à l'autre.

Sonde , c'est un lingot de plomb au bout duquel on met du suif pour connoître la qualité du fond de la mer ; on le jette avec une corde pour le retirer ; s'il s'y trouve du sable ou de la vase, ils s'attachent au suif ; & s'il y a des pierres , elles s'impriment dessus ; & la corde ou *Ligne de sonde* sert à marquer la profondeur de la mer.

Table de Lok , c'est un morceau de planche divisé en 4 ou 5 colonnes , pour écrire, avec de la craye , l'estime de chaque jour. Dans la premiere sont marquées les heures de deux en deux ; dans la seconde le Rumb de vent ou la direction du Vaisseau par rapport aux principaux points de l'horison indiquez par la boussole ; dans la troisieme la quantité de nœuds qu'on a filé en jettant le Lok ; dans la

qua-

XX *Explication des termes de Marine.*

quatrième le vent qui souffle; dans la cinquième les observations qu'on a faites sur la variation de l'aimant.

Tanguer, c'est balancer d'avant en arriere.

Tapion, marque ou tache de couleur differente du reste de la terre que l'on découvre.

Touée, ce sont des cables & des anches qui servent à faire mouvoir le Vaisseau, & changer de place sans le secours des voiles.

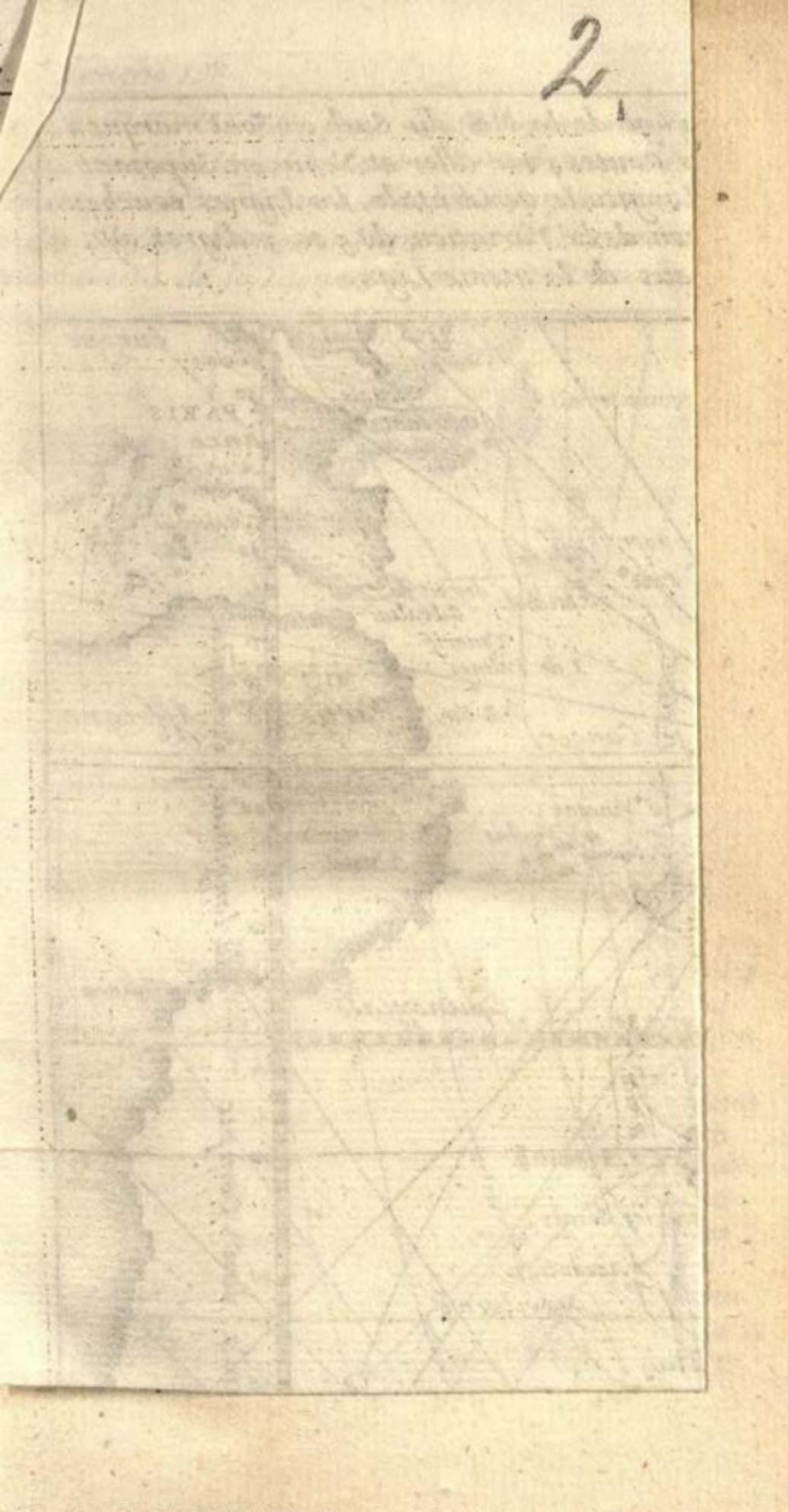
Teignant, gravier raboteux comme du machefer.

Tribord, c'est la droite du Vaisseau en regardant en avant.

Vase, c'est le limon qui est au fond de la mer.



2



CARTE REDUITE, pour l'Intelligence du Voyage de la Mer du Sud, ou Sont marquez les lieux dont il est parle dans cette Relation, et les Routes pour aller et Venir, en Suposant le premier Meridien a Paris, d'ou l'on Compte une Longitude Occidentale, les Lignes courbes avec des Chifres Romains Montrent la Progression de la Variation de 5 en 5. degrez au NO au dessus de la Ligne 00. et au NE au desous de la meme Ligne



RELATION

D U

VOYAGE

DE LA MER DU SUD

AUX COTES

DU CHILI, DU PEROU,
ET DU BRESIL.

A structure de l'Univers, qui est naturellement l'objet de notre admiration, a toujours fait aussi le sujet de ma curiosité; dès l'enfance je faisois mon plus grand plaisir de tout ce qui pouvoit m'en donner la connoissance, les Globes, les Cartes, les Relations des Voyageurs avoient pour moi des attrait singuliers. A peine étois-je en état de voir les choses par moi-même, que j'entrepris le Voyage d'Italie. Le prétexte des Etudes me servit ensui-

2 RELATION DU VOYAGE

te à parcourir une partie de la France ; mais enfin fixé par l'Emploi que j'ai eu l'honneur d'obtenir au service du Roi : je croyois qu'il ne me restoit plus d'esperance de satisfaire l'inclination que j'avois de voyager , lorsqu'il plut a Sa Majesté de me permettre de profiter de l'occasion qui se presentoit de voir le Chili & le Perou.

Je m'embarquai à Saint Malo en qualité d'Officier , dans un Vaisseau de 36 Canons , de 350 Tonneaux de port , & de 135 hommes d'Equipage , appelé *le S. Joseph* , commandé par le Sieur Duchêne Battas , homme recommandable par son experience , & par sa prudence dans la Marine , & par beaucoup d'intelligence & d'activité dans la Marchandise , ce qui convenoit fort à notre destination.

Le Lundi 23 Novembre de l'année 1711 , nous sortîmes du Port de Saint Malo , accompagnez de *la Marie* , petit Vaisseau de 120 Tonneaux de port , commandé par le Sieur du Jardais Daniel , qui devoit nous servir de Vivandier. Nous fûmes attendre les vents favorables auprès du

Cap

Cap Frehel , sous le canon du Château de la Latte , dans la Baye de la Frenaye , où nous mouillâmes le même jour ; mais nous les attendîmes en vain pendant près de deux mois.

L'ennui d'un si long retardement, les rigueurs d'un hyver avancé, le vent, le froid, & la pluie qu'il falloit essuyer de 4 en 4 heures pendant les gardes que l'on montoit alternativement jour & nuit sans interruption, suivant l'usage de la Mer, & l'embarras d'un Vaisseau Marchand, où l'on trouvoit à peine où se placer, commencerent à me faire sentir, combien étoit dure la vie d'un Navigateur, combien elle étoit opposée à la tranquillité & à la retraite que demandent l'étude & la méditation, qui faisoient à terre mes plus cheres delices *. Enfin j'en vis les derniers malheurs du premier abord dans un naufrage qui se fit à nos yeux: en voici le détail.

Il faut savoir auparavant, que la plûpart des Vaisseaux qui sortent du Port de Saint Malo, viennent mouiller à la rade de la Frenaye, qui n'en est éloignée que de quatre lieües à l'Ouest, ou pour attendre les vents

*...jara
inde ab
adolescens-
tia,
Ego hanc
clemen-
tem vi-
tam ur-
banam
atque
o ium
Secutus
sum &

4 RELATION DU VOYAGE

favorables , ou pour rassembler leurs Equipages qui ne se rendent à bord qu'à l'extrémité. Le 9 Decembre il y en avoit cinq, le Comte de Girardin, le Michel-André, le Chasseur, la Marie, & nous; lorsque le Chevalier de la V*** qui commandoit la *Grande Bretagne* Vaisseau de 36 Canons armé en course, vint sur les six heures du soir mouiller son ancre de jusant auprès de notre flot; mais l'*orin* qui par mégarde étoit encore amarré sur le bord, l'ayant empêché de prendre fond, le reflux entraîna le Navire auprès d'une basse qui est au pied du Fort de la Latte, avant qu'on en pût mouiller une autre; celle-ci le soutint pendant le jusant à une portée de pistolet de la pierre; mais le flot étant revenu, la violence du courant le jetta bien-tôt sur cet écueil. Le Capitaine se voyant dans un danger inévitable, ne manqua pas de tirer plusieurs coups de canon pour demander secours aux Vaisseaux qui étoient dans la rade: chacun s'empressa de lui envoyer du monde pour l'en retirer; mais ce fut en vain, le vent de Sud-Est s'augmentoît, & pouffoit si fort au large avec la marée,

quod fortunatum isti putant, Uxorem nunquam habui.
Ter. A. del. 1, 1.

Naufrage.

rée, qu'aucune Chaloupe ne put aborder, celle du Comte de Girardin fut jettée si loin hors de la Baye, qu'elle ne put regagner son bord pendant la nuit; celle du Chasseur y perit, & sans la nôtre, l'Equipage n'en auroit pas réchapé. Enfin environ minuit le Vaisseau toucha & se brisa en si peu de temps, que l'Equipage eut peine à se sauver dans la Chaloupe au pied du Château, il y eut même trois hommes de noyez, parmi lesquels on comptoit un Officier.

Le lendemain nous vîmes encore les tristes débris du Vaisseau couché sur le côté, battu par les flots qui le mirent en pieces en 24 heures. Il est aisé de s'imaginer combien de serieuses réflexions ce funeste spectacle inspiroit à tout le monde, particulièrement à moi qui faisois mon es-sai de navigation dans un Voyage qui devoit être tout au moins de deux ans.

Il y avoit déjà 27 jours que nous essuyions un mauvais temps presque continuel, sans que les vents nous permissent de nous mettre en mer, lorsqu'il nous vint un ordre des Arma-

6 RELATION DU VOYAGE

Retour à St. Malo. * Mrs. les freres Vincent & Mr. Duhamel.

teurs * de retourner à Saint Malo , de peur d'être surpris par des Vaiffeaux Anglois qui devoient nous y venir attaquer, fuivant l'avis qu'ils en avoient eu. Nous y retournâmes donc le Dimanche 20 Decembre, & nous y demeurâmes jufqu'au 6. de Janvier de l'année fuivante 1712.

Seconde sortie de Saint Malo.

Ce jour les vents s'étant rangez de la partie de l'Est, nous fortîmes pour la feconde fois de la rade de Rance; mais à peine étions-nous hors des portes de la rade, que nous fûmes contraints de mouiller , de peur de nous aller jeter pendant la nuit fur les pierres auprès defquelles il faut passer pour fe mettre dans la Manche; les vents étoient au Nord-Nord-Est, & la Mer mâle * nous faisoit tanguer fi rudement, que le cable fe caffa auffitôt que l'anchre eut pris fond. Nous fûmes donc obligez de venir remouiller à l'entrée de la Baye de la Frenaye, où nous pafsâmes une mauvaife nuit.

* C'est-à-dire agitée.

Accident.

Le lendemain nous mîmes à la voile pour aller chercher notre anchre avec la Marie à qui pareil accident étoit arrivé : elle retrouva la fienne; mais la nôtre fut perdue, par-

parce que la bouée avoit coulé. Pendant que nous étions occupez à la chercher , le calme nous prit , alors nous mouillâmes , pour la troisieme fois , à une lieue & demie du Château de la Latte , en attendant que les vents qui varioient à tous momens , se fussent fixez en un endroit.

A la pointe du jour nous voulûmes faire voile pour nous mettre en Mer ; mais le cable s'étant trouvé rongé à trente brasses près de l'anchre , on jugea à propos de le couper , & d'en aller chercher un autre à la Ville , & remplacer l'anchre que nous avions perdue ; c'est pourquoi nous nous en approchâmes un peu , aiant Pavillon en berne. Nous fîmes signal d'un coup de canon que nous avions besoin de secours , ensuite nous retournâmes mouiller une quatrième fois de cette seconde fortie sous le Château de la Latte. On dépêcha aussi-tôt deux Officiers pour aller chercher ce qui nous manquoit , & le lendemain ils nous l'apportèrent.

Nous demeurâmes encore là huit jours en attendant les vents d'Amont , sans qu'il nous arrivât rien de remarquable ; nous employâmes ce temps

8 RELATION DU VOYAGE
à l'arimage du Navire, qui pour être trop chargé par ses hauts, ne portoit point la voile, comme nous l'éprouvâmes le jour de notre seconde sortie.

PREMIERE PARTIE.

*Qui contient la traversée de
France au Chili.*

ENFIN après avoir beaucoup souffert du temps qui nous étoit toujours rude & contraire, les vents se rangerent à Est & Sud-Est; aussitôt nous mîmes à la voile pour passer par le grand Canal, entre Rochedouvre & Guernesey, & nous mettre par là dans le milieu de la *Manche*, afin d'éviter les Corsaires ennemis qui avoient coutume de hanter la côte de Bretagne. Nous y passâmes heureusement pendant la nuit, aiant eu connoissance, sur les dix heures, de Rochedouvre environ une lieue au Sud-Ouest de nous.

Quelques heures après nous aperçûmes à la clarté de la Lune, un
Na-

Navire qui nous observoit de près ; aussi-tôt nous nous bastingâmes , & nous préparâmes au combat , persuadez que c'étoit un Corsaire de Gerzey : mais il n'osa nous attaquer , & resta de l'arriere à perte de vûe avant le jour.

Les trois jours suivans nous en vîmes plusieurs autres que nous évitâmes sans combat par nos bonnes manœuvres.

Les vents d'Est qui souffloient de bon frais , nous tirèrent enfin des parages les plus dangereux , & nous conduisirent hors de la Manche. Par les 40 degrez nous eûmes un coup de vent arriere de Nord & Nord-Nord-Est qui nous permettoit à peine de porter la mizaine un ris dedans. La Marie ne pouvant nous suivre, nous fûmes obligez de mettre à sec , & en cet état nous faisions encore près de trois lieues par heures.

Pendant ce temps-là nous vîmes un petit Navire que nous jugeâmes Portugais , venant de l'Isle de Madere ; mais la mer étoit trop grosse , & nous étions trop occupez de nous-mêmes pour chercher à faire des prises. Neanmoins ce coup de vent

ne nous fit autre mal que d'enfoncer notre bouteille de babord ; au contraire il nous fit avancer chemin à route. Nous n'eûmes pas plûtôt atteint la latitude de 32 degrez, que nous commençâmes à trouver la mer plus belle, & des vents *Alifex* de Nord & Nord-Est, qui sans faire élever la mer, nous pouffoient de leur agreable frais, & nous faisoient faire tranquillement de belles journées.

Terre,
Isle de
Palme.

Nous goûtions, après un temps orageux & sombre, la douceur d'un beau climat, & des jours clairs & serens, lorsque nous eûmes connoissance d'une terre sur le soir au Sud-Est $\frac{1}{4}$ Est, environ 15 lieues; ce nous fut une nouvelle satisfaction de nous savoir auprès de l'Isle de *Palme*, & à moi particulièrement, qui par mon estime m'en trouvois précisément à pareille distance; non que je dûsse attribuer à ma capacité cette justesse qui étoit un effet du hazard & de l'estime des deux premiers Lieutenans qui avoient soin de regler la table de Lok: mais parce que les autres qui me connoissoient pour n'avoir été ni à l'Ecole de Marine, ni en mer, ne pouvoient se persuader qu'avec un
peu

peu de connoissance des Mathematiques on pût faire ce que font les gens du métier par pure routine , incapables de rendre aucune raison geometrique de leurs pratiques les plus simples.

Il est vrai que quatre ou cinq observations de la hauteur du Soleil nous redresserent beaucoup ; depuis notre sortie nous nous trouvions presque toujours moins avant que notre estime. Je crus que cette erreur venoit de la division de la ligne de *Lok*, à laquelle nos Navigateurs sont accoutumez de ne donner que 41 pieds 8 pouces par nœuds ou tiers de lieue, faisant la lieue marine de quinze mille pieds François ; en quoi ils se trompent lourdement si un degré est de 57060 toises, & la lieue marine de 2853 de celles du Châtelet de Paris, comme Mrs. de l'Academie l'ont mesuré par ordre du Roi en 1672 ; car suivant ce calcul la lieue étant de 17118 pieds, la ligne de *Lok* devrait avoir pour chaque nœud, par rapport à l'horloge de 30", 47 pieds 6 pou. 7 lig. Sur ce principe les nœuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fissions moins de che-

Remarques sur la ligne de *Lok*.

min en effet que par notre estime ; nous en devions faire $\frac{1}{7}$ & $\frac{21}{190}$, c'est-à-dire environ $\frac{1}{10}$ de moins.

Je fus confirmé dans cette pensée le 31 Janvier, lorsqu'après avoir fait environ cent lieues depuis la dernière observation, je trouvai huit lieues $\frac{1}{3}$ de trop à l'estime, & que d'autres en trouvoient davantage : mais j'ai reconnu dans la suite du Voyage l'incertitude du Lok, qu'il faut que l'expérience & le bon sens corrigent sur la maniere de le jetter, & sur l'inégalité du vent qui est rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas : la chute des courans inconnus est encore une nouvelle cause d'incertitude ; de sorte qu'il est souvent arrivé que la table de Lok quadroit avec la hauteur observée ; souvent même il est arrivé qu'au lieu d'y retrancher il falloit y ajouter.

Terre,
Isle de
Fer.

Il s'en trouvoit encore qui fondez sur leur estime, doutoient d'avoir vû la terre le Mercredi au soir, lorsque le Jeudi 4. Février nous eûmes connoissance d'une autre terre à l'Est $\frac{1}{4}$ Sud-Est, qu'on ne douta point être l'Isle de Fer par la latitude obser-

vée,

vée, & le chemin que nous avons fait depuis l'Isle de Palme, qui s'accommodoit fort bien à la distance de ces deux Isles.

Affurez du lieu où nous étions, nous fîmes route pour les Isles du Cap Verd par un petit frais de Nord-Est & Nord-Nord-Est, qui nous mena dans trois jours au Tropique, où les calmes commencerent à nous faire sentir de vives chaleurs. Ils ne durèrent que trois jours, adoucis de temps en temps par un peu de fraîcheur de l'Ouest au Sud.

Ce fut dans ces beaux climats que nous commençâmes à voir des *Poissons-volans* qui sont gros comme de grosses sardines ou des harangs; leurs aîles ne sont autre chose que des nageoires allongées, elles ne leur servent à voler que pendant qu'elles sont humides; nous en prenions souvent qui se jettoient dans le Navire ou dans les porte hautbans, ils sont délicats, & d'un bon goût.

Ces Poissons ont pour ennemis les *Dorades*, qui leur font une guerre continuelle; avec une telle amorce on ne manque guere d'en prendre: elles en sont avides à un tel point,

que si l'on contrefait un Poisson-volant avec du linge ou quelque chose d'équivalent, elles s'y laissent tromper, quoiqu'elles ne mordent point à toute autre amorce. Ce fut par ce moyen que nous prîmes les premières que j'aye vûes, dont je ne me laissois point d'admirer la beauté; on voit briller sur leurs écailles le plus vif éclat de l'or mêlé avec des nuances d'azur, de verd & de violet, telles qu'on ne peut rien imaginer de plus beau; le goût de leur chair ne répond pas à cette grande beauté, quoiqu'assez bonne, elle est un peu sèche.

Nuages
verts.

L'inclination que j'ai pour la Peinture me fit aussi remarquer sous le Tropique du Cancer, des nuages d'un beau verd au coucher du Soleil, je n'avois jamais rien vû d'approchant en Europe, & je n'en ai pas vû depuis de couleur si vive & si belle.

Par 21 degré 21' de latitude, & 21^d 39' de longitude occidentale, ou de difference du meridien de Paris, nous trouvâmes pendant cinq ou six lieues la mer fort blanche, nous filâmes 40 brasses de sonde sans trouver fond, après quoi la mer reprenant sa couleur

leur ordinaire , nous crûmes avoir passé sur un haut-fond qui n'est pas marqué dans les Cartes.

Nous eûmes pendant quelques jours un petit frais de Nord-Ouest, ce qui n'est pas ordinaire dans ces parages ; ensuite ceux de Nord & Nord-Nord-Est nous mirent par les 17^d 40', où nous passâmes une nuit en panne, nous sachant près des Isles du Cap Verd.

Effectivement le lendemain 15 Février, nous eûmes connoissance d'une terre fort haute embrumée, & le jour suivant nous reconnûmes distinctement que c'étoit l'Isle de Saint Nicolas, & puis l'Isle de Sainte Lucie qui nous restoit au Sud-Sud-Oüest.

Nous revirâmes de bord pour nous mettre la nuit au large, & après avoir couru huit lieues au NE $\frac{1}{4}$ E, nous crûmes voir des brisans dans le brillant de la mer, qui dans ces endroits braille beaucoup, c'est à dire qu'elle est extrêmement lumineuse & étincellante pendant la nuit, pour peu que sa surface soit agitée par des Poissons ou par des Vaisseaux, de sorte que le sillage en paroît de feu; j'aurois eu peine à croire cet effet du

Terre,
Isles du
Cap
Verd.

Mer lu-
mineuse.

mouvement de l'eau de mer, si je ne l'avois vû, quoique j'en fusse prévenu par la lecture de l'explication qu'en donnent les Physiciens, particulièrement Rohault, qui ajoûte aussi des raisons pourquoi elle brafile plus dans les pais chauds qu'ailleurs. Quoiqu'il en soit, nous revirâmes de bord, si je ne me trompe, pour un banc de Poissons; nous courûmes 14 lieües à O 4^d N, & sur les trois heures après midi nous vîmes, au travers de la brume, l'Isle de Sainte Lucie au S, environ une lieüe & demie.

Une heure après nous apperçumes celle de Saint *Vincent*, que nous ne connoissions que par conjecture comme les Isles précédentes, parcequ'aucun de nos gens ne les avoit vûes de côté du Nord: ce fut alors que je reconnus l'utilité des vûes de terre dessinées dans les parages où on les cherche ordinairement; néanmoins celle-ci est reconnoissable par une terre basse qui s'allonge aux pieds des hautes montagnes vers le NO du côté de l'Isle Saint Antoine, & par un petit rocher fait en pain de sucre qui paroît à l'entrée de la Baye à l'Oüest de l'Isle, environ à deux cablures de terre.

Marques
de re-
connois-
sance.

-Re-

Partie de l'Isle de S^c Vincent



PLAN
de la Baye de l'Isle
de
S^T VINCENT
Située à la Côte d'Afrique à l'Ouest
du Cap Verd
par 16^e 30' de lat. Septentrionale
en face de l'Isle
de S^c Antoine.



Vüe de l'Isle de S^c Vincent. a 050

*Relâche à l'Isle de Saint Vincent, l'une
de celles du Cap Verd.*

Sur des marques si certaines nous entrâmes, à six heures du soir, dans le Canal entre les deux Isles de Saint Vincent & de Saint Antoine, par un bon frais de NNO & de N, & nous rangâmes le petit rocher à la portée du fusil pour gagner au vent, il est fort sain; à cette distance nous y trouvâmes 27 brasses d'eau, on dit qu'on en peut passer à terre, qu'il y a 17 à 20 brasses. On est sujet en doublant cet Islet à de grandes rafales qui tombent par dessus la montagne du NE, quelques Navires de l'Escadre de M. du Guay y perdirent leurs huniers, entr'autres le Magnanime, qui fut obligé d'arriver.

Enfin nous fûmes mouiller dans l'anse à dix brasses d'eau fond de sable fin & gravier, au S $\frac{1}{4}$ SE 5^d E de l'Islet, & à l'Est de la pointe de tribord en entrant; en même temps la Marie vint mouiller au SE de nous à huit brasses fond de sable vaseux.

Nous arrivâmes à l'Isle Saint Vincent fort juste avec notre estime, par-
ce-

Voyez
la Plan-
che I,

Remarques sur l'estime.

ceque dans ces beaux climats où le temps est toujours serain, nous observions presque tous les jours la latitude, qui differoit de notre estime de 5 à 6 minutes du côté du S par jour, même en temps de calme, d'où j'ai conjecturé que les courans nous y portoient: Au contraire depuis les 19 degrez l'estime nous precedoit; cette erreur pouvoit encore venir de la ligne du Lok, comme je l'ai dit ci-devant, parceque sur une journée de 45 lieües, en retranchant 4, j'en trouvois encore plus d'une pour le courant ordinaire qui nous avança un peu au Sud.

Le lendemain 16 Février nous crûmes aller faire de l'eau à un ruisseau qui coule pendant une grande partie de l'année dans une petite anse la plus au Nord de la Baye, mais nous n'en vîmes plus que le lit desséché. Surpris de manquer d'un rafraichissement si necessaire, on dépêcha des Officiers avec des Matelots pour en aller chercher dans l'Isle, & voir s'il n'y avoit point quelque habitation, d'où l'on pût tirer des beufs & quelques fruits: ils ne trouverent que quelques mares d'eau salée,

&

& pour habitation que quelques cabanes de branches d'arbres plus propres à des bêtes qu'à des hommes, car la porte en est si basse qu'on n'y peut entrer qu'en s'y traînant ventre à terre. Pour tout meuble il y avoit quelques sacs de peau, & des écailles de Tortues qui servoient de siege & de seau à tenir de l'eau. Les Negres qui les habitent les avoient abandonnées, de peur qu'on ne les enlevât pour les vendre, quoiqu'à notre Pavillon ils eussent dû nous prendre pour Anglois. On en vit deux ou trois tout à fait nuds, qui se cachèrent dans les bois aussi-tôt qu'ils apperçurent nos gens, sans qu'on pût les approcher en les appelant comme amis.

Enfin à force de chercher on trouva à la pointe du Sud de la Baye, un petit filet d'eau qui couloit des terres escarpées au bord de la mer ; on creusa pour faciliter cet écoulement, & assembler assez d'eau pour pouvoir la puiser. Nous en fîmes ainsi notre provision en deux jours, quoiqu'avec assez de peine pour l'embarquer, parceque la mer y est fort mâle. Cette eau toute fraîche n'étoit pas des meilleurs

Aigade

leures : mais elle devint si puante en sept ou huit jours, que c'étoit un supplice pour nous d'être obligez d'en boire.

Bois.

Pendant qu'on faisoit l'eau, on fit aussi du bois à deux cens pas de l'aigade. C'est une espece de Tamarin qu'on fait avec facilité, & assez près du bord de la mer.

Nous avons arboré Pavillon Anglois avec la flâme au grand mât, & nous l'avons assuré d'un coup de canon, pour engager les habitans de l'Isle Saint Antoine, qui n'est qu'à deux lieües de là, de venir à nous : mais soit qu'ils se défiassent de notre ruse, ou que la brume les empêchât de nous voir distinctement, ils ne vinrent point à nous. Nous vîmes seulement un feu qui sembloit répondre à celui que faisoient nos Aigadiers pendant la nuit au bord de la mer; néanmoins quelques mois après, le *S. Clement* de Saint Malo avec son Pingre, ayant relâché au même endroit, fut visité par les habitans de Saint Antoine, qui lui apportèrent en payant, des beufs, des cabris, des figues, des bananes, des citrons & du vin fort doux. Ils di-

sent

sent que dans l'Isle il peut y avoir 2000 personnes de tout sexe, couleur & condition, & qu'au dessus du mouillage il y a un petit Fort armé de quatre pieces de canon, où commande un Gouverneur Portugais.

Pour nous, nous n'eûmes d'autre rafraîchissement que celui de la pêche qui est très-abondante dans la Baye de Saint Vincent; neanmoins il n'y a qu'une anse qui est entre deux petits Caps vers l'ESE où l'on puisse senner; parcequ'ailleurs la plage est garnie de pierres; mais avec l'hamçon on peut se dédommager de cette commodité, car il y a une infinité de Poissons, Mulets, Poules d'eau, Machorans, Sardines, Grondeurs, Becunes à dent blanche, & d'une espece qui ont une queue de rat & destaches rondes partout. Voici la figure d'un de ceux que nous primes qui avoit six pieds de long, il est fort semblable au *Petimbubaba Brasiliensis* de Margravé p. 148. On y prend aussi quelquefois des Bourses, poisson d'une singuliere beauté, décrit dans le Voyage de Mr. de Genes par le Sieur Froger. Dans la saison de la Tortue, il y en a des quantitez

Planche
XI.

titez prodigieuses ; comme il paroît par le nombre infini d'écaillés & de squelettes qu'on voit au bord de la mer. Les habitans de l'Isle Saint Antoine les viennent boucaner tous les ans , s'en nourrissent , & en font commerce. Enfin il n'est pas jusqu'aux Baleines qui n'y soient en grand nombre.

Nous aurions bien souhaité de nous dédommager sur la chasse de la mauvaise chere qu'on fait en mer , mais il n'y a presque pas de gibier dans cette Isle , on n'y trouve que quelques troupeaux d'Anes sauvages , quelques Cabris dans le haut des montagnes d'un très-difficile accès , peu de Pintades , & point d'Oiseaux.

Nous ne fûmes pas plus heureux pour les fruits , la terre est si aride qu'elle n'y produit rien. On trouve seulement dans les valées de petits bouquets d'arbres de Tamarins , peu de Cottoniers & de Citroniers. J'y vis cependant quelques Plantes assez curieuses , du *Titymalus arborescens* , de l'*Abrotanum mas* , d'une odeur très-suaive & d'un beau verd ; une fleur jaune dont la tige est sans feuille ; du *Palma Christi* , ou *Ricinus Americanus* ,
que

que les Espagnols appellent au Perou *Pillerilla*, & assurent que sa feuille étant appliquée sur le sein, elle fait venir le lait aux nourrices, & sur les reins le fait passer; sa graine est tout-à-fait semblable au Pignon d'Inde, on en fait de l'huile dans le Paraguay; quantité de *Sedum* de différentes especes, dont il y en a qui ont les feuilles grosses & spheriques comme une Aveline; des Pommes de Coloquinte, du *Limonium Maritimum* fort épais, de la Lavande sans odeur, du Chiendent, &c.

On trouve auprès du petit Iflot de très-bon Ambre gris, les Portugais en ont vendu à quelques Navires François, entr'autres au Saint Clement.

Ne pouvant esperer aucun rafraîchissement de cette Isle, nous mêmes à la voile pour en aller chercher à celle de Saint Antoine; mais il venoit de trop bon frais de NE, & la mer étoit trop mâle pour y envoyer des Chaloupes; de sorte que nous mêmes Cap à route pour sortir du Canal que forment ces deux Isles; en passant nous vîmes le mouillage de la partie du SO.

Un peu après nous vîmes au-delà
une

une terre fort reculée que nous prîmes pour l'Isle de Feu ; cependant le lendemain au matin , après avoir singlé environ 45 lieües au S $\frac{1}{4}$ SE , pendant la nuit nous apperçûmes un feu , & le jour s'étant formé une terre fort haute qui nous restoit au NE $\frac{1}{4}$ E environ cinq lieües , au sommet de laquelle il paroissoit de la fumée.

La position de cette Isle nous la fit prendre pour l'Isle Brava , mais la fumée nous fit douter que ce fût celle de Feu ; en ce cas les Isles du Cap Verd seroient mal jettées dans le Flambeau de Mer de Vankeulen , sur lequel nous nous reglions.

Cependant nous profitions toujours d'un bon frais de NE , qui nous conduisit jusqu'à deux degrez de la ligne Equinoxiale , où nous eûmes deux jours de bonace avec une petite fraîcheur depuis l'OSO au Sud , après quoi un petit frais de SSE nous ayant conduit à 0^d 40' , & 23^d 50' du Meridien de Paris , nous revirâmes de bord , de peur de nous abattre trop vers la Côte du Bresil , où les courans portent au NO , nous mîmes le Cap à E 5^d S , & le lendemain 5 de Mars,

Mars, faisant le S $\frac{1}{4}$ SE, nous passâmes la Ligne par un petit frais de OSO aux 355^d de Tenerife.

Passage de la Ligne.

Le lendemain quand on ne douta plus d'être dans la partie du Sud, on ne manqua pas de faire la folle cérémonie du Baptême de la Ligne, coutume en usage parmi toutes les Nations.

On lie les Catechumenes par les poignets sur des funins tendus d'avant en arriere sur le gaillard pour les Officiers, & sur le pont pour les Matelots; & après plusieurs singeries & mascarades, on les détache pour les conduire les uns après les autres au pied du grand mât, où on leur fait prêter serment sur une Carte qu'ils feront aux autres comme on leur a fait, suivant les Statuts de la Navigation, ensuite on paye pour n'être pas mouillé, mais toujours inutilement, car les Capitaines ne sont pas même tout-à-fait épargnez.

Baptême de la Ligne.

Le calme plat qui donnoit aux Equipages le loisir de se baptiser, nous fit sentir pendant quatre jours de suite de vives chaleurs, sans que nous eussions avancé pendant ce temps plus de vingt lieues à route, par des fraîcheurs variables; mais un petit frais

de SE & ESE nous tira peu à peu de ces climats brûlans, & nous conduisit jusqu'aux 16 degrez Sud, sans grain ni pluye, par un temps clair & ferein ; les vents étant venus au NE, puis au NO, nous donnerent quelques grains de pluye, un temps couvert, & quelques heures de calme pendant trois jours jusques par les $23\frac{1}{2}$ & les 36^d de longitude.

Comme nous étions entre les 21 & 22^d de latitude, & 34 ou 35 de longitude, nous vîmes quantité d'Oiseaux ; alors nous crûmes que nous n'étions pas loin de l'Isle de l'Ascension, nous fondâmes sans trouver fond, & nous n'en eûmes aucune connoissance, non plus que de celle de la Trinité, dont nous approchions suivant quelques Cartes manuscrites¹, par les $25^d\frac{1}{2}$ de latitude, où les vents varierent vers le Sud en bonace ; mais enfin aidez d'un petit frais de SSE. NE & E, nous arrivâmes en trois jours à l'Isle de Sainte Catherine à la Côte du Brezil, précisément avec notre estime, dont voici le détail.

Remarques sur l'estime.

Le lendemain de notre sortie de Saint Vincent, l'estime nous précéda un peu ; le jour suivant au contrai-

re nous la précédâmes ; mais le 26 Février après avoir pris hauteur par les 6^d 54', nous nous trouvâmes huit lieues plus au Sud que nous ne pensions, quoique nous eussions observé 9 degrez 45' deux jours auparavant. L'erreur continua toujours du même côté, avec ces marques de courans que nous appellons lits de marée, jusques vers les 9 degrez Sud de 5 à 6' suivant la grandeur des journées, sans compter la correction de la ligne de Lok. Depuis les 9 jusqu'aux 13 l'erreur étoit moindre que depuis les 13 aux 27, & la difference étoit d'autant plus considerable que nous approchions de terre ; de sorte que nous trouvâmes un jour avoir fait 25 lieues, lorsque l'estime n'en donnoit que 16.

Il est évident que ces erreurs venoient des courans qui portoient vers le Sud ; que ce soit directement au S, au SE, ou au SO, on ne peut le savoir positivement ; néanmoins la conjecture la plus raisonnable, à ce qu'il me semble, c'est qu'ils doivent porter au SO, ou au SSO, parcequ'ils sont déterminez à cette direction par le gissement de la Côte du

Brefil. Cette experience reduit à peu d'étenduë la remarque de Voogt, qui dans son Flambeau de Mer imprimé chez Vankeulen, dit que le courant à la Côte du Brefil, dès le mois de Mars jufqu'au mois de Juillet, court violemment au long du rivage vers le Nord; & que depuis Decembre jufqu'au mois de Mars, le courant du Sud s'aneantit; ou fi elle est vraie de la partie du Nord de cette Côte, elle n'est pas reguliere pour celle du Sud depuis les 10 degrez de latitude Sud un peu au large.

On peut neanmoins, contre ma conjecture, dire que fi les courans portoient au SO, ils rapprocheroient de la Côte du Brefil les Navires qui viennent de la Mer du Sud; mais l'experience fait voir que depuis les Isles Seballes, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à l'atterrage de cette Côte, ou de l'Isle de Fernando Noronho, donc les courans ne doivent pas porter au SO.

A cela je répons, 1°. que les courans qui prolongent la Côte du Brefil, venant à rencontrer les terres nouvelles des Isles Seballes & la terre des Etats, refluent du côté de l'Est,

com-

comme l'ont expérimenté plusieurs Navires, ensuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de courans qui porte à la Côte de Guinée, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les Cartes des Côtes d'Afrique & d'Amerique Meridionale, pour sentir la vrai-semblance de cette conjecture.

2. Ces erreurs viennent des Cartes, comme nous le dirons en son lieu, particulièrement celles de Pieter Goos dont nos Navigateurs se servent le plus. On ne s'apperçoit pas toujours de cette erreur de position aux atterrages du Bresil en venant d'Europe, parcequ'on y est souvent porté par les courans, comme je viens de le remarquer, & que ne sachant si leur direction est du côté de l'Est ou de l'Ouest, souvent on n'en corrige point les lieues, comme nous avons presque tous fait dans notre Navigation, imitant en cela la plupart des Hollandois. D'où vient qu'il n'est pas étonnant que nous trouvions bonnes les Cartes qu'ils ont faites sur leurs Journaux.

Quoi qu'il en soit, il est bien vrai que depuis l'Isle de Saint Vincent jusqu'à celle de Sainte Catherine, nous

30 RELATION DU VOYAGE
avons fait au Sud plus de 60 lieues au-
delà de notre estime , quoique nous
eussions hauteur presque tous les jours,
& que nous prissions nos précautions
sur cette erreur , & malgré tout cela
nous arrivâmes à l'Isle de Sainte Ca-
therine le 31 Mars positivement avec
nos points sur la Carte de Pieter Goos,
à dix lieues plus ou moins les uns que
les autres. D'où l'on peut inferer que
si nous avions donné du chemin à
l'Ouest , nous aurions beaucoup en-
tré dans les terres, comme il est arri-
vé à la plupart des Navires François
allant à la Mer du Sud.

Sonde. Le Mardi 30 de Mars comme on
se faisoit près de terre , on fonda sur
les six heures du soir , & on trouva
90 brasses d'eau fond mêlé de sable,
vase & coquillage ; deux lieues $\frac{1}{2}$ plus
à Ouest on trouva dix brasses moins,
nous passâmes la nuit en sondant de
deux en deux heures , même brassè-
yage & qualité de fond.

Atterra- A la pointe du jour nous vîmes la
ge, Isle terre , étant six lieues plus à l'Ouest
Sainte que notre seconde sonde ; on recon-
Catheri- nut bien-tôt l'Isle de Gal par sa figu-
ne. re , & quelques petites taches blan-
ches qu'on prend de loin pour des Na-
vi-

CARTE PARTICULIERE

de
L'ISLE DE S^{te} CATHERINE

Située à la Côte du Bresil
par 27^d 30 de latitude Australe

A Chapelle de N^{re} Senhora. D. Isle aux Malades
B. Habitations. C. notre aigade
ou selon d'autres
les 3 Rois



Terre ferme Partie de la Côte du Bresil.



Échelle de 3 lieues Marines

Remarque la partie du Nord, depuis le goulet jusqu'à l'Isle de Gal, à Ste. Iové, géométriquement, le reste à la boussole et par estime

54 5 E Vis de la partie du Nord de l'Isle de S^{te} Catherine 000 1 1/2

vires, & par de petits Iflots qui font auprès, elle nous reftoit alors à $O\frac{1}{4}SO$, environ huit à neuf lieues; on fonda, & on trouva 55 brasses d'eau fond de fable fin & vaseux. Enfin nous prîmes hauteur à une lieue & demie de cette Isle au $S\frac{1}{4}SE$, & environ trois lieues à l'Est de la pointe du Nord de l'Isle de Sainte Catherine, & nous trouvâmes $27^d\ 32'$ de latitude Australe. Voici comme elle nous paroiffoit.

Sondes
à l'atter-
rage.

Voyez
Planche
III.

Une lieue & demie plus Ouest, nous trouvâmes 20 brasses d'eau fond de fable vaseux plus gris; nous continuâmes de sonder de distance en distance, en diminuant de fond d'une maniere uniforme, jusqu'à six brasses fond de vase grise, où nous mouillâmes entre l'Isle Sainte Catherine & la terre ferme, ayant l'Isle de Gal au $NE\frac{1}{4}E$ du compas, environ trois lieues, d'alignement avec les deux pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la pointe de la terre ferme au $N\frac{1}{4}NE$.

Relâche à l'Isle de Sainte Catherine à la Côte du Bresil.

Le lendemain premier Avril, le Capitaine détacha notre Chaloupe & cel-

le de la Marie, avec un Equipage armé pour aller chercher un lieu propre à faire de l'eau, & les habitations des Portugais pour en tirer quelques rafraîchissemens. Le Sieur Lestobec second Capitaine, partit en même temps dans le Canot avec trois Officiers, du nombre desquels j'étois, pour aller reconnoître s'il n'y avoit point de Vaisseaux ennemis mouillez à l'anse d'*Arazatiba* qui est en terre ferme; à l'Ouest de la pointe du Sud de l'Isle.

Aigade.

Nous trouvâmes du premier abord une aigade fort commode dans une habitation abandonnée, à un quart de lieue du Navire à ESE. Assurez de ce secours, nous fûmes plus avant dans une petite langue de terre, où nous trouvâmes une maison vuide depuis quelques heures, à en juger par les cendres chaudes; nous fûmes fort surpris de voir par là la défiance des habitans, parceque nous avions fait un signal d'amis, dont le Capitaine Salvador étoit convenu une année auparavant avec les Sieurs Roche & Befard, Capitaines du Joyeux & de Lyfidore qui avoient mouillé à *Arazatiba*, c'étoit une flamme blanche sous une Angloise au grand mâ; mais nous avions manqué

en

en ne tirant qu'un coup de canon au lieu de deux; d'ailleurs ils étoient déjà épouvantés par la nouvelle de la prise de *Rio de Janeiro*, que M. du Guay Trouin avoit pris & rançonné, depuis peu, pour vanger l'insulte que les Portugais avoient faite aux prisonniers de guerre François, & à leur chef M. le Clerc. En effet comme nous allions chercher d'autres habitations où il y eût du monde, nous vîmes venir à nous trois hommes dans une Pirogue, envoyez de la part du Gouverneur ou Capitaine de l'Isle, pour nous prier de ne pas mettre pied à terre aux habitations, qu'ayant été reconnus pour François, les femmes effrayées s'étoient déjà sauvées à la montagne, que si nous voulions ne leur point faire de mal, ils nous feroient part des vivres & des rafraîchissemens qu'ils avoient, comme à d'autres Navires François qui avoient relâché chez eux. Nous reçûmes très bien ces Députés, & nous les envoyâmes à bord dans la Chaloupe de la Marie accompagnée de la nôtre, que nous quittâmes pour aller reconnoître le mouillage d'Arazatiba, comme je l'ai dit.

Nous passâmes premièrement par un petit Détroit d'environ 200 toises de

B 5

large

Voyez
la Carte
de l'Isle.
Planche
III.

large formé par l'Isle & la Terre ferme, où il n'y a que deux brasses & demie d'eau. Alors nous commençâmes à voir de part & d'autre de belles habitations, où nous n'allâmes point, parce que nous l'avions promis aux Députés, en poursuivant nous sondions de temps en temps; mais nous ne trouvâmes jamais assez d'eau pour un Navire de six canons. Nous cotoyâmes plusieurs belles anses de l'Isle, jusqu'à ce qu'arrêtez par les tenebres de la nuit, nous fûmes obligez de mettre à terre: le hazard nous conduisit dans une petite anse où nous trouvâmes heureusement de l'eau & un peu de poisson que nous pêchâmes fort à propos, & qu'un grand appetit assaisonna le mieux du monde; nous y passâmes la nuit en garde contre les Tigres dont les Bois sont tout remplis, & dont nous venions de voir des vestiges tout récents sur le sable; à la pointe du jour nous pousâmes encore une demie lieue plus avant pour reconnoître s'il n'y avoit point de Vaisseau mouillé à Arazatiba, & nous n'en vîmes point. Un de nos Officiers qui avoit relâché deux ans auparavant avec M. de Chabert, nous fit remarquer une langue de terre basse où l'on trouve des

trou.

troupeaux de Bœufs sauvages ; mais nous n'avions pas assez de vivres pour entreprendre cette chasse, dont nous avions néanmoins grand besoin : car dans la partie du Nord de l'Isle, on n'y en trouve pas : de sorte qu'il seroit bien plus avantageux de relâcher au Sud, si les Navires y étoient en sûreté ; mais quand il a venté de l'Est, ESE & SE, on est en risque de s'y perdre, comme il arriva au Saint Clement & à son Pingre en 1712 ; ils y perdirent leur Chaloupe avec quatorze hommes, & se virent eux-mêmes à deux doigts de leur perte, quoique sans aucun vent, tourmentez seulement par le houle effroyable de la mer. Cette rade est par les 27^d 50' à l'Ouest de la pointe du Sud de l'Isle Sainte Catherine. A l'Est de l'Islet Fleuri est une anse où l'on trouve de très-bonne eau, & de petites Huîtres vertes d'un goût délicieux. Nous donnâmes dans cette petite anse en revenant & deux autres plus au Nord ; nous entrâmes dans une habitation abandonnée, où nous chargeâmes notre Canot d'Oranges douces, Citrons & grosses Limes. Vis-à-vis celle-ci près de terre ferme, est un Islet derrière lequel

est un petit Port, où le Gouverneur de l'Isle tient ordinairement une Barque pour les besoins des Habitans; mais qui le plus souvent ne sert qu'à faire le commerce du Poisson sec qu'ils portent à la *Lagoa* ou à Rio de Janeiro.

Les Portugais qui nous avoient vû passer avec pavillon Anglois au Canot sans descendre à leurs habitations, vinrent à notre retour audevant dans leurs Pirogues, pour nous offrir des rafraîchissemens; nous reçûmes leurs offres, & pour les apprivoiser nous leur donnâmes de l'eau de vie, liqueur qu'ils aiment fort, quoiqu'ordinairement ils ne boivent que de l'eau. Enfin nous arrivâmes environ minuit au Vaisseau, où nous trouvâmes déjà le Gouverneur Emanuel Mansa avec quelques Portugais qui avoient apporté des rafraîchissemens; après avoir été bien regalé au sortir du Vaisseau, on lui fit le salut de la voix.

Cette reception apprivoisa tellement les Habitans, qu'il nous venoit tous les jours des Pirogues chargées de Poules, de Tabac & de Fruits. Pendant que nous faisons dans le Canot cette petite course, on donna le suif au Navire, on mit 18

canons dans la calle pour le rendre plus marin, prévenus des mauvais parages où nous devions passer au bout des terres du Sud; on l'aprocha aussi de l'Isle de Sainte Catherine pour faciliter l'aigade; & parceque les marées sont fort sensibles, quoique peu réglées, ou peu connues, & que la mer ne * marne que de cinq à six

* C'est-à-dire monte & descend.

pieds, nous afourchâmes ENE, & OSO, à 200 brasses d'un Islot qui nous restoit au SSE, du compas, aiant l'Isle de Gal au NE $\frac{1}{4}$ N environ quatre lieues, moitié couverte par la seconde pointe de l'Isle de Sainte Catherine la plus Nord. Après que nous eûmes fait avec beaucoup de commodité de bon bois & d'excellente eau, nous attendîmes pendant quelques jours les Bœufs que les Portugais nous avoient envoyé chercher à la Lagoa à douze lieues de l'Isle; mais le 9 Avril voyant qu'ils nous demandoient encore du temps pour les faire venir, nous ne jugeâmes pas à propos de retarder davantage, à cause que la saison étoit déjà un peu avancée pour doubler le Cap de Horn redoutable par les vents contraires, & les mauvais temps

38 RELATION DU VOYAGE
qu'on y souffre en Hyver ; c'est-
pourquoi le lendemain Dimanche
nous mêmes à la voile pour nous
mettre en mer. Avant que de con-
tinuer notre voyage, il est bon de di-
re ici quelque chose de l'Isle de Saint-
Catherine.

*Description de l'Isle de Sainte Ca-
therine.*

L'Isle de Sainte Catherine s'étend du
Nord au Sud depuis les 27^d 22' jusqu'au
27^d 50'. C'est une Forêt continuelle
d'arbres verts toute l'année, on n'y
trouve de lieux praticables que ce qu'il
y a de défriché autour des habitations ;
c'est-à-dire 12 ou 15 endroits disper-
sez çà & là au bord de la mer dans les
petites anses qui font face à la terre
ferme ; les Habitans qui les occupent
sont les Portugais , une partie d'Eu-
ropéens fugitifs, & quelques Noirs ;
on y voit aussi des Indiens qui se jet-
tent volontairement parmi eux pour les
servir, ou qu'ils prennent en guerre.

Quoiqu'ils ne payent aucun tribut
au Roi de Portugal , ils sont ses su-
jets & obéissent au Gouverneur ou
Capitaine qu'il établit pour les com-
mander en cas d'affaire contre les en-
nemis

nemis de l'Europe, & les Indiens du Bresil avec lesquels ils sont presque toujours en guerre ; de sorte qu'ils n'osent aller moins de 30 ou 40 hommes ensemble bien armez, lorsqu'ils pénètrent dans la terre ferme, qui n'est guères moins embarrassée de Forêts que l'Isle. Ce Capitaine ne commande ordinairement que trois ans, il relève du Gouverneur de la Lagoa petite Ville éloignée de l'Isle de douze lieues au SSO. Il avoit alors 147 Blancs dans son département, quelques Indiens & Noirs libres, dont une partie est dispersée sur les bords de la terre ferme. Leurs armes ordinaires sont des couteaux de chasse, des fléchès & des haches, ils ont peu de fusils & rarement de la poudre ; mais ils sont suffisamment fortifiés par les Bois, qu'une infinité d'épines de différentes especes rendent presque impénétrables, de sorte qu'ayant toujours une retraite assurée, & peu d'équipage à transporter, ils vivent en repos sans crainte qu'on leur enleve leurs richesses.

En effet, ils sont dans une si grande disette de toutes les commoditez de la vie, qu'aucun de ceux qui nous

ap-

apportèrent des vivres ne voulut qu'on les lui payât en argent , faisant plus de cas d'un morceau de toile ou d'étoffe pour se couvrir , que d'une piece de métal qui ne peut ni les nourrir ni les garantir des injures de l'air : contens pour tout habit d'une chemise & d'une culotte , les plus magnifiques y ajoûtent une veste de couleur & un chapeau : presque personne n'a des bas ni des souliers , néanmoins ils sont obligez de se couvrir les jambes lorsqu'ils entrent dans les Forêts ; alors la peau d'une jambe de Tigre leur est un bas tout fait. Ils ne sont pas plus délicats pour la nourriture que pour les habits ; un peu de Mays , des Patates , quelques Fruits , du Poisson & de la chasse , le plus souvent du Singe , les contente. Ces gens du premier abord paroissent misérables ; mais ils sont effectivement plus heureux que les Européens , ignorans les curiositez & les commoditez superflues qu'on recherche en Europe avec tant de peine , ils s'en passent sans y penser , ils vivent dans une tranquillité que les subsides & l'inégalité des conditions ne trouble point ; la terre leur fournit
d'el-

d'elle-même les choses nécessaires à la vie, du bois & des feuilles, du Coton & des peaux d'Animaux pour se couvrir & se coucher; ils ne souhaitent point cette magnificence de logemens, de meubles & d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition, & flater pendant quelque temps la vanité sans rendre un homme plus heureux; ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'ils s'aperçoivent de leur bonheur quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de la peine. La seule chose dont ils sont à plaindre, c'est de vivre dans l'ignorance; ils sont Chrétiens à la vérité, mais comment sont-ils instruits de leur Religion, n'ayant qu'un Aumônier de la Lagoa qui leur vient dire la Messe les principales Fêtes de l'année: ils payent cependant la dîme à l'Eglise qui est la seule chose qu'on exige d'eux.

Au reste, ils jouissent d'un bon climat & d'un air fort sain, ils ont rarement d'autres maladies que celle qu'ils appellent *mal de Biche*, qui est une douleur de tête accompagnée de *Tenesme* ou envie d'aller à la selle sans rien faire, & pour cela ils ont un remède fort simple qu'ils regardent comme un
spe-

42 RELATION DU VOYAGE
spécifique; c'est de se mettre dans le
fondement un petit limon, ou un em-
plâtre de poudre à canon détrempée
avec de l'eau.

Ils ont aussi quantité de remèdes des
simples du Pais, pour se guérir des
autres maladies qui peuvent leur sur-
venir. Le Sassafras ce bois connu par
sa bonne odeur & par sa vertu contre
les maux veneriens y est si commun
que nous le coupions pour brûler; le
Gayac qu'on employe aussi pour les
mêmes maux n'y est guères plus rare;
on y trouve de très-beau Capillaire &
quantité de Plantes aromatiques qui
sont connues des habitans pour leurs
usages. Les arbres fruitiers y sont ex-
cellens dans leurs especes, les Oran-
ges y sont du moins aussi bonnes que
celles de la Chine, il y a quantité de
Limoniers, Citroniers, Gouyaviers,
Choux palmistes, Bananiers, Cannes
de sucre, Sandies, Melons, Girau-
mons, & Patates meilleures que cel-
les de Malgue si estimées.

Ce fut là où je vis, pour la pre-
miere fois, l'arbrisseau qui porte le
Coton; comme je souhaitois depuis
long-temps de le voir, j'en dessinai
une branche pour en conserver l'i-
dée.

Du Coton.

Le Cotonier, que les Botanistes appellent *Gossipium*, ou *Xilon arboreum*, est un arbrisseau qui ne s'éleve guere plus de 10 à 12 pieds, ses grandes feuilles ont cinq pointes, & ressemblent assez bien à celles du grand Erable ou du Ricin ; mais les petites, c'est à dire celles qui sont les plus proches du fruit, n'en ont que trois ; les unes & les autres sont un peu charnues, & d'un verd foncé.

Voyez
Planche
IV.

Ses fleurs seroient semblables à celles de la Mauve, qu'on appelle Passerose, si elles étoient de même couleur & plus évafées ; elles sont soutenues par un calice verd composé de trois feuilles triangulaires dentelées qui ne les envelopent que très-imparfaitement ; elles sont jaunes par le haut, & rayées de rouge dans le fond.

A la fleur succede un fruit verd de la figure d'un bouton de Rose, qui dans sa parfaite maturité devient gros comme un petit œuf, & se divise en trois ou quatre loges remplies chacune de 8 à 12 semences presque aussi grosses que des Pois, lesquelles sont en-

44 RELATION DU VOYAGE
enveloppées dans une substance fila-
menteuse connue sous le nom de Co-
ton, qui part de toute leur surface &
qui devient blanche, & fait ouvrir
les loges à mesure qu'elle meurit, de
sorte qu'à la fin les flocons se déta-
chent & tombent d'eux-mêmes; les
graines alors sont tout-à-fait noires &
pleines d'une substance huileuse d'af-
sez bon goût, que l'on dit être très-
bonne contre le flux de sang.

Ce Cotonier est fort différent de
celui que l'on cultive à Malthe & dans
tout le Levant, qui n'est qu'une pe-
tite Plante annuelle, c'est-à-dire qu'il
faut semer & renouveler tous les ans,
c'est pourquoi on l'appelle *Xilon her-
baceum*; d'ailleurs ses feuilles sont a-
rondies & échancrées, & à peu près
de la grandeur de celle des Mauves.

Explication de la Planche IV.

- A Grande feuille à cinq pointes.
- B Petite feuille à trois.
- C Fleurs vûes differemment.
- D Calice de feuilles triangulaires.
- E Bouton qui s'ouvre en quatre
loges.
- F Coton mur.

Xilon arboreum J.B.
Gossipium orboreum
Caule lavi C.B. Pin.



G Graine couverte de Coton.

H Graine dépouillée.

I Coupe d'un des flocons avant sa maturité.

Nota, que ce Dessen est la moitié de la grandeur naturelle.

Pour separer les graines du Coton on a une petite machine composée de deux rouleaux gros comme le doigt, lesquels en tournant en sens contraire, pincet le Coton & l'attirent peu à peu; la graine qui est ronde & grosse ne peut passer entre les rouleaux, ainsi elle se dépouille & tombe dès que le Coton a passé.

On dit que ces Cotoniers sont de la petite espece, parcequ'il y en a dans ce Continent de plus gros & plus grands que nos Chênes, qui ont la feuille comme le premier; ils portent le Coton de soye qui est fort court, mais c'est une espece de *houatte*.

Dampier en a dessiné d'une autre espece qui se trouve au Bresil, appelé *Momou*. Voici ce qu'il en dit: „ La
 „ fleur est composée de petits fila-
 „ mens presqu'aussi deliez que les
 „ cheveux; de trois ou quatre pou-
 „ ces de long, & d'un rouge obscur,
 „ mais

„ mais leurs sommitez sont de cou-
 „ leur cendrée; au bas de la tige il y
 „ a cinq feuilles étroites & roides,
 „ de six pouces de long.

On trouve aussi, dans les bois, du *Mahot* qui est un arbre dont l'écorce, composée de fibres extrêmement fortes, sert à faire des cordes. On y voit un arbre singulier par sa figure, qui lui a mérité le nom de *Flambeau*, ou *Cierge épineux*: effectivement ses feuilles sont faites comme une torche composée de quatre chandelles, c'est-à-dire que son plan est une Croix arondie par ses angles, elles naissent comme celles des Raquettes les unes des autres, elles ont depuis huit à quinze pieds de longueur, & donnent un fruit qui ressemble assez à une Figue ou Noix verte, on en voit quantité dans le Perou à six côtes, tels que le Pere du Tertre les a dessinés dans son Histoire des Antilles. Le *Mancenilier* y est un peu plus rare; cet arbre est un des plus venimeux qui soient connus, il donne une belle pomme à l'œil, qui est un poison; de son écorce il en sort un lait dont les Matelots éprouvent souvent le venin, s'il leur arrive en faisant le bois à feu, de couper de
 ce-

celui-ci, & des'en faire réjaillir le lait au visage, ou d'en manier le bois; aussi-tôt la partie enfle, & les fait souffrir pendant plusieurs jours: lorsque les pommes de Mancenilier tombent à la mer, & que les *Becunes* en mangent, elles leur rendent la dent jaune, & ce Poisson devient un poisson.

La pêche est très-abondante dans quantité de petites anses de l'Isle & de la terre ferme, où l'on peut commodément ferrer, nous y avons pris des Poissons de quatre à cinq pieds de long, fort délicats, faits à peu près comme des Carpes, dont les écailles étoient plus grandes qu'un écu; les uns les ont rondes, ceux-ci s'appellent *Meros*; les autres les ont carrées, & s'appellent *Salemera* en Portugais, & *Piraguera* en Indien: il s'en trouve de plus petits, nommez *Quiareo*, qui ont un os dans la tête tout-à-fait semblable à une grosse fève, sans compter une infinité de Mulets, Caranques, Machorans, Grondeurs, Poules d'eau, Gradeaux, Sardines, &c.

Nous y primes un jour une Scie, Poisson singulier, qui porte sur la tête une espece de lame plate garnie des

Pêche.

Scie.
Planche
XVII.

des deux côtez de pointes , qui lui fervent à se défendre contre la Baleine , comme nous l'avons vû une fois à la côte du Chili ; il a encore cela de particulier , qu'il a une bouche & une autre ouverture humaine.

Cheval
marin
Planche
XVII.

Quoique le *Cheval Marin* soit assez commun en Europe , j'ajoute ici la figure d'un que je pris au filet , définé de sa grandeur naturelle.

Chasse.

La chasse n'est guere moins abondante que la pêche ; mais les bois y sont d'un si difficile accès , qu'il est presque impossible d'y suivre le gibier , & le trouver quand on l'abbat ; les Oiseaux les plus ordinaires sont les Perroquets ou *Papagayos* , très-bons à manger , ils vont toujours deux à deux fort près l'un de l'autre ; des especes de Faisans , appelez *Giacotins* , mais d'un goût bien moins delicat , des *Ouaras* , espece de Pêcheurs tout rouges d'une belle couleur , d'autres plus petits d'un mélange très-agreable des plus vives couleurs , appelez *Saiquidas*. Il y a aussi un Oiseau fort particulier qui a un large bec plus beau que l'écaille de Tortue , & une plume pour langue ; c'est le Toucan dont Froger fait la description , & le Pe-

Pere Feuillée p. 428. La chasse ordinaire des habitans est le *Singe*, dont ils se nourrissent le plus souvent : mais la meilleure de toutes pour les Vaisseaux en relâche est celle des beufs, dont il y a grande quantité en terre ferme auprès d'Arazatiba, comme je l'ai dit.

Sept lieues au Nord de l'Isle Sainte Catherine il y a une anse où les Portugais en tiennent ordinairement, & où la Chaloupe du Saint Clement en fut prendre. Près de là est le Port de *Guarupa* que la même Chaloupe découvrit ; on y est à l'abri de tous vents, comme on peut voir par le plan qu'on m'en a communiqué ; il est difficile à connoître, parcequ'au dehors il ne paroît qu'une grande anse, au fond de laquelle est la petite ouverture du Port. Comme nous ne savions où trouver des beufs, & que les Portugais qui nous en avoient, disoient-ils, envoyé chercher à la Lagoa, tarديوient trop, nous mêmes à la voile, comme je l'ai dit, le Dimanche 10. Avril ; mais les vents ne nous permirent pas de sortir, ainsi nous fûmes obligez de remouiller à peu près

Voyez
Planche
III. au
petit ren-
voi.



50 RELATION DU VOYAGE
au même endroit où nous étions la
première fois.

Le lendemain nous ne fûmes pas plus favorisez , nous courûmes plusieurs bordées vers l'Isle & la terre ferme la sonde à la main, & nous trouvions un fond assez égal ; nous reconnûmes d'assez près une petite anse à tribord en entrant , où il y a un bon mouillage en cinq ou six brasses à l'abri de tous vents , & une petite riviere de bonne eau, commode pour les Navires qui mouillent auprès du premier Islot qui est à babord en entrant dans une anse de sable de l'Isle de Sainte Catherine , appelé sur le plan *Islot aux Perroquets* : nous reconnûmes en louvoyant la grande anse de *Toujouqua* , dans laquelle il dégorge une grande riviere ; l'entrée de l'anse paroît étroite, & du côté du Sud il y paroît des bancs de rocher. N'ayant pû vuider le Canal, nous fûmes contraints de mouiller au SO $\frac{1}{2}$ S, de l'Isle de Gal environ une lieue & demie, & à ONO de la première pointe de Sainte Catherine une demi lieue.

Départ
de Sainte
Catherine.

Enfin Mardi 12 nous fortîmes par un bon frais de N & NNE, il faudra
au

au SO & calma , les vents varierent presque continuellement jusques par les 40 degrez , où les N & NO bon frais donnerent une brume si épaisse , que pour conserver la Marie auprès de nous , même pendant le jour , nous étions obligez de tirer des coups de canon de temps en temps ; un calme interrompu par un petit frais de NNE & de SE lui succeda , & la brume nous reprit encore par les 43^d₂.

Par cette latitude & celle du Cap blanc de 46 degrez , nous vîmes quantité de Baleines & de nouveaux Oiseaux semblables à des Pigeons , d'un plumage mêlé de blanc & de noir fort regulierement ; d'où vient que nos Matelots les appellent des *Damiers* , & les Espagnols *Pardela* , ils ont le bec long un peu crochu , & percé au milieu de deux narines , leur queue developée ressemble aux écharpes en falbala de petit deuil.

Damiers.

Comme nous étions toujours en garde contre les courans , & les erreurs des Cartes Hollandoises qui mettent le Cap blanc 4 degrez plus à l'Ouest qu'il n'est effectivement , ainsi que l'ont remarqué tous les Vaiffeaux qui ont relâché à Sainte Catherine

Erreur des Cartes.

52 RELATION DU VOYAGE

Sondes
du Cap
Blanc.

rine, d'où ils ont pris leur point; nous commençâmes à sonder par les 43^d 30' de latitude, & suivant mon estime 52^d 33' de longitude, point de fond; mais par les 46^d 50', & 58^d 8' de longitude, nous trouvâmes 85 brasses d'eau fond de sable mêlé de gris & de rougeâtre. Je me faisois alors à 50 lieues du *Cap Blanc* sur une Carte manuscrite de Grifon Maître de Marine de Saint Malo, c'est-à-dire par les 321^d 52' du Meridien de l'Isle de Fer, ou 323^d 32' de celui de Tenerife, ce qui s'accommodoit assez bien à d'autres sondes de quelques Navires qui avoient eu connoissance de ce Cap; d'où l'on peut conclure que sans faire attention à sa longitude absolue, il est mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. Effectivement on a remarqué que la *côte Deserte* ou *des Paragons* ne court pas sur le SO & SO $\frac{1}{4}$ O, comme on la trouve dans les Cartes, mais sur le SO $\frac{1}{4}$ S & SSO, ce qui a mis plusieurs Vaisseaux en danger. Environ treize lieues au SO, plus avant que notre premiere sonde, nous trouvâmes 75 brasses d'eau, quatre lieues plus avant à même route 70, ensuite 66 même fond, jusques par les

les $49^{\text{d}} \frac{1}{2}$ de latitude, où à 75 brasses il étoit mêlé de gravier, teignant, coquillage brisé, petites pierres noires & jaunes; par les $50^{\text{d}} 20'$ le sable noircit un peu; 60 & 65 brasses d'eau faisant toujours le SO, à quelques degrez près vers le Sud ou vers l'Ouest, pour approcher insensiblement la côte par les $52^{\text{d}} 30'$ de latitude, & $65^{\text{d}} 45'$ de longitude, le sable étoit gris mêlé de petites pierres noires & rousses, en 55 brasses d'eau. La nuit du 5 au 6 de Mars nous mîmes en panne, de peur de hanter la terre de trop près, & avec raison; car le lendemain nous trouvâmes la mer fort changée, & vers le soir nous eûmes connoissance d'une terre basse fort plane, & de cinq ou six mondrains comme des Isles qui nous restoient à OSO du Monde, à neuf ou dix lieues; quelques-uns la prirent pour le Cap des Vierges, fondez sur des Journaux qui le placent par $52^{\text{d}} 30'$, quoiqu'il soit plus au Nord dans les Cartes; mais ce sentiment ne quadroit point avec la dernière observation de latitude; il est bien plus probable que ce fut le *Cap Saint-Esprit* de la terre de Feu: on fonda, & on trouva 36 brasses

Atterra-
ge à l'Isle
de Feu.

54 RELATION DU VOYAGE
d'eau fond de sable noir mêlé de pe-
tites pierres de la même couleur.

Le lendemain 7 nous vîmes distinc-
tement la *Terre de Feu* que nous cô-
toyâmes à quatre ou cinq lieues de
distance ; elle est de moyenne hau-
teur, escarpée en falaises sur les bords
de la mer, elle paroît boisée par bou-
quets ; par dessus cette première côte
on voit de hautes Montagnes presque
toujours couvertes de neige. On peut
déterminer le gissement de cette Côte
de l'Isle de Feu au NO $\frac{1}{4}$ N, & SE $\frac{1}{4}$ S
du Monde depuis le Détroit de Ma-
gellan à celui de le Maire, en corri-
geant un demi rumb ou 23^d de varia-
tion NE.

Après avoir prolongé la Terre de
Feu jusqu'à cinq ou six lieues près du
Détroit de le Maire, nous mîmes à la
cape environ à quatre lieues au large
pendant la nuit, pour attendre à le
passer au lendemain, là nous avions
quarante brasses d'eau fond de cours,
ou gros sable curé ; nous effuyâmes
pendant cette nuit de pesantes bouf-
fées de S, O, par rafales, qui nous
apportoient la neige & le frimat des
Montagnes avancées dans les terres ;
neanmoins nous dérivâmes peu, mar-
que

échelle de 5 lieues Marinas

Route

Cap Gonzales
ou de bon Succo

Bay de
Valentin

C.S. Bartholemi

Partie
de l'Isle
ou Terre
des Etats

Partie
de
Bay de
bon Succo
C'Isle

Port Maurico

ou
Terre de Feu

Cap S. An
toine

C. S. Diego

C.S. Vincens

nord de l'Islande déclinant en N. de 24 1/2

PLAN
du

DETROIT DE MAIRE

Situé à l'extremite de l'Amérique Merd.^{le}
entre les Terres de Feu et des Etats
par 55^d. 45' de lat.^{de} Australe

Autre Vue plus près

SE 1/4 S

250 1/4 S

3 0 1/4 no

A. Montagne en pain de Sucre
couverte de Neige avant dans
la terre

1. 2. 3. Trois Montains apellz
les trois freres.

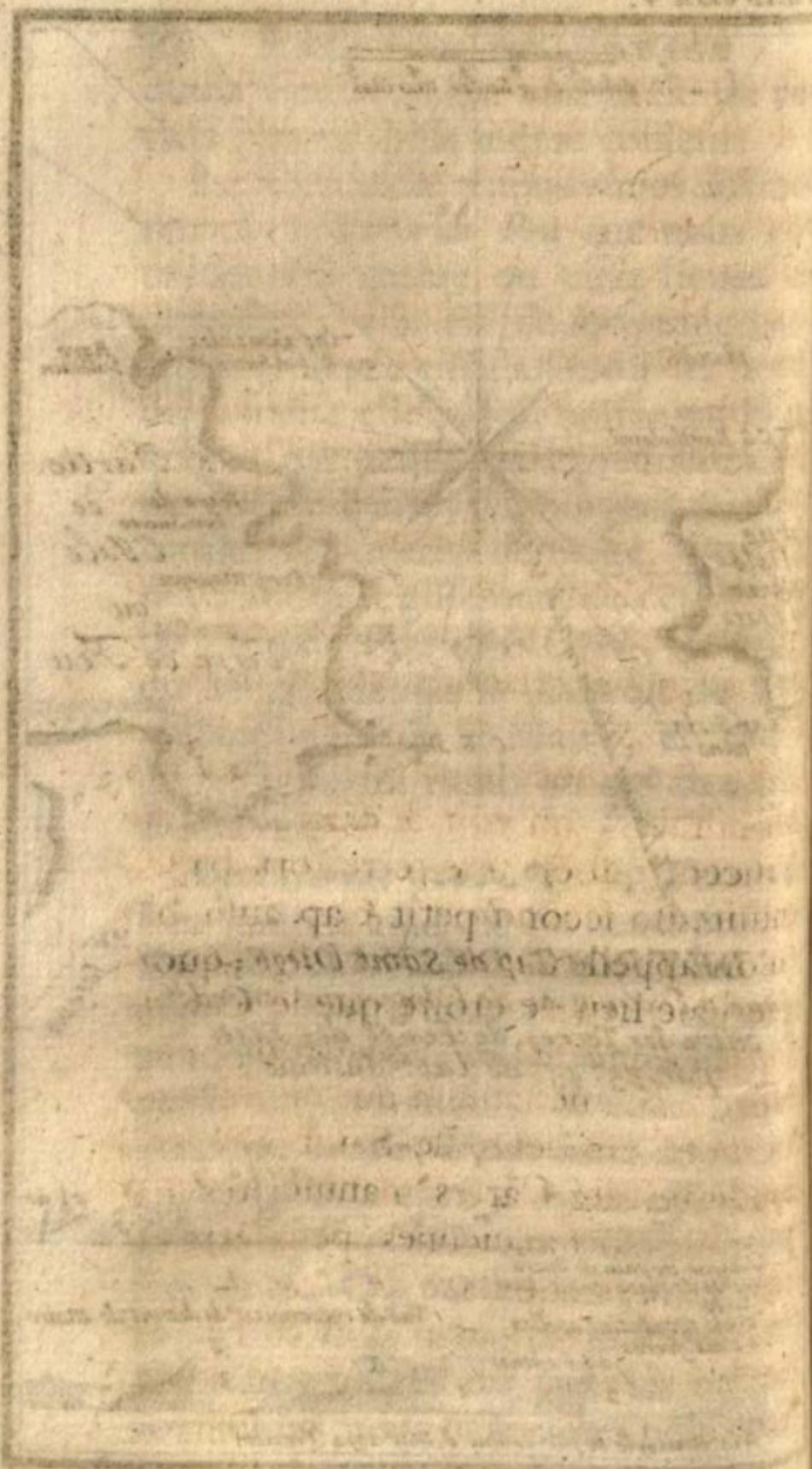
Vue de reconnoiss.^o du détroit de Maire

SS E 2 lieues

Levé à la Boussole et par estime 8. May 1712 Frezier



THE MAP OF THE ISLAND OF ST. JOHN, IN THE WEST INDIES, AS DRAWN BY THE SURVEYOR GENERAL, IN THE YEAR 1783.



que certaine que le courant n'étoit pas violent ou qu'il portoit au vent, ce qui n'est guère vrai-semblable à cause du gissement opposé de la Côte.

Le Dimanche 8 de Mai nous fimes voile pour aller chercher le *Détroit de le Maire*, on le reconnut facilement par trois Mondrains uniformes, nommez *les trois Freres*, contigus les uns aux autres dans la Terre de Feu, par-dessus lesquels on voit une haute Montagne en pain de sucre couverte de neige & reculée avant dans la terre.

Recon-
noissan-
ce du Dé-
troit de
le Maire.

Environ une lieue à l'Est de ces Mondrains, on voit le Cap de Saint Vincent qui est une terre fort basse, ensuite un second petit Cap aussi bas qu'on appelle *Cap de Saint Diego*; quoique j'aie lieu de croire que le Cap de Saint Vincent est beaucoup plus Nord, & que celui à qui on a donné ce nom est celui de Saint Diego, fondé sur des Cartes manuscrites Espagnoles fort anciennes, peut-être tirées de la découverte des *Nodales*.

Planché
V.

Lorsqu'on est au NNO & N, de ces petits Caps bas, l'on voit à mesure qu'on en approche, le Détroit

de le Maire qu'ils couvroient par la terre des Etats, s'ouvrir peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin étant à $\frac{3}{4}$ de lieue à l'Est du premier, on en voit toute l'ouverture : cette remarque est nécessaire pour s'assurer du Détroit ; parceque plusieurs Vaisseaux & en dernier lieu l'Incarnation & la Concorde ont cru y passer, quoiqu'ils fussent à l'Est de la terre des Etats & qu'ils ne la vissent que du côté de l'Ouest, trompez par des Mondrains semblables aux trois Freres, & quelques anes semblables à celles de la Terre de Feu.

Nous ne fûmes pas plutôt à l'Est du Cap de Saint Vincent, que nous trouvâmes une marée forte & rapide comme dans un Raf qui nous faisoit tanguer si rudement, que le perroquet de civadiere entroit dans l'eau ; mais comme nous étions informez du cours de la marée qui est de six heures, ou six heures & demie, nous avions pris notre temps pour l'avoir favorable, & nous rangeâmes la Côte de Feu à une lieue $\frac{1}{4}$ tout au plus. Nous embouchâmes heureusement avec le flot qui porte au Sud avec rapidité, & se partage en deux courans, dont

Marée
du Dé-
troit.

dont l'un enfile le Détroit qui n'est large que de six à sept lieues, & l'autre se jette le long de la terre des Etats à l'Est.

Environ au milieu du Détroit on voit le *Port Maurice*, petite anse d'environ $\frac{1}{2}$ lieue de large, au fond de laquelle du côté du Nord, est une petite Riviere où l'on peut faire de très-bonne eau & du bois avec facilité.

A côté de celle-ci un quart de lieue plus Sud, on voit une Baye d'environ une lieue d'ouverture, & beaucoup plus enfoncée, qu'on prend pour le Port de Bon Succès, d'autres pour la *Baye Valentin*, où il y a commodité d'eau & de bois, même d'un bois blanc & léger dont on pourroit faire des mâts de hune.

Il semble que le *Port de bon Succès* devoit être la première anse que l'on trouve en sortant, après avoir doublé le Cap Gonzalez ou de bon Succès : le seul nom paroît décider du doute qu'on pourroit avoir de la position de la Baye Valentin & de celle-ci, parceque c'étoit effectivement un bon succès pour les Nodales qui en firent la découverte, d'avoir passé le Détroit de le Maire, & de trouver au-delà une

58 RELATION DU VOYAGE
bonne Baye où on pouvoit mouiller
en sûreté. Quoi qu'il ensoit du nom,
plusieurs Vaisseaux, & en dernier lieu
la Reine d'Espagne commandée par
Brunet y relâcha le 6. Novembre en
1712. & mouilla à l'entrée en dix
brasses d'eau fond de sable vaseux ;
elle y fit de l'eau dans une petite Ri-
viere à babord au dedans, elle étoit
un peu rousse en apparence, mais el-
le devint claire & bonne ; ils y firent
aussi du bois & en virent de propre à
faire des mâts de hune. Les Sauva-
ges qui vinrent les voir ne leur firent
aucun mal, ils sont tout nuds, quoi-
que dans un País extrêmement froid :
quelques-uns ont leur nudité couverte
d'une peau d'Oiseau, & d'autres les
épaules couvertes d'une peau, com-
me Froger peint ceux de Magellan :
ils sont presque aussi blancs que les
Européens. Le Saint Jean-Baptiste
commandé par le Sieur Ville-morin
de Saint-Malo rapporte la même cho-
se de ceux qu'ils ont vûs au Détroit
de le Maire en Mai 1713. Le calme
l'ayant pris au milieu du Détroit, &
la marée l'ayant jetté fort près de ter-
re, deux Pirogues des Sauvages de
l'Isle de Feu vinrent à bord, ils mon-
tre-

trerent une affection étrange pour le rouge, & en même temps une hardiesse extraordinaire; car le premier qui monta, voyant un bonnet rouge sur la tête d'un Officier qui venoit le recevoir, le lui ôta effrontément & le mit sous son bras; un autre voyant la crête rouge des Poules la leur arrachoit pour l'emporter: ils vouloient dans la Chaloupe ôter la culote rouge que portoit un Officier; enfin ces gens parurent robustes, mieux faits que les Indiens du Chili, & les femmes qu'ils avoient avec eux plus belles, & tous grands voleurs. Leurs Pirogues étoient faites d'écorce d'arbre cousue avec beaucoup d'Art. Ils méprisèrent tout ce qu'on leur offrit à manger, & montrèrent une grande crainte des canons, auprès desquels ils faisoient des postures d'un homme effrayé, apparemment pour avoir vu tirer quelques Navires en relâche: en effet, un Officier de Brunet m'a raconté qu'ayant tué une Mauve d'un coup de fusil, les Sauvages se jetterent tous par terre d'effroi.

Sur le midi comme nous étions à l'Est de la Baye Valentin, la marée nous devint contraire & nous ne pou-

vions la refouler avec un bon frais de SO, qui devint un peu après en ire avec des rafales & des grains épouvantables, de forte que nous avions la lice à l'eau sous les deux basses voiles les ris dedans; cependant il falloit forcer de voile pour doubler le Cap Saint Barthelemi qui est le plus Sud de la terre des Etats. Nous portions au SSE, du compas & à peine la route valoit-elle l'E $\frac{1}{2}$ SE, emportez par la violence du courant du reflux, qui prolonge la terre des Etats du côté du Sud, & rentre de ce côté dans le Déroit de le Maire. Nous doublâmes enfin ce Cap & à nuit fermante, il nous restoit au NO, environ à deux lieues; mais le temps devenant impétueux, nous fûmes contraints de mettre à la cape sous la grande voile, un ris dedans, dans une inquietude terrible de notre vie, nous sachant si près de terre & vers le vent; alors les plus intrépides rentroient en eux-mêmes, car on n'attendoit, pour ainsi dire, que le moment de se voir chargé en côte, pendant une nuit noire, & un temps affreux, sans esperance de pouvoir s'en relever. Les Cartes nous menaçoient d'une perte inévitable; mais heureu-

sement pour nous la terre des Etats du côté du Sud ne gît pas ESE, & ONO, comme elles le marquent, elle ne court que E & O du Monde, & prend même un peu du Nord auprès du Cap de Saint Barthelemi, comme nous l'avions remarqué avant la nuit. Effectivement étant à la cape nous devions deriver à E $\frac{1}{4}$ SE du Monde, ainsi nous aurions péri infailliblement.

On pourroit répondre à cela, que le même courant qui nous jettoit le long de la Côte des Etats, a pû nous empêcher de deriver autant au NE, que nous l'aurions fait ailleurs, parcequ'il doit courir comme la Côte près de terre & nous en tenir à même distance. Ce sentiment seroit probable, si d'autres Navires n'avoient reconnu mieux que nous le gissement dont nous parlons. Au reste, il est évident que nous dérivâmes beaucoup à l'Est, car sur les neuf heures du matin le temps s'étant un peu éclairci nous ne vîmes plus de terre, quoique nous n'en dûssions être qu'à deux lieues au S, ou au SE, tout au plus, si elle a treize ou quatorze lieues de long depuis le Détroit, comme l'assûrent ceux qui l'ont côtoyée.

Dans le temps que nous commençons à nous rassûrer & à nous réjouir d'avoir échappé du naufrage, nous n'étions pas sans inquiétude pour la Marie que nous avions laissée à nuit fermante sous le vent à nous, & abattue à une lieue près de la Côte; mais notre joye fut entiere, lorsque nous la revîmes le lendemain, elle avoit beaucoup souffert du mauvais temps, la barre de son gouvernail avoit été cassée, & son éperon brisé. Le calme ayant succédé à cette horrible tempête, nous eûmes la facilité de lui envoyer des Charpentiers pour la remettre en état de souffrir les coups de mer, dont elle n'avoit fait encore qu'une legere épreuve.

Accident arrivé à la Marie.

Les vents étant venus ensuite du NNO au NNE, par le Nord, bon frais, nous regagnâmes en 24 heures une partie du chemin que nous avions perdu à la cape. Depuis les 43^d $\frac{1}{2}$ jusqu'au 57, nous n'avions point eu de vents du côté de l'Est, & presque plus de beaux jours, mais un temps variable & embrumé, les vents regnans continuellement du Nord au Sud par l'Ouest bon frais, excepté depuis les 46^d jusqu'aux 50, où nous eûmes deux jours

Vents ordinaires.

jours de vent mol. Cette bouffée de NNE, nous parut d'autant plus agreable que nous n'en attendions plus de ce côté, & qu'elle nous tiroit d'un parage, où nous avions vû le péril de fort près.

Ce bon vent sauta au SE, avec violence & nous obligea à quelques heures de cape; il s'adoucit néanmoins, & nous en profitâmes pendant 24 heures, contens de souffrir un froid cuisant qu'il nous donnoit, & le cahot d'une mer épouvantable, mais qui nous pouffoit à route; il revint bientôt au Sud & au SSO, si fort qu'à peine pouvions-nous porter les basses voiles avec les ris.

Le 14 Mai par les 58^d 5' de latitude, & les 64 ou 61 de longitude, nous perdîmes de vûe la Marie. Nous crûmes qu'elle avoit reviré de bord pour porter à O, nous revirâmes une heure après pour la chercher, mais en vain; nous ne la revîmes plus jusqu'à la Conception.

Le 17 les vents étant au SO, nous courûmes pendant la nuit au SE $\frac{1}{4}$ S, de peur de rencontrer les Isles Barnevelt que quelques Manuscrits placent par 57 de latitude, parceque la brume,

64 RELATION DU VOYAGE
mê, le grand vent, & la grosse mer
ne nous auroient pas permis de nous
relever, si nous nous fussions trouvé
abattus dessus; 24 heures après les
vents se rapprocherent du Sud, &
nous portâmes au NO.

Meteore
nou-
veau.

Nous nous estimions par les $57\frac{1}{2}$ de
latitude & 69 ou 66 de longitude,
lorsque par un grand vent & un temps
brumeux, une heure $\frac{1}{2}$ après minuit le
quart de bribord vit un Meteore in-
connu aux plus anciens Navigateurs
qui étoient presens; c'étoit une lueur
différente du feu S. Elme & d'un E-
clair, qui dura environ une demie mi-
nute, & fit sentir quelque peu de cha-
leur. Cette nouveauté dans le froid
& par un grand vent en intimida la
plûpart, qui fermerent les yeux; ceux-
là n'en parlent que comme d'un Eclair
dont le brillant se faisoit sentir même au
travers de la paupiere; les autres plus
hardis assûroient avoir vû un globe
d'une clarté bleuâtre & très-vive d'en-
viron trois pieds de diametre, qui se
dissipa entre les hauts bancs du grand
hunier.

Tout le monde crut que c'étoit
un presage de tempête, cette Pro-
phetie ne m'accommodoit point, le
temps

temps étoit assez mauvais pour en apprehender un pire ; car outre qu'il étoit froid , la mer extrêmement mâle & grosse , nous avions les vents debout , ce qui nous obligeoit de louer & revirer de bord à tous momens , sans pouvoir rien gagner en longitude ; cependant les trois jours suivans ne furent pas pires , le quatrième nous eûmes quelques heures de cape un ris dedans , mais les vents qui avoient varié de l'O au SSO , étant venu au NO , le temps devint doux & s'éclaircit un peu. Le 23 & 24 ils nous tirèrent des 59 à 58^d de latitude , où nous étions retenus depuis long-temps ; le 25 nous fûmes encore obligez de tenir quelques heures de cape , & le 26 nous fûmes arrêtez par un calme.

Je commençois alors à me flater de l'esperance d'être bien-tôt hors de ces affreux parages , parceque nous comptions avoir dépassé la longitude du Cap de Horn de 9 à 10 degrez , c'est à dire , près de 100 lieues , lorsqu'il nous vint un vent de NO & de Coup de vent. ONO si impétueux , & une mer si affreuse , que nous fûmes obligez d'amener la vergue de mizaine , le mât de

de perroquet de fougue , même jusqu'au bâton de pavillon. Ennuyé & fatigué par une longue navigation, je me sentis saisi d'un mortel chagrin de m'être exposé à de si rudes incommoditez , touché non seulement des maux présens , mais encore épouvanté de l'avenir , si , comme plusieurs Navires , nous étions contraints d'aller relâcher & hyverner à la riviere de la Plata , affreuse par la mauvaise tenue du fond , les coups de vents, les bancs de sable , & les naufrages où s'étoient trouvez quelques-uns de nos Officiers. Je comparois la tranquillité de la vie des plus misérables à terre , avec celle d'un honnête homme dans un Vaisseau en temps d'orage ; les beaux jours que l'on goûtoit en Europe le 27 de Mai , avec ces jours obscurs qui ne duroient que six heures , & ne nous éclairaient guere plus qu'une belle nuit ; la beauté des campagnes ornées de fleurs , avec l'horreur des flots qui s'élevoient comme d'affreuses montagnes ; le doux repos que l'on goûte sur un gazon verd , avec l'agitation & le cahot perpétuel d'un roulis si violent , qu'à moins de se tenir à quelque chose de bien

bien amaré, on ne pouvoit être debout, assis, ni couché, & qui nous tourmentoit depuis près d'un mois sans relâche: tout cela joint au souvenir de l'horrible nuit du détroit de le Maire m'abattît tellement, que je cedois à la tristesse; alors je m'appliquois ces plaintes d'Europe & d'Horace, Liv. 3. Ode 27, & Sat. 6. Liv. 2.

..... *Melius-ne fluctus*

Ire per longos fuit an recentes

Carpere flores.

*O Rus! quando ego te aspiciam, quando-
que licebit,*

*Nunc veterum libris, nunc somno, &
inertibus horis*

Ducere sollicitæ taanquilla obliviam?

Heureusement cette tempête ne dura que 24 heures, après quoi les vents de NO étant venus par l'Ouest, & le S à ESE bon frais, ce qui est rare dans ces parages, nous gagnâmes les 51^d de latitude, & les 84 ou 82 de longitude, suivant notre estime; de sorte que nous fûmes en état de nous servir des vents de SO & de SSO qui sont les plus fréquens.

Trois

Méteo-
re. Trois beaux jours nous laisserent un peu respirer après tant de troubles, le dernier qui étoit le 2 de Juin, nous vîmes à notre quart de babord, à 2 heures après minuit, une lueur comme une fusée courir depuis la girouete d'artimon jusqu'au milieu des hauts bancs, où elle se dissipa en un instant.

Le lendemain les vents qui avoient fait le tour depuis le SE au NE, par le S & l'Ouest, après avoir soufflé violemment à ENE, s'y amortirent par un calme de mer fort houleuse, & prirent pendant trois autres jours un tour différent du Nord au Sud par l'Est, tantôt bon frais, tantôt vent mol, & finirent au S $\frac{1}{2}$ SO vers les 45^d de latitude par un calme de mer fort male. Enfin après avoir refoulé pendant deux jours une grosse lame venant du Nord, à la faveur des vents de l'Est & de S, nous arrivâmes par les 40^d 40' de latitude, où nous fûmes fort surpris de voir la terre 50 lieues plutôt que nous ne pensions, suivant la Carte manuscrite de Saint Malo que nous avons trouvée meilleure que les Hollandoises jusqu'au Détroit de le Maire. Effectivement
ayant

ayant reconnu que Pieter Goos reculoit la côte des Patagons de 60 lieues trop à l'Ouest, par rapport au Bresil, nous l'avions abandonné; néanmoins suivant sa longitude nous atterrions fort juste avec le Navire.

Les Cartes manuscrites dont je viens de parler, ont été corrigées du côté du Cap Blanc, & du Détroit de le Maire sur les Journaux des Vaisseaux de Saint Malo qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud, qui s'accordent tous assez bien sur la longitude de l'un & de l'autre. Je ne sai si cette concordance generale peut faire une opinion certaine, car on s'apperçoit des courans tout le long de la Côte. Depuis les 32 aux 35 de latitude, nous avancions un peu moins que notre estime; ce pouvoit être un effet de l'erreur du Lok: mais au contraire depuis les 37 jusqu'aux 41 nous avancions plus au Sud de six à sept lieues sur 50, & trois jours après, 16 l. $\frac{1}{2}$ sur 70 d'estime, c'est à dire environ $\frac{1}{4}$, ensuite en diminuant; de sorte que par les 49^d 50', les hauteurs s'accordoient très-bien avec l'estime jusqu'au Détroit de le Maire, que je trouvai par la longitude de 61^d 35', qui répondent

Remarques sur l'estime.

70 RELATION DU VOYAGE
dent aux $318^{\text{d}} 25'$ de l'Isle de Fer,
ou $316^{\text{d}} 45'$ du Meridien de Tenerife.
Depuis là je doute que les Cartes
ayent pû être corrigées avec raison
pour la longitude du Cap Horn & de
la Côte du Chili, car les Navires
qui l'ont rangé assurent avoir trouvé
des courans qui leur ont fait faire du
chemin à l'Est dans le temps qu'ils
comptoient en avoir fait à l'Ouest;
de là viennent ces differences des Car-
tes qui mettent 100 lieues du Détroit
au Cap de Horn, & les manuscrites
n'y en mettent que 40 à 50. Ce qui
est bien sûr, c'est qu'il n'est que par
 $55^{\text{d}} 50'$, ou 56^{d} tout au plus de lati-
tude, quoique dans toutes les Cartes
marines imprimées il soit par les $57^{\frac{1}{2}}$
ou 58^{d} . Pour ce qui est de la distan-
ce de ce Cap à la Côte du Chili, el-
le est encore peu connue, parcequ'il
y a peu de Navires qui ayent rangé la
Côte de Feu de ce côté; la prudence
ne veut pas même qu'on s'y expose;
car les vents viennent ordinairement
du SSO à l'Ouest si fort, qu'ils pour-
roient les charger en côte; il y a ne-
anmoins un Canal par où on pourroit
se sauver dans le Détroit de Magel-
lan; ce Canal a été decouvert par ha-
zard

Erreur
des Car-
tes.

zard le 25 du mois de Mai en 1713, par la Tartane la Sainte Barbe, comme nous le dirons ailleurs.

Suivant l'observation Astronomique du Pere Feuillée qui met la Conception par les 75^d 32' 30" de longitude, c'est à dire 25 lieues plus à l'Ouest que les Cartes manuscrites reformées, en supposant celle du Détroit de le Maire telle que je l'ai dit ci-devant, & 35 lieues plus Est que celles de Pieter Goos, notre erreur n'étoit que d'environ 30 lieues. Il est constant, comme je l'ai dit, que la nuit que nous fortîmes de ce Détroit, nous dérivâmes considérablement à l'Est, non seulement parceque le lendemain nous n'eûmes point de connoissance de terre, mais encore parceque nous nous trouvâmes 8' plus Nord sur 10 ou 12 lieues d'estime. Deux jours après, par les 57^d 26' de latitude, nous nous trouvâmes au contraire 22' plus Sud sur 70 lieues de chemin; ensuite les courans ne nous furent plus sensibles de long temps, car après avoir passé sept jours sans observation, presque toujours par un gros temps, louvoyé, mis à la cape, & couru environ 80 lieues majeures en longitude, nous ne trou-

72 RELATION DU VOYAGE
trouvâmes par les 59^d 20' aucune dif-
ference, & presque point trois jours
après par les 55^d 40'; mais n'ayant vû
le Soleil de huit jours, nous nous
trouvâmes 27' plus Sud que l'estime,
c'étoit par les 53^d 6', & peut-être par
les 84 ou 82^d de longitude.

Conjec-
ture sur
les cou-
rans.

Il semble, suivant cette erreur &
les précédentes, qu'on peut conjec-
turer qu'il y a deux courans formez,
l'un par la mer du Sud, l'autre par la
mer du Nord; celui-ci doit porter
depuis Sainte Catherine jusques à la
terre de Feu au SSO, & depuis le
Détroit au SE & à ESE, déterminé
à cette direction par la côte des Pata-
gons, ensuite par la nouvelle terre des
Isles Sebales, & par celles de Feu &
des Etats: celui de la mer du Sud doit
suivre à peu près le gissement de la
terre de Feu depuis le Cap des Piliers
jusqu'au Cap Horn, & de là se dé-
tourner vers l'Est & le ENE le long
des Isles Barnevelt & des Etats, com-
me l'expérience nous l'a fait connoî-
tre. Il s'ensuit aussi qu'il doit y avoir
un peu de courant attiré par celui du
bout des terres dans la partie du Sud
du Chili; à quoi l'expérience s'ac-
commode aussi: car lorsque nous at-
ter-

terrâmes nous étions encore plus Sud que notre estime de 20'.

Au reste, je ne prétens pas déterminer la direction particulière des courans, ils ne sont pas toujours également forts; & près de terre, quelque cause particulière peut la changer, comme il est aisé à comprendre; ce que je puis assurer, c'est qu'auprès du Cap Horn ils doivent porter vers le NE, car notre Marie se trouva sur l'Isle de Diego Ramires, non seulement lorsqu'elle s'en faisoit à 40 lieues sur Pieter Goos, où elle est reculée plus de 30 lieues à l'Ouest plus que les manuscrites ne la mettent; mais encore lorsqu'elle se comptoit près de deux degrez plus Sud, quoique peut-être elle se soit trompée, prenant les Barnavelles pour Diego Ramires.

Ainsi tout Navire qui en venant de l'Est veut doubler le Cap de Horn, doit toujours prendre du Sud & de l'Ouest, la moitié plus qu'il ne croit en avoir besoin, soit parce que les vents regnent toujours du côté de l'Ouest, soit pour se précautionner contre les courans qui peuvent le reculer, comme effectivement il est arrivé à plusieurs Navires qui se sont trouvez à

Avis
pour
doubler
le Cap
Horn.

terre lorsqu'ils croyoient avoir doublé, & être au large de 40 à 50 lieues, d'où fans doute est venue l'erreur des Cartes Hollandoises, qui mettent la moitié trop de distance du Détroit de le Maire au Cap de Horn.

Quoi qu'il en soit, nous fûmes fort heureux de ne pas trouver les terres embrumées, & un vent d'Ouest forcé, car à la pointe du jour faisant le Nord du Compas, c'est à dire le N⁴NE du Monde, nous allions nous jeter sur une pointe qui nous restoit à trois ou quatre lieues au N⁴NE, que nous primes pour celle de Vallena, parceque nous en avions une autre à l'Est qui pouvoit être celle de Saint Marcel. Enfin nous remarquâmes trois ou quatre Iflots derrière nous au SSE, qui étoient apparemment ceux de l'entrée du *Chiloé*, que les Espagnols appellent *Farellones* de *Carelmape*, dont nous n'avions passé qu'à une demie portée de canon pendant la nuit qui fut fort noire. Surpris de nous voir si près de terre, nous vînmes d'abord au Lot par un bon frais de OSO mêlé de quelques grains de pluye & de grêle; ainsi nous nous en éloignâmes
peu

peu à peu, parceque la Côte court sur le NNE. Le soir nous relevâmes encore une pointe au SE $\frac{1}{4}$ E, à neuf ou dix lieues, & une au NE $\frac{1}{4}$ N du Compas, environ huit lieues, qui étoit apparemment celle de la Galere, d'où commence à se former l'embouchure de la riviere de Baldivia. J'aurois bien souhaité de voir ce Port, qui par les avances de la nature & les fortifications qu'on y a faites, est le plus beau & le plus fort de toute la côte de la Mer du Sud; mais comme ce n'est pas une bonne relâche pour les Vaisseaux qui ont besoin de se rafraîchir de vivres, parcequ'il n'y a point de vin, & peu de bled, nous ne pensâmes qu'à poursuivre notre route pour la Conception.

Cependant pour satisfaire ma curiosité, je cherchai un Plan de ce Port, que je joins ici au recit que m'en ont fait les Officiers de notre Marie, qui y relâcha deux jours après, comme je le dirai en son lieu.

Description du Port de Baldivia.

A trois lieues vers l'Est de la pointe

te de la Galere, dont je viens de parler, est un Morne appellé *Morro Gonzales*, sur lequel est une batterie : au NE $\frac{1}{4}$ N de celui-ci est le Morro Bonifacio. De ces deux Mornes commence l'embouchure de la riviere de Baldivia, qui peut avoir environ quatre lieues de large en cet endroit; mais les deux côtes venant à se rapprocher vers le SSE, ne forment plus qu'un Goulet d'environ demi lieue de large, dont l'entrée est défendue par quatre Forts, deux de chaque côté, & particulièrement par le premier de babord, appellé *Fort de Nieble*, qu'il faut ranger de fort près pour éviter des bancs de sable qui s'avancent à tiers canal depuis le pied de *Margue* qui est celui de tribord. Si l'on veut ensuite mouiller au Port du *Corral*, on vient en arondissant sur tribord jusqu'au pied du Fort du même nom mouiller en quatre brasses d'eau; si l'on veut aller devant la Ville, c'est à dire au lieu le plus près, on passe entre le Fort de Nieble & celui de *Mansera* qui est sur l'Isle de *Constantino Perez*, en rangeant le côté du Sud d'une grande Isle, derriere laquelle, en terre ferme, est un Port si com-

PLAN
DU
PORT DE BALDIVIA

Situé a la Côte du Chili, par 39.^d 36' de lat. Australe



- A. Fort de Margue
- B. Fort du Corral
- C. Fort de Mansera dans l'isle de Constantin pere
- D. Fort de Nieble
- E. Batertia

Echelle de 3 lieues Marines

Latitude 39.^d 36'

mode que l'on y débarque les marchandises sur un ponton sans le secours des Chaloupes.

Depuis le Port du Corral les Chaloupes ont un chemin la moitié plus court, par le Canal que forme cette grande Isle & la terre de babord; les Navires n'y passent pas, de crainte des bancs qu'il y a vers le milieu. En quelque endroit qu'on soit mouillé, on est toujours en sûreté de tous vents, parceque la tenue y est bonne, sur un fond de vase dure, & qu'il n'y a point de mer, excepté auprès du Port du Corral en temps de Nord. On y fait par tout de l'eau commodément; le bois y est en abondance, non seulement pour le feu, mais encore pour la construction des Navires; le terrain y étant cultivé, est très-fertile en grains & en legumes; les raisins à la verité n'y meurissent pas, mais on peut suppléer au défaut de vin par le cidre, comme en quelques Provinces de France, car il y a une si grande quantité de Pommiers qu'il s'en trouve de petites Forêts.

Les avantages de ce Port ont engagé les Espagnols à faire plusieurs Forts pour en défendre l'entrée aux Nations

étrangeres, parcequ'ils le regardent comme la clef de la Mer du Sud. Effectivement les Hollandois ont voulu s'y établir, pour s'assurer une retraite qui pût leur faciliter l'entrée dans cette mer. En 1643 ils s'en rendirent maîtres, mais la disette, les maladies, & particulièrement la mort de leur General les ayant affoiblis, ils furent contraints de se retirer, & d'abandonner leur bagage & 30 pieces de canon, informez du secours qu'envoyoit le Marquis de Mansera, Vice-Roy du Perou.

Artillerie. - Aujourd'hui il y a plus de cent pieces de canon qui se croisent à l'entrée le Fort de Mansera en a 40, celui de Nieble 30, celui de Margue 20, & celui du Corral 18, la plupart de fonte.

Garnison. - Pour ne pas laisser ce Port dépourvu, on y envoie les Blancs du Perou & du Chili, condamnés à l'exil pour quelque crime, de sorte que c'est une espece de Galere. Là on les occupe aux Fortifications, & aux besoins de la garnison qui n'est composée que de ces sortes de gens, qu'on fait Soldats & Officiers, même pendant le temps de leur punition.

Vice-Roy doit envoyer tous les ans 300000 écus pour l'entretien des Fortifications & des Troupes ; on appelle ce secours le *Real Situado*, dans lequel sont compris les vivres & les étoffes pour les habiller ; quoique cette somme ne soit pas exactement fournie, le President du Chili ne manque point tous les ans d'envoyer un bon secours, dont les Gouverneurs profitent tellement, que ce poste est le plus recherché de toute la côte pour le revenu, quoiqu'il doive être désagréable par la mauvaise compagnie qu'on y trouve, & fort ennuyant pendant près de six mois de pluye continue, tous les hyvers.

C'est aussi de gens exilés que s'est repeuplée la Ville qui porte le nom de son Fondateur Pierre Baldivia depuis que les Indiens ont ruiné le premier établissement des Espagnols. On y compte aujourd'hui environ deux mille ames, elle est fermée de murailles de terre, & défendue par douze piéces de canon de seize livres de balle, il y a une Paroisse & une Maison de Jésuites. Elle fut fondée en 1552 dans une plaine élevée de quatre à cinq toises sur le niveau de la mer.

Près de là étoit une Forteresse pour tenir en bride les Indiens : mais ces Peuples lassés du Gouvernement tyrannique des Espagnols, qui les faisoient travailler aux Mines d'or qui y sont très-abondantes, exigeant d'eux la valeur de 25 à 30 écus par jour pour chaque homme, secouerent enfin cet horrible joug, tuerent Baldivia, suivant le Pere Ovalle, d'un coup de masse & selon la tradition du país, ils lui jetterent de l'or fondu dans la bouche, lui disant : *Rassasie-toi donc de cet or, dont tu avois si grand' soif*; après quoi ils raserent la Forteresse & saccagerent la Ville.

Aujourd'hui elle est rebâtie un peu plus avant dans la terre sur le bord de la riviere.

L'on a fait à sept lieues de là vers le NNE, un Fort sur une éminence appelée *las Cruces*, où il y a deux pieces de canon de six livres de balle, & vingt hommes de garnison, pour empêcher les incursions des Indiens des environs qui ne sont pas subjugués. Mais c'est assez parlé d'un endroit que je ne connois que sur le rapport d'autrui, revenons à notre Voyage.

De crainte que les vents ne nous

abba-

abbatissent sur la côte de Baldive, nous faisons toujours route pour nous en éloigner, & avec raison, car ils vinrent de l'OSO au NNO, si fort, que nous ne pouvions porter que les basses voiles. Un intervalle de calme leur fit reprendre de nouvelles forces au NO, de sorte que nous fûmes contraints de mettre à cape; de là ils changerent à ONO bon frais, avec des grains & des éclairs.

Le 15 Juin ils varierent du OSO au S petit frais & calme.

Le 16 nous eûmes connoissance de terre vers l'Est environ 12 lieues, quelques heures après nous reconnûmes l'Isle de *Sainte Marie*, qui est basse & presque plane, elle peut avoir environ $\frac{1}{2}$ de lieue du Nord au Sud.

Isle de
Sainte
Marie.

Du côté du SO est un petit Ilot, & à ONO un Brisant qu'on voit de loin. On dit que du côté du NE elle a un banc dangereux, & un autre au NO qui s'allonge près d'une demie lieue; c'est pourquoy on ne s'avise gueres de profiter des mouillages qui sont au Nord & au Sud d'une pointe qu'elle a du côté de terre, soit aussi parce qu'il y a peu d'eau.

Après avoir dépassé Sainte Marie,

Recon-
noissan-
ces de la
Concep-
tion.

nous ne tardâmes gueres à voir les Mamelles de Biobio qui en sont éloignées de dix lieues au NE. Ce sont deux montagnes contigues de hauteur & de rondeur, presque uniformes comme deux mamelles, si reconnoissables, qu'il est impossible de s'y tromper. La nuit nous ayant pris, nous mêmes en panne environ à quatre lieues à OSO de là, & le lendemain nous nous trouvâmes précisément au même endroit; ce qui nous fit connoître qu'il n'y avoit là ni courant ni marée.

Voyez
Planche
VII.

A midi nous prîmes hauteur à OSO des Mamelles, & nous observâmes $36^{\circ} 45'$ de latitude, qui est leur juste position eu égard à 11° de variation NE. Voici comment elles paroissent à l'Est, ce sont ici de ces fortes de vûes de terre qui changent peu, quoique vûes de differens airs de vent.

Assurez du lieu où nous étions par des marques si sensibles, nous fîmes route pour entrer dans le Port de la Conception, reconnoissable par l'Isle de *Quiriquine*, à deux lieues au Nord des Mamelles: Cette Isle est un peu plus basse que la terre ferme, avec la-
quel-

quelle elle forme deux passages , celui du OSO n'est gueres praticable pour les grands Vaiffeaux, quoiqu'en cas de besoin on puisse y passer ; mais à moins que de le bien connoître , il est dangereux de se hasarder parmi une haye de pierres qui s'avance beaucoup vers le milieu.

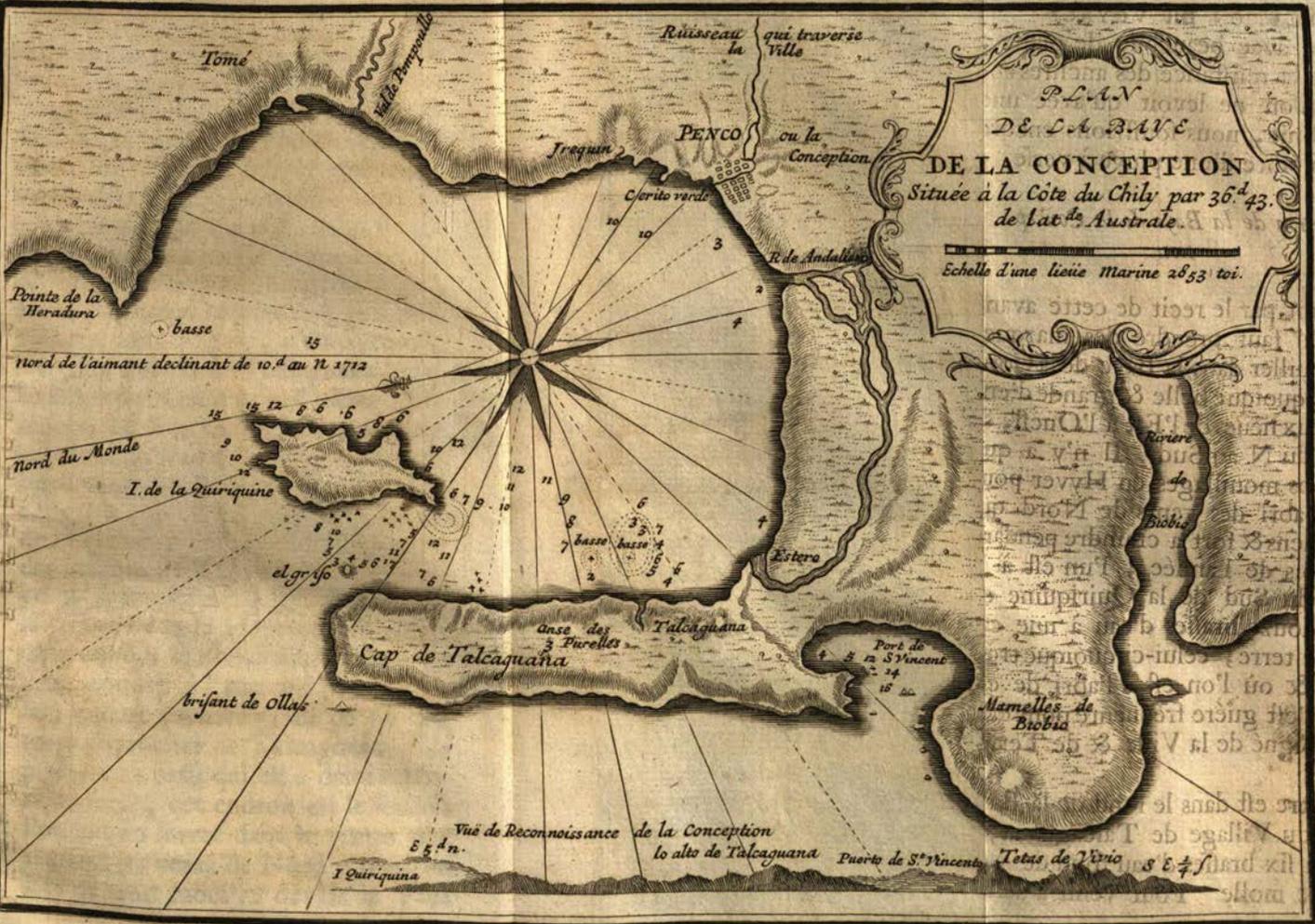
Comme le passage du NE est large de demie lieue , & sans aucun danger, nous entrâmes dans la Baye de nuit, & fort à propos, car les vents du NO ayant fauté à ENE, nous auroient empêché de doubler l'Isle une demi heure plus tard ; nous mouillâmes à 15 brasses d'eau fond de vase noire molle, au Sud de la pointe de la Heradura de terre ferme, & au SE $\frac{1}{4}$ S de celle de la Quiriquine qui forme l'entrée avec celle que je viens de nommer.

86 RELATION DU VOYAGE
& SSO, avec beaucoup de peine,
car outre la resistance des anchres en-
vasées qu'on ne levoit qu'avec une
force infinie, nous souffrions encore
l'incommodité d'une pluye à versé.

*Description de la Baye de la Concep-
tion.*

On voit par le recit de cette avan-
ture qu'il faut prendre des marques
pour mouiller dans la Baye de la Con-
ception, quoique belle & grande d'en-
viron deux lieues de l'Est à l'Ouest, &
de trois du N au Sud. Il n'y a que
deux bons mouillages en Hyver pour
être à l'abri des vents de Nord qui
font violens & fort à craindre pendant
cinq mois de l'année; l'un est à la
pointe du Sud de la Quiriquine en
dix ou douze brasses d'eau à une ca-
blure de terre; celui-ci quoique très-
bon, & où l'on est à l'abri de ces
vents, n'est guère fréquenté pour être
trop éloigné de la Ville & de Terre-
ferme.

L'autre est dans le fond de la Baye
auprès du Village de Talcaguana, à
cinq ou six brasses d'eau fond de vase
noire & molle. Pour venir à celui-
ci



PLAN
DE LA BAYE
DE LA CONCEPTION
Située à la Côte du Chili par 36^d 43'
de lat^{de} Australe.

Echelle d'une lieue Marine 2853 toi.

Pointe de la Heradura
basse
nord de l'aiguille declinant de 10^d au N 1712

Nord du Monde
I. de la Quiriquine

anse des 3 Pirelles
Cap de Talcahuana
Port de S. Vincent
Mamelles de Biobio

Vue de Reconnaissance de la Conception
E 5^d n.
I Quiriquina
lo alto de Talcahuana
Puerto de S. Vincent
Tetas de Virio
S E 7^d f

ci il faut se defier de la queue de la basse dont je viens de parler, qui s'allonge environ un quart de lieue à l'E SE, de ce qu'il en découvre de basse mer, où l'on ne trouve que trois brasses d'eau. Pour l'éviter il faut en approchant de la Terre de tribord, tenir un petit Cap bas & coupé au fond de la Baye, ouvert par une petite Montagne de même hauteur un peu plus avancée dans la terre, c'est-à-dire le Cap de l'Estero de Talcaguana, par la partie de l'Ouest de la Colline d'Espinosa; & si en même temps on tient la pointe du Sud de la Quiriquine d'alignement avec la partie de l'Ouest de cette Isle, on est précisément au bout de la queue, ensuite on s'approche des maisons de Talcaguana, jusqu'à ce qu'ayant fermé la Quiriquine par la pointe de la Heradura, on trouve cinq ou sept brasses d'eau, alors on peut mouiller à l'abri des Nords. Il faut encore prendre garde de ne pas trop s'aprocher de Talcaguana, de peur d'une basse qui est à demi cablure de terre, cet endroit est le seul où l'on soit en sûreté dans le temps que regnent les vents de Nord; mais en Eté on peut mouiller devant la Ville

Marques
pour évi-
ter la
basse.

Bon
mouilla-
ge.

au

88 RELATION DU VOYAGE
au NO du Château, ou ce qui est la
même chose au SE, de la pointe du
Sud de la Quiriquine, en la fermant
par le Cap du large de Talcaguana,
ou au devant l'Irequin à un bon quart
de lieue de terre, de peur des bancs
de rochers. Par tout il y a commo-
dité d'eau douce & de bois à feu, &
même pour la construction des Navi-
res; les Chaloupes mettent à terre
facilement en Eté; en Hyver c'est
toute autre chose.

Le lendemain de notre arrivée on
envoya le second Capitaine saluer l'*Oi-
dor*, & demander la permission de fai-
re les vivres dont nous avions besoin,
ce qui fut accordé sur le champ, de
forte que deux jours après nous éta-
blîmes un magasin en Ville, & nous
mîmes à Talcaguana cinq ou six Ma-
telots tachez du scorbut qui furent
rétablis en peu de temps. Ainsi dans
notre traversée qui dura cinq mois
jour pour jour, nous ne perdîmes pas
un homme, & n'eûmes presque pas
de malades: il est vrai qu'il étoit temps
d'arriver, plusieurs languissoient, &
nous manquions de bois à feu; mais
nous trouvâmes bien-tôt de quoi nous
munir de tout ce qui nous manquoit.

La

au NO du Chateau, ou ce qui est la
même chose de la pointe du
sud de la Quirquina, en la fermant
par le Cap du large de Talcahuano
en au devant l'Inquin à un bon quart
de lieu de terre, de peut des bancs



richement en fte, en Hyver c'est
P.L.L.N
toute autre chose.
DE LA VILLE
DE

LA CONCEPTION

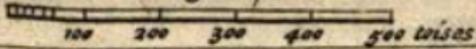
PENCO

Scituée a la Côte du Chili par
33° 22' de latitude Australe
Frezier 1772



Basse des Chaloupes

Echelle de 500 toises



La Conception est sans contredit la meilleure relâche de la Côte pour les besoins d'un Navire, & pour la qualité des vivres qu'on y prend; & quoique la Ville ne soit proprement qu'un bon Village, on y trouve des Compagnies assez agréables pour se délasser de l'ennui que l'on a dans un Vaisseau, d'être toujours avec les mêmes personnes.

Description de la Ville de Penco.

La Ville de la Conception, autrement *Penco*, du nom du lieu en Indien *, * *Pen* je trouve, *co* de l'eau. Sa situation. est située à la Côte du Chili sur le bord de la mer au fond d'une rade du même nom du côté de l'Est par 36^d 42' 53' de latitude Australe, & peut-être par 75^d 32' 30" de longitude Occidentale ou différence du Meridien de Paris, suivant l'observation du P. Feuillée.

Elle fut fondée en l'année 1550. par Pierre Baldivia Conquerant du Chili, après avoir subjugué les Indiens des environs: il y fit une Forteresse pour s'assurer une retraite contre eux; mais ce General ayant été tué, comme je l'ai dit, *Lautaro* Chef des Indiens s'en ren-

rendit Maître, & ensuite *Caupolican* la détruisit entièrement. Un secours venu de *Santiago* y rétablit les Espagnols, mais *Lautaro* les en chassa une seconde fois, enfin le Vice-Roi du Perou ayant nommé son fils *Garcia Hurtado de Mendoza* pour Gouverneur du Chili à la place de *Baldivia*, l'envoya par mer avec un secours de monde; celui-ci sous prétexte de venir faire la paix s'empara sans peine de l'Isle de la *Quiriquine*, d'où il envoya du monde pour bâtir une Forteresse sur le haut des montagnes de la *Conception*, où il mit huit piéces de canon.

Aujourd'hui il n'y a plus de vestiges d'aucun Fort, la Ville est ouverte de tous côtez, & commandée par cinq hauteurs, dont celle de l'*Hermitage* s'avance presque au milieu & la découvre entièrement; on n'y voit pour toute défense qu'une batterie de *Barbette* sur le bord de la mer, qui ne flanque que le mouillage de devant la Ville qui est à un bon quart de lieu au *NO*; mais outre qu'elle n'est pas grande n'ayant que trente-cinq toises de long & sept de large, elle est en assez mauvais état, la moitié sans pla-

Sa fortification.

te-

te-forme & peu solidement bâtie de moilon.

Les canons n'y sont pas en meilleur état, on y en voit neuf de fonte de calibres bâtards de 23 à 17 livres de balle, c'est-à-dire de 24 à 18 d'Espagne, dont il y en a quatre de montez sur de mauvais affuts: les plus grandes pieces ont $13\frac{1}{2}$ pieds de long, $7\frac{1}{2}$ pieds de bourrelet de la volée aux tourillons, & 5 pieds 9 pouces du tourillon au bouton; toutes ces pieces ont les lumieres tellement évafées qu'on a été obligé d'y mettre des grains de fer: elles font de la fonderie de Lima 1618, & 1621.

Artillerie.

A l'entrée de la Cour du Palais ou Maison de l'Oidor qui tient ordinairement la place de Gouverneur, on en a monté deux de quatre livres de balle auprès du Corps de Garde qui fait l'aîle gauche de cette Cour. Ce peu de forces en Fortifications n'est point remplacé par celle d'hommes & de bons Commandans.

Le Maefe de Campo est un Officier general pour tout ce qui est de la Guerre hors la Ville; c'est ordinairement un Bourgeois sans experience que le President du Chili nomme pour

Gouvernement Militaire

trois

trois ans: après lui est un Lieutenant General du President, un Sergent Major & des Capitaines. Les Troupes qu'il commande ne sont pas nombreuses, à ne compter que les Blancs elles ne peuvent faire qu'un Corps de deux mille hommes mal armez, tant de la Ville que des environs, dont il y a deux Compagnies d'Infanterie, le reste est tout de Cavalerie; les uns & les autres étoient à la solde du Roi, qui envoyoit un *Situado* pour entretenir 3500 hommes, tant pour la defense de la Ville, que des Postes avancez ou Garnisons qu'ils appellent *Presidios*; mais depuis 14 ans cette paye a manqué & tout y est en desordre, parceque les Soldats ont été obligez de se disperser çà & là pour chercher à vivre, de sorte que si les Indiens vouloient se revolter, ils trouveroient les Espagnols sans defense & endormis sur ce qu'ils ont la paix avec eux. Ils ont néanmoins plusieurs petits Forts ou Retranchemens de terre où ils ont quelques pieces de canon, & quelques Milices & Indiens amis, qui font la garde quand ils veulent.

Le plus avancé de tous ces Postes est celui de *Puren*, qui est 15 lieues

au

Postes
avancez

au de-là de la Riviere de Biobio: un peu plus en dedans est celui *del Nascimento*, & vers la Côte *Arauco*, dont les murailles sont presque toutes abattues. Dans celui-ci, il y a six pieces de canon de douze livres de balle, & quatre pieces de quatre, toutes sans affuts; ensuite le long de la Riviere sont ceux de *S. Pedro*, qui est au-deçà de Biobio à trois lieues de la Conception; plus haut est *Talquemahuida*, *San Christoval*, *Sta. Juana*, & *Tumbel*. Ceux de *Boroa*, *Coloe*, *Repocura*, *la Imperial* & *Tucapel*, sont détruits & abandonnez, & ne subsistent plus que dans nos Cartes depuis près de cent ans.

Les Espagnols négligent mal à propos les défenses qu'ils pourroient avoir contre les soulevemens des Indiens dont ils ont souvent éprouvé les forces, & qui ne cherchent que l'occasion de les détruire, quelque apparence de paix qu'il y ait entre eux.

Ce sont les incursions de ces Peuples qui ont fait transporter à Santiago la Chancellerie Royale qui avoit été établie à la Conception en 1567. A present depuis Philippe V. on n'y tient plus qu'un Oidor, c'est-à-dire un

Gouvernement Civil.

un des Chefs de l'Audience qui fait la fonction de Gouverneur ou *Corregidor* & de Chef de la Justice dont le Corps s'appelle *Cavildo* ; il est composé de six *Regidores*, deux *Alcaldes*, qui sont comme les Chefs de Police, un Enseigne ou *Alferes* Royal, un Sergent ou *Alguacil mayor* & un Dépositaire general ; toutes ces Charges sont électives & ne durent qu'un an. Leur habit décent est en noir avec la *Gorlille*, le Manteau & l'Epée à la mode d'Espagne.

Gouvernement
Eccle-
siastique.

Les mêmes incursions des Indiens qui ont fait ôter de la Conception le Tribunal de la Chancellerie Royale, y ont transporté le Siege Episcopal qu'on y voit aujourd'hui : depuis qu'ils se sont rendus Maîtres de la Ville de la *Imperial*, où il avoit été établi, l'Evêque s'est retiré à la Conception. Son Diocèse s'étend depuis la Riviere de *Maule*, qui sert de bornes à celui de Santiago jusques au *Chiloe*, qui est la Province la plus Sud habitée par des Espagnols & des Indiens Chrétiens ; il est Suffragant de l'Archevêché de Lima, son Chapitre n'est composé que de deux Chanoines & de quelques Prêtres.

Le

Le peu de bons Sujets qui se présentent à la Prêtrise, l'obligent d'ordonner ceux qui n'ont seulement qu'une legere teinture de Grammaire, & même si peu qu'on en voit qui savent à peine lire le Missel; on peut juger si des Pasteurs si peu éclairés sont capables de conduire leurs ouailles, & par conséquent de quelle maniere sont instruits les Indiens à qui les Espagnols sont obligés d'enseigner la Religion lorsqu'ils sont à leur service.

Les Moines, si j'en excepte les Jésuites, sont encore moins éclairés que le Clergé, & fort adonnés au libertinage, que la trop grande veneration que les gens du País ont pour leur habit facilite beaucoup. Je puis rapporter ici un fragment du Sermon qui fut fait chez les Dominiquains le jour de la Fête de leur Patriarche, pendant que nous étions en relâche à Talcaguane: Le Moine qui en faisoit l'éloge s'étendit beaucoup sur l'amitié de Saint Dominique & de Saint François qu'il comparoit à Adonis & à Cupidon, ensuite il avoua contre ses intérêts que Saint François étoit le plus grand Saint du Paradis; qu'à son arrivée dans ce Sejour bienheureux,

reux, la Vierge ne trouvant point de place digne de lui, se retira un peu de la sienne pour lui en faire une entre elle & le Pere Eternel ; que Saint Dominique arrivant au Ciel, Saint François son ami & fidele témoin de sa sainteté dans le Monde, voulut par humilité lui donner la moitié de sa place ; mais la Vierge à ces offres jugea que Saint Dominique étoit un grand Saint, & ne voulut pas souffrir qu'il partageât la place de son ami : elle se retira encore un peu pour lui en faire une toute entiere ; de sorte que ces deux Saints aujourd'hui sont assis entre elle & le Pere Eternel. Qu'on ne croye pas ici que j'aye fabriqué ce Discours pour me divertir, il est des temoins de trois Vaisseaux qui peuvent en assurer la vérité. Quelle impression doit faire pareil Discours dans l'esprit des Peuples & particulièrement des Indiens ; sans doute qu'ils regarderont les Apôtres comme de petits sujets auprès de Dieu, en comparaison de ces deux Fondateurs d'Ordres ; car ces Peuples en fait de Religion sont d'un esprit fort épais.

DES INDIENS DU CHILI.

AUX environs de la Conception il n'y a gueres d'Indiens qui soient véritablement Chrétiens, que ceux qui sont subjugués & au service des Espagnols; encore a-t-on lieu de douter qu'ils le soient autrement que par le Baptême, & qu'ils soient instruits des points essentiels de la Religion: Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on les voit pousser le culte des Images bien près de l'idolâtrie, ils les prennent tellement en affection, qu'ils leur portent souvent à boire & à manger, ne jugeant des choses que par ce qui frappe les sens, tant ils ont de peine à concevoir qu'il est dans les hommes une ame qui peut être séparée du corps. Si l'on n'a pas soin de leur faire entendre qu'en jouissant de la Beatitude, les Saints voyent en Dieu ce qui se passe ici bas, qu'ainsi entendant les prières qu'on leur adresse, ils intercedent pour nous, & que leurs Images ne sont que des signes employez pour nous retracer leurs actions; on

ne doit pas trouver étrange qu'ils leur portent à boire & à manger, puis que les voyant chargez d'habits magnifiques, & encensez par les Espagnols, ils s'imaginent qu'il leur faut encore des alimens pour les nourrir, & que la fumée de l'encens ne suffit pas pour les repaître.

Les Indiens de la frontiere, sur-tout le long de la Côte, paroissent assez portez à embrasser notre Religion, si elle ne defendoit pas la polygamie & l'yvrognerie; il y en a même quelques-uns qui se font baptiser, mais ils ne peuvent se faire violence sur ces deux articles. L'Evêque de la Conception, *Houvanfales Montero*, faisant la visite de son Diocèse en 1712. fut attendu au-delà de la riviere de Bio-bio par plus de quatre cens Indiens, qui s'étant imaginez qu'il venoit pour leur ôter leurs femmes, vouloient absolument l'égorger. Il n'eut rien de plus pressé pour se tirer d'affaire que de tâcher de les desabuser, & les assurer qu'il ne vouloit leur faire aucune violence. Je me suis informé avec soin de leur Religion, & j'ai appris qu'ils n'en avoient aucune. Un Jesuite de bonne foi, Procureur des Missions que le Roi

d'Es-

pagne entretient au Chili, m'assura qu'ils étoient de vrais Athées, qu'ils n'adoroient rien du tout, & se moquoient de tout ce qu'on pouvoit leur dire là-dessus; qu'en un mot leurs Peres n'y faisoient aucun progrès: ce qui ne convient pas avec les Lettres édifiantes des Missionnaires, Tome 8. où l'on dit qu'ils font beaucoup de conversions à Nahuelhuapi par les 42^d, à 50 lieues de la mer, chez les Puelches & les Poyas [en 1704.] Neanmoins ils penetrent jusques bien près du Detroit de Magellan, & vivent avec eux sans qu'ils leur fassent aucun mal; au contraire ces Peuples ont une espece de veneration pour eux: mais ils pourront dans la suite faire quelque fruit, parcequ'ils demandent aux principaux Caciques leurs fils aînez pour les instruire. Ils en élevent un certain nombre dans leur College de *Chillan*, dont le Roi doit payer la pension; & quand ils sont grands ils les renvoyent à leurs parens, instruits de la Religion, & élevez dans les Lettres Espagnoles; de sorte qu'il s'en trouve aujourd'hui chez eux qui sont Chrétiens, & se contentent d'une femme.

Une marque que les Indiens du Chi-

li n'ont aucune Religion, c'est qu'on n'a jamais trouvé chez eux ni Temples, ni vestiges d'Idoles qu'ils ayent adorez, comme on en voit encore aujourd'hui en plusieurs endroits du Perou, particulièrement au Cusco, où l'on voit encore le Temple du Soleil: & s'il y a chez eux quelque apparence de sortilege, ce n'est autre chose que l'usage du poison, dont ils se servent fort souvent. Au reste il s'en trouve qui croient une autre vie, pour laquelle on met à ceux qui meurent de quoi boire, manger & s'habiller dans le tombeau. Les Curez Espagnols n'ont pas aboli cette ceremonie parmi ceux qui sont Chrétiens; comme elle leur tourne à compte, ils tiennent la place du défunt, ainsi qu'on l'a vû à Talcaguana.

Les femmes de ceux qui ne sont pas Chrétiens, demeurent pendant plusieurs jours sur le tombeau de leurs maris à leur faire la cuisine, à leur jeter sur le corps de la *Chicha* qui est leur boisson, & leur accommodent leurs bagages comme pour faire un voyage de longue durée. Il ne faut pas croire pour cela qu'ils ayent une idée de la spiritualité de l'ame ni de son

son immortalité, ils la regardent comme quelque chose de corporel qui doit aller au-delà des Mers dans des lieux de plaisirs, où ils regorge-
ront de viandes & de boissons; qu'ils y auront plusieurs femmes qui ne feront point d'enfans, qui seront occupées à leur faire de bonne Chicha, à les servir, &c.

Mais ils ne croient cela que très-confusément, & plusieurs le regardent comme une imagination qu'ils se sont forgez. Quelques Espagnols s'imaginent que cette idée leur est venue par une corruption de la doctrine que S. Thomas avoit enseignée de l'autre côté de la Cordillere; mais les raisons sur lesquelles ils se fondent pour dire que cet Apôtre & S. Barthelemi sont venus dans cette Province, sont si pitoyables, qu'elles ne meritent pas qu'on les rapporte.

Les Indiens du Chili n'ont parmi eux ni Rois ni Souverains qui leur prescrivent des loix: chaque chef de famille étoit maître chez lui; mais comme ces familles ont augmenté, ces chefs sont devenus les Seigneurs de plusieurs vassaux qui leur obéissent sans leur payer aucun tribut, les Es-

Leur
Gouver-
nement.

102 RELATION DU VOYAGE
pagnols les appellent *Caciques*. Toutes leurs prérogatives consistent à commander en temps de guerre, & à rendre la justice, ils succèdent à cette dignité par droit d'aînesse, & chacun d'eux est indépendant de qui que ce soit, & maître absolu dans son domaine. Je ne parle pas seulement de ceux qui sont *braves*, c'est-à-dire indomptez, mais encore de ceux que l'on appelle de *Reduction*; car quoique par un Traité de Paix ils ayent bien voulu reconnoître le Roi d'Espagne pour leur Roi, ils ne sont obligez de lui payer d'autre tribut qu'un secours d'hommes pour rétablir ses Fortifications, & se défendre contre les autres Indiens. On fait monter le nombre de ceux-ci à 14 ou 1500.

Servitu-
de des
subju-
guez.

Il n'en est pas de même de ceux qui sont subjuguez, qu'on appelle *Yanaconas*, ceux-là sont tributaires du Roi d'Espagne, à qui ils doivent chacun la valeur de dix piastras par an, en argent ou denrées, & sont encore employez au service des familles Espagnoles à qui Sa Majesté Catholique accorde ou pour récompense de leurs belles actions ou bon service, ou
pour

pour de l'argent , un nombre d'Indiens qui sont obligez de servir comme Valets, & non pas comme Esclaves; car outre la nourriture, on doit leur payer trente écus par an, & s'ils ne veulent pas servir, ils en sont quittes en donnant dix écus à leur maître, ce qui s'appelle une *Commanderie*. Leur âge de service est depuis 16 jusqu'à 50 ans; au-dessus & au-dessous ils sont libres de le faire. Outre les Indiens *Encomenderos*, les Espagnols, du Chili seulement, en ont à leur service qui sont Esclaves achetez des Indiens libres, qui leur vendent volontairement leurs enfans pour du vin, pour des armes, pour la clincaillerie, &c. Comme c'est un abus toleré contre les Ordonnances du Roi d'Espagne, ils ne sont pas esclaves comme les noirs; ceux qui les achètent ne les peuvent revendre qu'en cachette, & avec le consentement de l'Esclave, qui peut avec une lettre d'*Amparo*, c'est-à-dire de protection, redemander sa liberté. Pour cet effet il y a dans chaque Ville, & dans l'Audience de Santiago, un Protecteur des Indiens à qui ils ont recours.

C'est aussi par la raison de toleran-

ce , que les enfans des Esclaves ne suivent pas le sort du ventre , comme il est porté par les Instituts de Justinien , lorsqu'ils sont d'un pere Encomendero , c'est-à-dire Valet de Commanderie , parceque ce dernier étant permis , les avantages lui doivent tomber préféablement à l'autre ; le mélange du sang Espagnol affranchit ceux que le pere veut bien reconnoître , & donne droit aux *Mestices* * de porter du linge.

* Fils
d'un
blanc &
d'une In-
dienne.

Pour savoir d'où vient cette espee d'esclavage , il faut remonter à la conquête du Perou. Les particuliers qui en sont les premiers auteurs , devoient par leur convention avec le Roi d'Espagne , avoir les Indiens pour esclaves pendant toute leur vie , après laquelle ils tomberoient aux aînez des familles , ou à leurs femmes , en cas qu'ils mourussent sans enfans. Il y avoit en cela quelque apparence de justice , non seulement pour les récompenser de leurs peines & de leur bravoure , mais encore parcequ'ils avoient entrepris & poursuivi cette guerre à leurs propres frais. Néanmoins comme ils traitoient inhumainement leurs Esclaves , quelques gens de bien tou-
chez

chez de compassion pour ces pauvres malheureux, représenterent vivement à la Cour d'Espagne, qu'ils les maltraitoient, non seulement par des impositions excessives, mais encore qu'ils en venoient aux dernières cruautés sur leurs personnes, jusqu'à les tuer.

On fit attention à ce desordre, & pour y remédier l'Empereur envoya au Perou en 1542. *Blasco Nuñez de Velaz* en qualité de Vice-Roi, avec ordre de faire décharger les Indiens des impositions qu'on leur mettoit, & leur rendre la liberté; mais comme la principale richesse des Colonies consiste dans le grand nombre d'Esclaves, particulièrement parmi les Espagnols qui ne daigneroient travailler de la main, la plupart refuserent d'obeir à des ordres qui leur parurent trop sévères, & dont l'exécution les auroit réduit en quelque façon à la mendicité; ils ne voulurent donc point reconnoître le nouveau Vice-Roi, ce qui causa ces grandes guerres civiles que l'on voit tout au long chez *Zarate*.

Charles-
Quint
Empereur &
Roi d'Es-
pagne.

Enfin, pour trouver un adoucissement à l'esclavage des Indiens & ne

pas ruiner les Espagnols, le Roi s'empara de ceux dont les Maîtres mourroient, & il les a donnez dans la suite à ses Officiers & à plusieurs autres, aux conditions que je viens d'expliquer.

Cette servitude de Commanderie a été la cause des cruelles guerres que les Espagnols ont eu avec les Indiens, ils vouloient bien reconnoître le Roi d'Espagne pour leur Souverain; mais comme gens de bon sens ils vouloient conserver leur liberté, & ce n'a été qu'à ces conditions que s'est faite la dernière Paix il y a 25 ou 30 ans: car quoique ces Peuples nous paroissent sauvages, ils savent très-bien s'accorder sur les intérêts communs. Ils s'assemblent avec les plus anciens, & ceux qui ont de l'expérience; & s'il s'agit d'une affaire de guerre, ils choisissent sans partialité un General d'un mérite & d'une valeur connue & lui obéissent exactement; c'est par leur bonne conduite & leur bravoure qu'ils ont empêché autrefois l'Inga du Perou d'entrer chez eux, & qu'ils ont arrêté les Conquêtes des Espagnols qu'ils ont borné à la rivière de Biobio & aux montagnes de la Cordillere.

Les

Les formalitez de leurs assemblées sont de porter dans une belle Campagne , qu'ils choisissent pour cela , beaucoup de boisson ; & quand ils ont commencé à boire , le plus ancien , ou celui qui par quelque'autre titre doit haranguer les autres , prend la parole pour exposer ce dont il s'agit , & dit son sentiment avec beaucoup de force ; car on dit qu'ils sont naturellement Eloquentes ; après quoi la pluralité des voix fait la délibération ; on la publie au son du tambour , on donne trois jours pour y penser ; & si dans ce temps on n'y trouve point d'inconvenient , on exécute infailliblement le projet , après avoir confirmé la résolution & pris des moyens pour y réussir.

Ces moyens se réduisent à bien peu de chose ; car les Caciques ne fournissent rien à leurs sujets pour faire la guerre , ils ne font que les avertir , & chacun apporte avec soi un petit sac de farine d'Orge ou de Mays , qu'ils détrempent avec de l'eau & se nourrissent avec cela pendant plusieurs jours. Chacun d'eux a aussi son cheval & ses armes toujours prêtes , de sorte qu'en un instant , ils font une Armée sans aucuns frais ; & de peur

Assemblées des Indiens.

d'être surpris, dans chaque Caciquat sur la plus haute éminence, il y a toujours une trompe faite de corne de beuf, de maniere qu'on peut l'entendre de deux lieues à la ronde; d'abord qu'il leur survient quelque affaire, le Cacique envoie sonner cette trompe, & chacun fait de quoi il s'agit pour se rendre à son poste.

Notre pauvreté, „ disoient les Scy-
 „ thes à Alexandre, sera toujours plus
 „ agile que ton Armée chargée des
 „ dépouilles de tant de Nations,
 „ & quand tu nous penseras bien
 „ loin, tu nous verras à tes trouffes,
 „ car c'est avec la même vitesse que
 „ nous poursuivons & que nous
 „ fuïons nos ennemis.

Leurs
armes.

Leurs armes ordinaires sont des piques & des lances qu'ils jettent avec une adresse extrême; plusieurs ont des hallebardes qu'ils ont prises aux Espagnols, ils ont aussi des haches & des sabres qu'ils achètent d'eux, en quoi ceux-là manquent de politique; car il est à craindre qu'un jour ils ne soient fouettez de leurs propres verges. Ils se servent aussi, mais plus rarement, de dards, de flèches, de massues, de frondes & de laqs de cuir, qu'ils

qu'ils manient si adroitement, qu'ils enlacent un cheval à la course par telle partie qu'ils veulent. Ceux qui manquent de fer pour les flèches se servent d'un bois; qui étant durci au feu, ne le cede guères à l'acier. A force de faire la guerre aux Espagnols ils ont gagné des cuirasses & toute l'armure, & ceux qui n'en ont pas s'en font de cuir cru qui résistent à l'épée, & ont cet avantage sur les autres, qu'elles sont légères & peu embarrassantes dans le combat; au reste, ils n'ont point d'armes uniformes, chacun se sert à son gré de celles qu'il manie le mieux.

Adresse
à lacer.

Leur manière de combattre est de former des escadrons par files de 80 ou 100 hommes armez les uns de piques, & les autres de flèches entremêlez; quand les premiers sont forcez ils se succèdent les uns aux autres si vite, qu'il ne paroît pas qu'ils aient été rompus. Ils ont toujours soin de s'assûrer une retraite auprès des Lacs ou des Marais où ils sont plus en sûreté que dans la meilleure Forteresse. Ils marchent au combat avec beaucoup de fierté au son de leur tambour, avec des armes peintes, la

tête ornée de panaches de plumes; & avant que de donner bataille le General fait ordinairement une harangue, après quoi ils frappent tous des pieds, & jettent des cris épouvantables pour s'encourager au combat.

Quand ils sont obligez de se fortifier ils font des palissades, ou se retranchent seulement derriere de gros arbres; au devant ils font de distance en distance des puits, dont ils herissent le fond de pieux plantez debout avec des épines, & les recouvrent de gazon, afin qu'on y soit trompé; malheur à ceux qui donnent dans leurs pieges, car ils les déchirent, leur arrachent le cœur qu'ils mettent en morceaux, & se jettent sur leur sang comme des bêtes feroces; si c'est quelqu'un de consideration, ils mettent sa tête au bout d'une pique, boivent ensuite dans le crane, dont ils font enfin une tasse, qu'ils gardent comme une marque de triomphe; & des os des jambes ils en font des flutes pour les réjouissances, qui ne sont que d'affreuses yvrogneries, qui durent autant que la boisson qu'ils ont apportée. Cette crapule est tellement

de leur goût que ceux qui sont Chrétiens, celebrent, ou pour mieux dire, profanent les fêtes de la Religion de cette maniere.

Je fus témoin d'une fête que les Esclaves de Commanderie de deux Espagnols qui s'appelloient Pierre, se donnerent le jour de la fête de leurs Maîtres au Village de Talcaguana, auprès duquel nous étions mouillez. Après avoir entendu la Messe, ils monterent à cheval pour courir la Poule comme on court l'Oye en France, avec cette difference, que tous se jettent sur celui qui emporte la tête pour la lui enlever, & la porter devant celui à l'honneur de qui ils font la fête, en courant à toute bride ils se heurtoient pour se l'enlever, & ramassoient en courant tout ce qu'ils faisoient tomber à terre. Après cette course ils mirent pied à terre pour faire le repas dont l'appareil consistoit en un grand nombre de tasses faites de calebasses, qu'ils appellent *Maté*, rangées en rond sur l'herbe, remplies de pain trempé dans une sausse de vin & de mays. Alors les Indiens qui traitoient apportèrent à chacun des Conviez une canne de Bambou longue

Leurs
Fêtes.

gue

gue de 18 à 20 pieds, garnie de pain, de viande & de pommes attachées tout autour, ensuite après avoir tourné en cadence autour des viandes, on donna un petit Etendart rouge avec une croix blanche au milieu, à celui qui étoit destiné à faire le compliment aux Invitez. Ceux-ci de leur côté en députerent un pour lui répondre, qui lia une conversation de complimens si longue, qu'elle dura plus d'une heure. J'en demandai la raison, & j'appris que c'étoit un effet de leur stilité, qui est si diffus que pour parler de la moindre chose, ils remontent jusqu'à son origine, & font mille digressions inutiles.

Après avoir mangé, ils monterent sur une espece d'échafaut fait en amphitheatre, l'Etendart placé au milieu, & les autres avec leurs longues cannes à côté. Là, ornés de plumes d'Autruches, de Flamans, & autres Oiseaux de couleur vive rangés autour de leurs bonnets, ils se mirent à chanter au son de deux Instrumens faits d'un morceau de bois percé d'un seul trou, dans lequel en soufflant un peu plus ou moins fort, ils forment un son plus ou moins aigu & plus ou moins

moins lent ; ils s'accordoient alternativement avec une trompette faite d'une corne de Beuf ajoutée au bout d'une longue canne dont l'embouchure avoit une anche qui a le son de la trompette ; ils accompagnoient cette symphonie de quelques coups de tambour, dont le bruit sourd & lugubre répondoit assez bien à leurs mines, qui dans le plus fort de leurs exclamations n'avoient du tout rien de gai. Je les examinai avec attention sur le théâtre, & je ne vis parmi eux pendant toute la fête aucun visage riant.

Les femmes leur donnoient à boire de la *Chicha*, espece de biere dont nous parlerons ci-après, avec un instrument de bois long d'environ deux pieds $\frac{1}{2}$ composé d'une tasse à manche d'un côté & d'un long bec de l'autre, creusé d'un petit canal fait en serpentant, afin que la liqueur coule doucement dans la bouche par un petit trou percé au fond de la tasse à la tête de ce canal ; avec cet instrument ils s'enyvrent comme des Bêtes en chantant, sans interruption, & tous ensemble ; mais d'un chant si peu modulé, que

trois

frais. Nous les avons vû se relever ainsi jour & nuit, sans qu'une grosse pluye & un grand vent pussent les détourner pendant trois fois 24 heures; ceux qui n'ont pas de place sur le théâtre chantent en bas & dansent tout autour avec les femmes, si l'on peut appeller danser marcher deux à deux en se courbant & se redressant un peu vite, comme pour sauter sans quitter terre: ils dansent aussi en rond à peu près comme nous. Ces sortes de divertissemens qu'ils appellent *Cahouin Touhan*, & les Espagnols *Borrachera* yvrognerie, sont tellement de leur goût, qu'ils ne font rien de conséquence sans cela; mais ils ont soin de destiner une partie de leurs gens à les garder, pendant que l'autre s'enyvre & se divertit. Ceux qui sont Chrétiens ne peuvent se reduire à s'en passer, quoiqu'on leur represente les crimes qui en arrivent tous les jours: en effet, c'est dans ce temps que se renouvellent les querelles, l'on assure même que c'est à ces rencontres qu'ils remettent de se vanger de leurs ennemis, afin qu'étant yvres ils paroissent excusables des assassinats qu'ils font; d'autres s'enyvrent d'une telle force,

&

& pendant tant de jours de suite qu'ils en crevent, ainfi qu'il arriva à la fête dont je parle, parcequ'outre la Chicha ils avoient beaucoup de vin.

Leur
tempe-
rément
& nour-
riture.

Malgré ces frequentes débauches ils vivent des fiecles entiers fans infirmité, tant ils font robustes & faits aux injures de l'air; ils supportent pendant long-temps la faim & la soif dans la guerre & dans les voyages.

Leur nourriture ordinaire chez eux est des Pommes de terre ou Taupinambours, qu'ils appellent *Papas*, d'un goût assez infipide; du *Mays* en épic, simplement bouilli ou roti; de la chair de Cheval & de Mulets, & presque jamais de Beuf qui leur fait mal au ventre, à ce qu'ils disent. Ils mangent le Mays de différentes manieres, ou simplement bouilli dans de l'eau, ou roti parmi du sable dans un pot de terre, & mis ensuite en farine mêlée avec de l'eau; c'est ce qu'ils appellent *Oullpo* quand elle est potable, & *Rubull* quand ils en font une bouillie épaisse avec du piment & du sel. Pour moudre le Mays après qu'il est roti, ils ont au lieu de moulin des pierres ovales longues d'environ deux pieds, sur lesquelles, avec une autre pier-

Pierre longue de 8 à 10 pouces, ils l'écrasent à genoux à force de bras; c'est l'occupation ordinaire des femmes. C'est de cette farine dont ils font provision pour aller à la guerre, comme je l'ai dit, & qui fait toute leur munition de bouche. Lorsqu'ils passent dans un endroit où il y a de l'eau, ils la mêlent dans une corne appelée *Guampo*, qu'ils ont toujours pendue à l'arçon de la selle, boivent & mangent ainsi sans s'arrêter.

Leur boisson ordinaire est cette Chicha dont nous avons parlé, ils en font de plusieurs sortes; la plus commune est celle de Mays qu'ils font tremper jusqu'à ce que le grain creve comme si on vouloit faire de la Biere; ensuite ils le font bouillir, & en boivent l'eau froide; la meilleure se fait avec du Mays mâché par de vieilles femmes, dont la salive cause une fermentation comme celle du Levain dans la pâte: au Chili on en fait quantité avec des Pommes, à peu près comme du Cidre; la plus forte & la plus estimée est celle qui se fait avec la graine d'un arbre appelé *Oviñian*, elle est à peu près semblable à celle du Genievre pour la grosseur & pour le goût

Leur
boisson.

goût; elle donne à l'eau une couleur de Vin de Bourgogne, & un goût fort qui enyvre pour longtems. Leur maniere de manger chez eux, est de se ranger en rond ventre à terre appuyez sur les coudes, & de se faire servir par leurs femmes. Les Caciques commencent à se servir de tables & de bancs à l'imitation des Espagnols.

Leur couleur naturelle est bazanée, tirant à celle du cuivre rouge, en cela differente de celle des Mulâtres, qui provient du mélange d'un Blanc & d'une Negresse; cette couleur est generale dans tout le Continent de l'Amerique tant Meridionale que Septentrionale: sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y respire, ou des alimens dont les habitans se nourrissent, mais une affection particuliere du sang; car les descendans des Espagnols qui s'y sont établis & mariez avec des Européennes, & conservez sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un blanc & d'un sang encore plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nez dans le Chili, nourris à peu près de même maniere, & ordi-
nai-

nairement du lait des naturelles du País.

Les Noirs qu'on y apporte de Guinée ou d'Angole, y conservent aussi leur couleur naturelle de pere en fils, lorsqu'ils s'en tiennent à leur espece.

Il n'en est pas de même de l'air du Bresil & de nos Isles : les Creoles, quoique nez d'un sang pur, y perdent cette blancheur vermeille des Européens, & prennent une couleur plombée. Ici l'on ne s'apperçoit d'autre changement que de celui que cause le mélange des différentes especes, fort commun dans les Colonies Espagnoles, beaucoup au Chili, mais particulièrement au Perou, où de trente visages, à peine en trouve-t-on deux de la même couleur; les uns viennent du noir au blanc, comme les *Mulâtres*; les autres retombent du blanc au noir, comme les *Zambes* fils de Mulâtres & de Noirs; les uns viennent de l'Indien au blanc, comme les *Mestices*, & les autres retombent du Mestice à l'Indien; & ensuite chacun de ces mélanges en forme d'autres à l'infini.

De ce que je viens de dire, il semble qu'il est permis de penser que Dieu

a formé parmi les Enfans de notre Pere commun, de trois fortes de carnations d'hommes, une blanche, une noire, & une de couleur rougeâtre qui tient du mélange de l'une & de l'autre.

L'écriture ne nous fait peut-être pas mention de cette dernière espèce; mais on ne doute pas qu'elle ne parle de la seconde dans la personne de Chus petit-fils de Noé, qui signifie Noir, d'où l'on fait venir les Abyssins & les Habitans du Chusistan ou Churistan, à cause de la conformité du nom. Ce sentiment me paroît plus vraisemblable que celui d'attribuer la couleur des Indiens à quelques maladies particulieres, comme l'ont pensé quelques Medecins.

Quoi qu'il en soit, les Indiens du Chili sont de bonne taille, ils ont les membres gros, l'estomac & le visage large, sans barbe, peu agreables, les cheveux gros comme du crin, & plats, en quoi ils different encore des Noirs & des Mulâtres; car les Noirs n'ont pour barbe & pour cheveux qu'une laine cotonée & fort courte, & les Mulâtres ont des cheveux courts & toujours fort crépez. Quant à la couleur

leur des cheveux, les Indiens les ont ordinairement noirs, & il est rare d'en trouver qui tirent sur le blond, peut-être parcequ'ils se lavent souvent la tête avec du Quillay, dont je parlerai ci-après.

Les Puelches se les coupent à longueur d'oreille & ont les yeux extrêmement petits, ce qui rend les femmes hideuses; ils n'ont tous naturellement point ou très peu d'autre barbe, que des moustaches qu'ils s'arrachent avec des pincettes de coquillages.

Il s'en trouve parmi ceux de la plaine qui ont le teint blanc, & un peu de rouge au visage: ceux-ci sont sortis des femmes prises dans les Villes Espagnoles qu'ils ont détruites, Angol la Villarica, la Imperial, Tucapel, Baldivia, & Osorno, où ils enleverent tout, Seculieres & Religieuses, desquelles ils ont eu des enfans qui conservent encore un peu d'inclination pour la nation de leurs meres, d'où vient qu'ils sont presque toujours en paix; tels sont ceux du côté de Arauco, quoique leur pais soit le theatre de la guerre que font leurs voisins. Depuis ce temps là on n'a plus

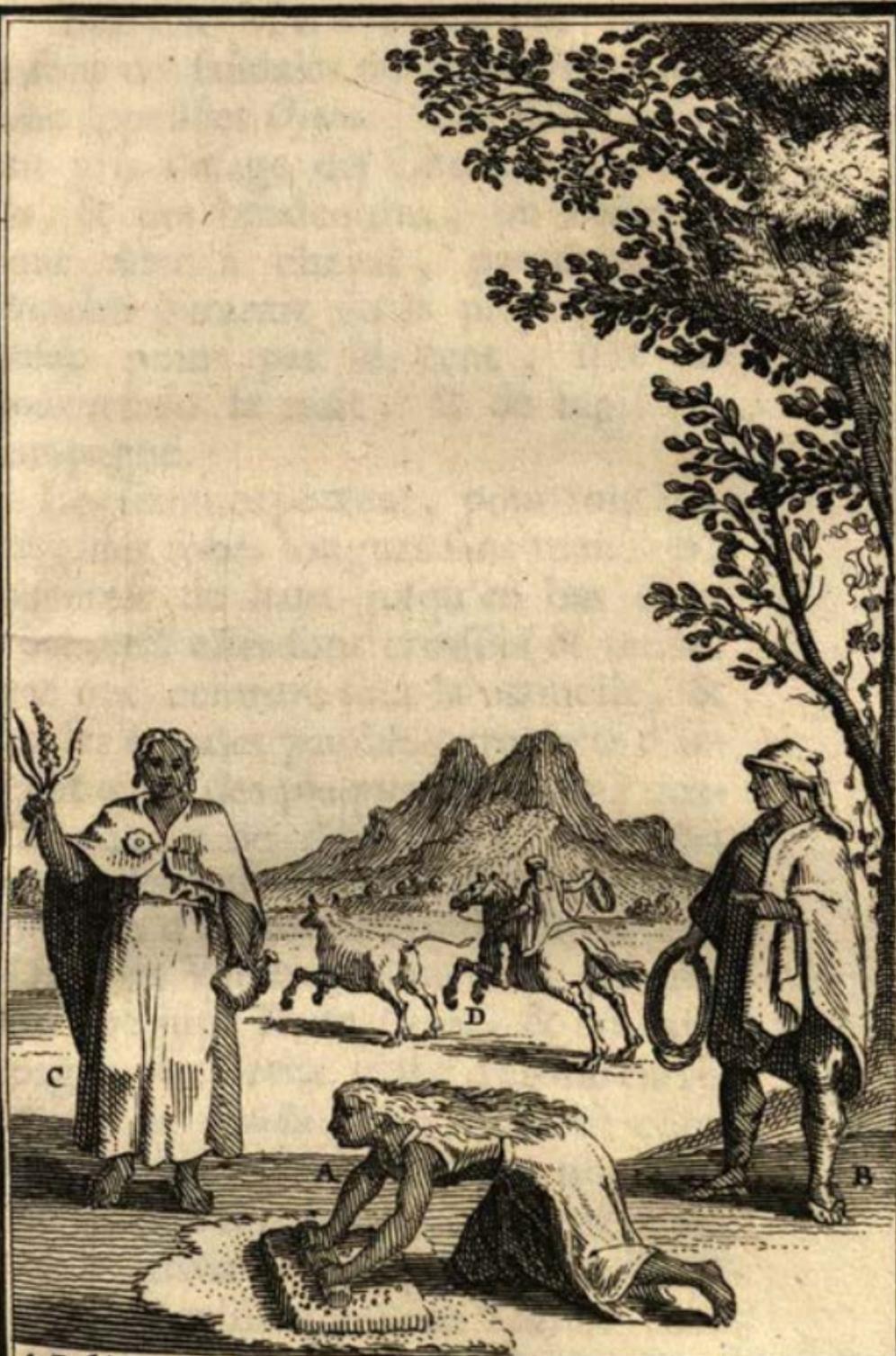
souffert de Convens de Religieuses hors de Santiago. Neanmoins l'Evêque de la Conception veut y en établir un sans crainte de pareille profanation.

Leurs habits.

La maniere de s'habiller des Indiens est si simple, qu'à peine font-ils couverts; ils ont une chemisette qui leur va à la ceinture, fermée de maniere qu'il n'y a que le passage de la tête & d'un bras pour la mettre, ils l'appellent *Macun*; une culotte ouverte tout le long des cuisses, leur couvre à peine leur nudité. Par dessus tout, en temps de pluye, ou pour se mettre en habit décent, ils ont une espece de manteau carré long comme un tapis de table sans aucune façon, au milieu duquel est une fente par où ils passent la tête; sur le corps, il fait à peu près l'effet d'une Dalmatique. Ils ont ordinairement la tête & les jambes nues; mais quand la necessité ou la bienséance les oblige de se couvrir, ils ont un bonnet d'où pend un colet qui se rabat pour couvrir les épaules, & une espece de brodequin ou gamache de laine aux jambes, se couvrent fort peu les pieds à moins qu'ils ne soient parmi des pierres; alors ils se



A Indien du Chili en Macuñ jouant à la Sueca, jeu de croce
 B Indienne en Choñi. C. Cabouin touhan ou fête des Indiens
 D. Gardes Espagnoles pour empêcher le desordre. E. Pivellca
 ou Sifflet. F. Paguecha ou tasse à bec. G. Coulthun ou
 tambour H. Thouthouca ou trompette



A Indienne du Chily broyant du mays pour en faire de la farine
B. Indien en Poncho et Polainas
C Indienne en Choni et yquella
D. Indien jettant le laqs au taureau pour l'arreter.

se font des sandales de couroye ou de jonc appellées *Ojota*. Les Espagnols ont pris l'usage du Chony ou *Poncho*, & des brodequins, ou *Polainas* pour aller à cheval, parceque le Poncho garantit de la pluye, ne se défait point par le vent, sert de couverture la nuit, & de tapis en campagne.

Les femmes portent, pour tout habit, des robes longues sans manches, ouvertes du haut jusqu'en bas d'un côté, où elles sont croisées & tenues par une ceinture sous la mamelle, & sur les épaules par deux crochets d'argent avec des plaques de trois à quatre pouces de diametre; cet habit s'appelle aussi *Chony*, il est toujours bleu ou d'un minime tirant sur le noir. Dans les Villes elles mettent par dessus une jupe & un *Revos*, & en campagne une petite piece d'etoffe carrée nommée *Iquella*, dont les deux côtez sont attachez sur le sein avec une grande éguille d'argent qui a une tête plate de quatre à cinq pouces de diametre, & qu'ils appellent *Toupos*. Elles ont les cheveux longs, souvent trefsez par derriere, & coupez courts par devant, & aux oreilles des pla-

ques d'argent de deux pouces en carré comme des pendans d'oreilles, * qu'ils appellent *Oupelles*.

Leur
loge-
ment.

Leur logement n'est jamais qu'une Cabane de branches d'arbres, aussi grande qu'il faut pour mettre à couvert une famille rassemblée. Comme il n'y a qu'un petit coffre & des peaux de mouton pour se coucher, il ne leur faut pas beaucoup de place. Ils n'ont pas l'usage des clefs pour cacher ce qui leur appartient, la fidélité chez eux est religieusement gardée; mais chez les Espagnols ils ne sont pas si scrupuleux, particulièrement les Puelches, qui sont d'adroits voleurs. Toutes leurs maisons sont dispersées çà & là, jamais ils ne s'approchent les uns des autres pour vivre en société, en quoi ils différent de ceux du Pérou; de sorte qu'on ne voit dans tout le Chili aucune Ville, ni Village des naturels du pays. Ils tiennent même si peu à l'endroit où ils se logent, que quand la fantaisie leur prend de changer, ils abandonnent
ou

* Les Romaines en portoient de semblables pendues avec un crochet. Voyez Gaspari Bartolini Thom. *de inauribus veterum syntagma*. Amstel.

ou transportent leurs maisons ailleurs; d'où vient que l'art de leur faire la guerre, n'est pas de les aller chercher, mais de se planter au milieu du pais avec un petit nombre de troupes, les empêcher de semer, ravager leurs campagnes, & enlever leurs troupeaux. Cette maniere d'être dispersez çà & là fait paroître le pais desert; mais il est en effet très peuplé, & les familles sont très nombreuses; comme ils ont plusieurs femmes, ils ont aussi beaucoup d'enfans, c'est ce qui fait leur richesse, parcequ'ils les vendent, particulièrement les filles qu'on achete pour femmes; ainsi elles sont de vraies esclaves, qu'ils revendent quand ils n'en sont pas contens, & qu'ils occupent aux plus rudes travaux de la campagne. Les hommes bêchent seulement la terre une fois l'an pour semer le Mays, les Haricots, Lentilles, & autres legumes dont ils vivent; & quand ils ont fini, ils s'assemblent avec leurs amis, boivent, s'enyvrent, & se reposent. Les femmes ensuite sement, arrosent, & cueillent les grains; celle qui couche avec le Maître est sa cuisiniere pour ce jour-là, elle a soin de le regaler & de seller

& brider son cheval ; car ils sont tellement accoutumez à ne point marcher, que n'eussent-ils que deux cens pas à faire, ils ne vont point à pied ; aussi font-ils de très bons hommes de cheval ; on les voit monter & descendre par des endroits si escarpez, que nos chevaux d'Europe ne pourroient pas s'y tenir sans charge. Etant forcez, dans une dérouté, de fuir dans les bois, ils se mettent sous le ventre du cheval, pour n'être pas déchirez par les branches des arbres. Enfin ils font à cheval tout ce qu'on raconte d'extraordinaire des Arabes, & peut-être les surpassent-ils. Leur selle est une double peau de mouton, qui leur sert de nuit à se coucher en campagne ; leurs étriers sont des sabots de bois carrez, tels que les Espagnols en ont d'argent pour la parade, qui valent jusqu'à quatre & cinq cens écus.

Il est vrai que les chevaux leur étant venus d'Europe, ils en ont imité l'équipage en faisant de bois ou de corne ce qu'ils voyoient de fer ou d'argent. A voir la quantité prodigieuse qu'il y en a aujourd'hui dans tout ce Continent, il est surprenant qu'en moins de deux cens ans ils ayent si fort mul-

multiplié, que ceux qui ne sont pas d'une grande beauté ne valent à la Conception que deux & trois écus. Néanmoins, comme je l'ai dit ci-devant, les Indiens en mangent beaucoup, & lorsqu'ils les montent ils les menagent si peu, qu'ils en crevent tous les jours.

Pour tenir un compte de leurs troupeaux, & conserver la memoire de leurs affaires particulieres, les Indiens ont recours à certains nœuds de laine, qui, par la varieté des couleurs & des replis, leur tiennent lieu de caracteres & d'écriture. La connoissance de ces nœuds, qu'ils appellent *Quipos*, est une science & un secret que les peres ne revelent à leurs enfans que lorsqu'ils se croient à la fin de leurs jours; & comme il arrive assez souvent que faute d'esprit ils n'en comprennent pas le mystere, ces sortes de nœuds leur deviennent un sujet d'erreur & de peu d'usage. Pour suppléer au défaut de l'écriture, ils chargent ceux qui ont une heureuse memoire du soin d'apprendre l'histoire du Pais, & de la reciter aux autres. C'est ainsi qu'ils conservent le souvenir du mauvais traitement que les Es-

pagnols ont fait à leurs ancêtres lorsqu'ils les ont subjugués, ce qui perpétue la haine qu'ils ont pour eux: Mais lorsqu'on leur rappelle les avantages qu'ils ont eu dans la suite sur ces Etrangers, qu'ils ont chassés de cinq Villes qu'ils avoient bâti dans leurs terres, leur fierté naturelle se ranime, & ils ne respirent que l'occasion de pouvoir les chasser encore une fois de la Conception; mais pendant qu'ils voyent des Vaisseaux François aller & venir, ils n'osent lever le masque, persuadés qu'ils donneroient un bon secours aux Espagnols. Comme ils sont orgueilleux, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander: Néanmoins ils savent dissimuler, & font commerce avec eux de beufs, chevres & mulets, les reçoivent chez eux, & les regalent comme amis.

Leur
com-
merce.

Un François qui avoit accompagné un Espagnol pour aller faire commerce chez les *Puelches*, Nation d'Indiens jusqu'ici indomptés qui habitent les montagnes de la Cordiliere, m'a raconté de quelle maniere on s'y prenoit. On va directement chez le Cacique ou Seigneur du lieu, se présenter

ter devant lui sans rien dire; lui prenant la parole dit au Marchand: Es-tu venu? à quoi ayant répondu: Je suis venu. Que m'apporte-tu, reprend-t-il? Je t'apporte en present du vin, article necessaire, & telle chose. A ces mots le Cacique ne manque pas de dire; Que tu sois le bien venu; il lui donne un logement auprès de sa cabane, où les enfans & les femmes, en lui faisant la bien venue, vont chacun demander aussi un present, qu'il leur faut faire quelque petit qu'il soit. En même temps le Cacique fait avertir avec une trompe ses sujets dispersez, comme je l'ai dit, pour leur donner avis de l'arrivée d'un Marchand avec qui ils peuvent traiter; ils viennent & voyent les marchandises, qui sont des couteaux, des haches, peignes, éguilles, fil, miroirs, rubans, &c. la meilleure de toutes seroit le vin, s'il n'étoit pas dangereux de leur fournir de quoi s'enyvrer, parcequ'alors on n'est pas en sureté parmi eux, puisqu'ils se tuent eux-mêmes. Après avoir convenu de troq, ils les emportent chez eux sans payer, de sorte que le Marchand a tout livré sans savoir à qui, ni voir aucun de ses debiteurs. Enfin quand il veut se retirer, le Cacique par

un autre coup de trompe, donne ordre de payer; alors chacun amene fidelement le bétail qu'il doit; & parceque ce sont tous Animaux sauvages, comme mules, chevres & particulièrement des beufs & des vaches, il commande un nombre d'hommes suffisant pour les amener jusques sur les frontieres des Terres Espagnoles. On peut remarquer par ce que je viens de dire, que l'on trouve parmi ces Peuples que nous appellons Sauvages, autant de police & de bonne foi que chez les Nations les plus éclairées & les mieux gouvernées.

Com-
merce de
la Con-
ception.

Cette grande quantité de beufs & de vaches qui se consomment au Chili où on en tue beaucoup tous les ans, vient des plaines du Paraguay, où les campagnes en sont couvertes. Les Puelches les amènent par la vallée de *Tapatapa*, qu'habitent les *Pehvingues* Indiens indomptez; c'est le passage le plus aisé pour traverser la Cordilliere, parce qu'elle est divisée en deux montagnes d'un accès bien moins difficile que les autres qui sont presque impraticables aux mulets. Il y en a encore un autre à 80 lieues de la

la Conception au volcan appelé *la Silla Velluda*, qui jette du feu de temps en temps, & quelquefois avec tant de bruit qu'on l'entend de cette Ville; par là on abrege extrêmement le chemin, & l'on se rend en six semaines à Buenosaires.

C'est par ces communications qu'on remplace tous les ans les troupeaux de beufs & de chevres qu'on tue au Chili par milliers pour faire du suif & de la Manteca, c'est-à-dire de la graisse qu'on tire par l'ébullition de la viande, & de la moëlle des os, qui dans toute l'Amérique Australe Espagnole tient lieu de beure & d'huile, dont ils n'ont pas l'usage dans leurs ragoûts.

Ils font secher au soleil, ou fumer la viande pour la conserver, au lieu de la saler comme on fait en France. C'est aussi de ces *Matances* ou Boucheries qu'on tire les cuirs de beufs, & particulièrement ceux de chevres qu'ils aprêtent comme du marroquin sous le nom de *Cordovanes*, qu'on envoie au Perou pour faire des souliers, & pour d'autres usages.

Outre le commerce des cuirs, suifs & viandes salées, les habitans de la

Conception font encore celui du bled dont ils chargent tous les ans 8 ou 10 Navires de 4 à 500 tonneaux pour envoyer au Callao, outre les farines & biscuits qu'ils fournissent aux Vaisseaux François, qui y font leurs provisions pour descendre au Perou & pour retourner en France. Ce seroit peu pour un si bon País si la terre y étoit cultivée; elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la grater avec une charue faite le plus souvent d'une seule branche d'arbre crochue tirée par deux beufs; & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend guères moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soin pour avoir du bon vin; mais comme ils ne savent pas vernisser les *Botiches*, c'est-à-dire les cruches de terre dans lesquelles ils le mettent, ils sont obligez de les enduire d'un gaudron, lequel joint au goût des peaux de boucs dans lesquelles ils le transportent, lui donne un goût d'amertume comme celui de la Thériaque, & une odeur auxquels on ne s'accoutume qu'avec un peu de peine.

Les fruits leur viennent de même,
sans



Fragaria Chiliensis
 fructu Maximo, foliis
 carnosis, hirsutis
 vulgo frutilla.

Linum mon
Luteum vulgo

lanum
Nanco:
lahui

Fraise du Chili dessinée de grandeur naturelle

THE
OF
THE
OF

THE
OF
OF

fans qu'ils ayent l'industrie de les greffer. Les Poires & les Pommes viennent naturellement dans les Bois, & à voir la quantité qu'il y en a, on a de la peine à comprendre comment ces arbres ont pû depuis la conquête se multiplier & se répandre en tant d'endroits, s'il est vrai qu'il n'y en eût point auparavant, comme on l'assure.

On y cultive des campagnes entières d'une espece de Fraisier differend du nôtre par les feuilles plus arondies, plus charnues & fort velues; ses fruits sont ordinairement gros comme une noix, & quelquefois comme un œuf de poule; ils sont d'un rouge blanchâtre & un peu moins délicats au goût que nos fraises de Bois. J'en ai donné quelques pieds à Mr. de Jussieu pour le Jardin Royal, où l'on aura soin de les faire fructifier.

Voyez
Planche
XI.

Fraises
du Chili.

Outre celles-ci, il n'en manque pas dans les Bois de la même espece qu'en Europe. Au reste, toutes les Racines que nous avons y viennent en abondance & presque sans peine; il y en a même qu'on trouve dans les campagnes sans cultiver, comme des Navets, des Taupinambours, de la Chi-

corée des deux especes , &c.

Les herbes aromatiques n'y sont pas moins communes, le petit Baume, la Melisse, la Tanesie, les Camomilles, la Mente & une espece de Pilselle, qui a une odeur approchante de celle de l'Absynthe , y couvrent les campagnes; l'Alkekengi dont le fruit a plus d'odeur qu'en France; une espece de petite Sauge qui s'élève en arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au romarin par sa figure & par son odeur d'eau de la Reine d'Hongrie , les Indiens l'appellent *Palghi*. C'est peut-être une espece de *Coniza Africana salvia odore*, elle doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odorat & par le goût. Les roses viennent naturellement dans les collines sans avoir été plantées , & l'espece la plus frequente qui y croît, y est ou moins épineuse qu'en France , ou tout-à-fait sans épines. Il se trouve aussi dans les campagnes une fleur semblable à cette espece de Lis, qu'on appelle en Bretagne *Guerneziaises* , & le P. Feuillée *Hemorocalis floribus purpurascens striatis*, son nom en Indien est *Liuto* & non pas *Liéto*, comme il dit: il y en a de dif-

différentes couleurs; & des six feuilles qui la composent, il y en a toujours deux de panachées; de la racine de cette fleur séchée au four on fait une farine très-blanche qui sert à faire des pâtes de confitures.

On cultive dans les Jardins un arbre qui donne une fleur blanche faite en clochette appelé *Floripondio*, le P. Feuillée l'appelle *Stramonoides arboreum oblongo & integro folio fructu levi*, l'odeur en est très-suave, particulièrement la nuit. Elle est longue de 8 à 10 pouces, & en a quatre de diamètre par en bas, la feuille est velue & un peu plus pointue que celle du Noyer. C'est un résolutif admirable pour certaines tumeurs, ils ont aussi pour le même effet une espèce de *Hedera terrestris* appelée *Herba de los compannones*.

Lorsqu'il arrive à quelqu'un une châte violente qui fait jetter le sang par les narines, ils ont un remède infailible; c'est de boire la décoction d'une herbe appelée *Quinchamali* espèce de *Santolina*, qui a une petite fleur jaune & rouge telle qu'on la voit ici; les autres petites herbes médicinales que nous avons en France y sont aussi.

Quinchamali
Planche
XVII.

aussi fort communes comme les Capillaires, & sur-tout quelques-uns pareils à celui de Canada; les Mauves, Guimauves, Mercuriale, Digitale, Polipode & Molene, Millefeuille, Bec de Grue ordinaire & musquée, argentine, & plusieurs autres qui me sont inconnues & particulieres au País.

Outre les herbes medecinales, ils en ont pour les teintures qui ont la propriété de souffrir le savon plusieurs fois sans se déteindre; telle est la racine de *Reilbon* espece de garance qui a la feuille plus petite que la nôtre; ils font comme nous cuire la racine dans l'eau pour la teinture en rouge. Le *Poquell* est une espece de bouton d'or ou *Abrotanum femina folio virente vermiculato*, qui teint en jaune avec la même tenacité, sa tige teint en verd. *Lañl* est une espece d'Indigo qui teint en bleu; le noir se fait avec la tige & la racine de *Panque*, dont la feuille est ronde & tissue comme celle de l'Achante, elle a deux ou trois pieds de diametre, quoique le P. Feuillée qui l'appelle *Panke Anapodophili folio*, la borne à dix pouces. Lorsque sa tige est rougeâtre on la mange crue pour
se

se rafraîchir, elle est fort astringente; on la fait bouillir avec le *Maki* & le *Gouthion* arbrisseaux du Pais, pour l'employer à la teinture en noir; elle est belle, & ne brûle pas les étoffes comme les noirs d'Europe, on ne trouve cette plante que dans les lieux marécageaux.

Les Forêts sont pleines d'arbres aromatiques, comme de différentes espèces de Myrthe, d'une sorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur du Sassafras, & encore plus suave; du *Boldu* dont la feuille a l'odeur de l'encens, & l'écorce un goût piquant tenant un peu de la canelle; mais il se trouve un autre arbre qui porte effectivement ce nom, quoique différent de la *Cannelle* des Indes Orientales, & qui en a la même qualité; il a la feuille comme le grand laurier, seulement un peu plus grande. Virgile semble en avoir fait la description dans ses *Georgiques*, L. II. 131.

*Ipsa ingens arbor, faciemque simillima lau-
ro :*

*Et si non alium late jaçtaret odorem,
Laurus erat : folia haud ullis labentia
ventis :*

Flos

*Flos apprima tenax; animas, & olentia
Medi*

*Ora fovent illo, & senibus medicantur an-
belis.*

Cet arbre est consacré chez les Indiens aux ceremonies de Paix. Dans celle qu'ils firent avec les Espagnols en 1643, ils tuerent plusieurs de ces moutons du pais, dont nous parlerons dans la suite; on teignit dans leur sang un rameau de Canele, que le Député des Caciques remit entre les mains du General Espagnol [le Marquis de Baydes] en signe de Paix. Cette ceremonie, quoique pratiquée par des Sauvages, n'est pas sans exemple dans l'Écriture, Exode ch. 12. & S. Paul aux Hebreux ch. 9. * dit „ que
„ Moïse ayant recité devant tout le
„ Peuple toutes les Ordonnances de
„ la Loi, prit du sang des Veaux &
„ des Boucs avec de l'eau, de la lai-
„ ne teinte en écarlate, & de l'hyf-
„ sopo, & en jetta sur le Livre mê-
„ me,

* *Leſto enim omni mandato legis à Moïſe uni-
verſo populo, accipiens ſanguinem vitulorum &
hircorum, cum aquâ, & lanâ coccineâ, & hyſ-
ſopo; ipſum quoque librum & omnem populum
aſperſit, etc.*

„ me, & sur tout le Peuple, en di-
 „ fant : C'est le sang du Testament
 „ de l'Alliance que Dieu a fait en vo-
 „ tre faveur.

Il y a un arbre fort commun appelé *Lieti*, dont l'ombre fait enfler tout le corps de ceux qui dorment dessous, comme il arriva à un Officier de la Mariane, pour avoir dormi quelques heures à l'ombre de cet arbre, le visage lui enfla tellement qu'il n'y voyoit plus. Pour se guerir de cette maladie on prend d'une herbe appelée *Pellboqui*, espece de Liseron ou de Lierre terrestre, ou de l'*Hierba mora* qu'on pile avec du sel; l'on s'en frotte, & l'enflure passe en deux ou trois jours sans qu'il y paroisse. Il y croît encore un arbre appelé *Peumo*, dont l'écorce en décoction soulage beaucoup l'hydropisie; il porte un fruit de couleur rouge & semblable à une olive; son bois peut aussi servir à la construction des Vaisseaux; mais le meilleur pour cet effet est le *Roble* espece de chêne dont l'écorce, comme celle de l'*Hieuse*, est un Liege, il est dur & de durée dans l'eau. Le long de la Rivière de Biobio il y a quantité de Cedres propres, non seulement à la conf-

140 RELATION DU VOYAGE
construction, mais encore à faire de
très-bons mâts. La difficulté de les
transporter par la Riviere, où il n'y
a pas d'eau pour un Navire à l'em-
bouchure, fait qu'on ne peut en pro-
fiter. Les Cannes de Bamboues sont
fort communes par tout.

Chasse.

Les Campagnes sont peuplées d'u-
ne infinité d'Oiseaux, particuliere-
ment de Pigeons Ramiers, beaucoup
de Tourterelles, des Perdrix, mais
qui ne valent pas celles de France,
quelques Beccassines, des Canards de
toutes sortes, dont il y en a une de
ceux qu'ils appellent *Patos reales*, qui
ont une crête rouge sur le bec; des
Courlis, des Sarcelles, des *Pipelienes*
qui ressemblent en quelque chose à
ces oiseaux de mer qu'on appelle Mau-
ves, & qui ont le bec rouge, droit,
long, étroit en largeur, & plat en
hauteur, avec un trait de même cou-
leur sur les yeux, & ont les pieds
comme ceux de l'Autruche, ils sont
d'un bon goût; des Perroquets, des
Pechiolorados ou Gorges rouges d'un
beau ramage, quelques Cignes, &
des Flamans dont les Indiens estiment
fort les plumes pour en orner leurs bo-
nets dans les fêtes, parcequ'elles sont
d'un

d'un beau blanc & d'un beau rouge, couleur qu'ils aiment fort. Le plaisir de la chasse y est interrompu par certains oiseaux que nos gens appellent Criards, parceque dès qu'ils voyent un homme ils se mettent à crier & à voltiger autour de lui, en criant comme pour avertir les autres oiseaux, qui s'envolent dès qu'ils les entendent; ils ont au dessus de l'articulation de chaque aîle une pointe rouge longue d'un pouce, qui est dure & aigue comme un ergot, avec laquelle ils se battent contre les autres oiseaux.

Nous primes un jour dans un marais un de ces sortes d'Amphibies qu'on appelle *Pengoins* ou Pinguins, qui étoit plus gros qu'une Oye; au lieu de plumes il étoit couvert d'une espee de poil gris semblable à celui des Loups marins, ses aîles ressemblent même beaucoup aux nageoires de ces animaux. Plusieurs Relations en ont parlé, parcequ'ils sont fort communs au Détroit de Magellan. En voici un dessiné d'après nature. Planche XVI.

Les *Loups marins* dont je viens de parler s'y trouvent en si grande quantité.

Pengoins.

Loups marins.

ti-

tité, qu'on en voit souvent les rochers couverts autour de l'Isle de la Quiriquine; ils different des Loups marins du Nord, en ce que ceux-là ont des pattes, au lieu que ceux-ci ont deux nageoires alongées à peu près comme des aîles vers les épaules, & deux autres petites qui enferment le croupion. La nature a néanmoins conservé au bout des grandes nageoires, quelque conformité avec les pattes; car on y remarque quatre ongles qui en terminent l'extrémité; peut-être parceque ces animaux s'en servent pour marcher à terre où ils se plaisent fort, & où ils portent leurs petits qu'ils y nourrissent de poisson, & qu'ils caressent, à ce que l'on dit, tendrement. Là ils jettent des cris semblables à ceux des Veaux, d'où vient qu'on les appelle dans plusieurs Relations, *Veaux marins*; mais leur tête ressemble plutôt à celle d'un chien qu'à tout autre animal; & c'est avec raison que les Hollandois les appellent *Chiens marins*. Leur peau est couverte d'un poil fort ras & touffu, & leur chair est fort huileuse, de mauvais goût, on n'en peut guères manger que le foye; néanmoins les Indiens du

du Chiloe la font secher, & en font leurs provisions pour se nourrir : les Vaisseaux François en tirent de l'huile pour leurs besoins. La pêche en est fort facile, on en approche sans peine à terre & en mer. Il y en a de différentes grandeurs ; dans le Sud ils font gros comme de bons mâtons, & au Perou on en trouve qui ont plus de 12 pieds de long. Leur peau sert à faire des *Balsas* ou Balons pleins d'air, au lieu de bateau : Mais à la Conception, les pêcheurs ne font que lier avec des éguillettes de cuir trois fagots de bois leger, en sorte que celui du milieu soit un peu plus bas que les autres, & se mettent en mer là-dessus. Le bois le plus propre à cela est la tige d'une espece d'Aloes longue de six à sept pieds.

Lorsqu'on est en relâche à Talcaguana, on va senner dans l'*Estero*, qui est une petite Riviere au fond de la Baye, du même côté. On y prend quantité de Mulets, une espece de Turbots appellez *Lenguados*, des *Rovalos* poisson délicat fait comme un Brochet, qui a une raze noire sur le dos ; une espece de Gradeaux, qu'on appelle dans toute la Côte, Poisson de

Pêche.

144 RELATION DU VOYAGE
de Rois, *Peje Reyes*, à cause de sa délicatesse.

Mines.

La Conception est située dans un pays où tout abonde, non seulement pour les besoins de la vie ; mais encore qui renferme des richesses infinies : dans tous les environs de la Ville il s'y trouve de l'or, particulièrement à douze lieues vers l'Est, à un endroit appelé *la Estancia del Rey*, où l'on tire par le lavage, de ces morceaux d'or pur, qu'on appelle en langage du pays *Pepitas*, il s'en est trouvé de huit & dix marcs, & de très-haut aloi. On en tiroit autrefois beaucoup vers *Angol* qui en est à 24 lieues ; & si le pays étoit habité par des gens laborieux, on en tireroit en mille endroits, où l'on est persuadé qu'il y a de bons *Lavaderos* ; c'est-à-dire des terres d'où on le tire en la faisant seulement passer dans l'eau, comme je le dirai ci-après.

Si l'on pénètre jusqu'aux Montagnes de la Cordillere, il y a une infinité de Mines de toutes sortes de Métaux & de Minéraux, entr'autres dans deux Montagnes qui ne sont qu'à douze lieues des *Pampas du Paraguay*, à cent lieues de la Conception ; on a dé-

découvert dans l'une, des Mines de Cuivre pur, si singulieres, qu'on en a vû des *Pepitas* ou morceaux de plus de cent quintaux. Les Indiens appellent une de ces Montagnes *Payen*, c'est-à-dire Cuivre; & Dom Juan Melendes auteur de cette découverte, l'a nommée *S. Joseph*. Il en a tiré un morceau de quarante quintaux, dont il faisoit, pendant que j'étois à la Conception, six canons de campagne de six livres de balle chacun.

On y voit des pierres partie de cuivre bien formé, partie de cuivre imparfait; ce qui fait dire de ce lieu que la terre y est *creadice*, c'est-à-dire que le cuivre s'y forme tous les jours. * Dans cette même Montagne se trouve aussi du *Lapis Azuli*.

L'autre Montagne voisine, appelée par les Espagnols, *Cerro de Sta. Yñes*, est remarquable par la quantité d'Aimant dont elle est presque entièrement composée.

Dans les Montagnes plus voisines, habitées par les Puelches, se trouvent des Mines de Soufre & de Sel. A *Talcaguana*, à l'*Irequin*, & dans la Ville même, on trouve de très-bonnes Mines de Charbon de terre, sans creu-

* Job. ch.

28. v. 2.

*Lapis**solutus**calore in-**as con-**vertitur;*

fer plus d'un ou deux pieds. Les habitans n'en savent pas profiter, ils étoient même fort étonnez de nous voir tirer de la terre de quoi faire du feu, lorsque nous en fîmes provision pour notre forge.

Revolte
au Chi-
loé.

Pendant que nous étions en relâche, il vint une nouvelle du Chiloe par terre, que les Indiens s'étoient revoltez, & avoient tué soixante Espagnols de tout sexe. Effectivement ces pauvres Esclaves, poussez à bout par les cruautez des Espagnols, & particulièrement du Gouverneur qui exigeoit de chacun une certaine quantité de planches d'*Alerse*, qui est le bois dont on fait commerce au Perou & au Chili, & par d'autres tyrannies, se souleverent, & tuerent treize ou quatorze Espagnols & une femme: Mais ceux-ci se vangerent cruellement; s'étant rassemblez, ils firent main basse sur tous ceux qu'ils rencontrerent, ils les alloient même chercher dans les Isles pour les égorger. On dit qu'ils en tuerent plus de deux cens, pour rétablir leur credit & l'autorité des Blancs qui ne font qu'un petit nombre en comparaison des Indiens; car on ne compte dans cette Provin-

ce que mille ou douze cens hommes capables de porter les armes, & il y a tout au moins dix fois autant d'Indiens; mais ils sont naturellement timides & dociles, & ne savent point profiter de la non-chalance dans laquelle vivent les Espagnols qui sont mal armez, & n'ont qu'un seul petit Fort à *Chacao*, qui est toujours dépourvû de munitions de guerre; car pour la Ville de *Castro*, on en compare les forces à celles de la Conception. Il seroit néanmoins de conséquence pour eux d'avoir des forces dans ces Isles, parceque si les Nations d'Europe vouloient faire quelque entreprise dans la Mer du Sud, il leur seroit facile de s'en emparer; hors le vin, on y trouveroit tous les rafraichissemens & les vivres necessaires; on en tire même beaucoup d'Ambre gris.

Les Indiens des environs du Chiloé s'appellent *Choños*, ils sont tout nuds quoique dans un Climat fort froid, & parmi les montagnes; ils se couvrent seulement d'une peau coupée en quaré sans autre façon, dont ils se croisent deux coins sur l'estomac, des deux autres, l'un leur vient sur la tête,

148 RELATION DU VOYAGE
& l'autre leur tombe en pointe sur le
dos.

Geans,
s'il est
vrai qu'il
y en ait.

Plus avant dans les terres est une au-
tre nation d'Indiens Geans, qu'ils
appellent *Caucabues*; comme ils sont
amis des Choños, il en vient quel-
quefois avec eux jusqu'aux habitations
Espagnoles du Chiloé. D. Pedro Mo-
lina qui avoit été Gouverneur de cet-
te Isle, & quelques autres témoins ocu-
laires du País, m'ont dit qu'ils a-
voient approchant de quatre varres
de haut, c'est à dire près de 9 à 10
pieds; ce sont ceux qu'on appelle *Pa-
tagons*, qui habitent la côte de l'Est
de la terre deserte dont les anciennes
Relations ont parlé, ce que l'on a
ensuite traité de fable, parce que l'on
a vû dans le Détroit de Magellan des
Indiens d'une taille qui ne surpassoit
point celle des autres hommes; c'est
ce qui a trompé Froger dans sa Rela-
tion du Voyage de M. de Genes:
car quelques Vaisseaux ont vû en mê-
me temps les uns & les autres. En
1704 au mois de Juillet, les gens du
Jaques de Saint Malo que comman-
doit Harinton, virent sept de ces
Geans dans la Baye Gregoire; ceux
du Saint Pierre de Marseille, com-
man-

mandé par Carman de Saint Malo , en virent six , parmi lesquels il y en avoit un qui portoit quelque marque de distinction pardeffus les autres ; ses cheveux étoient pliez dans une coeiffe de filets faits de boyaux d'oiseaux avec des plumes tout autour de la tête , leur habit étoit un sac de peau dont le poil étoit en dedans ; le long du bras dans la manche , ils tenoient leurs carquois pleins de flèches , dont ils leurs donnerent quelques - unes & leur aiderent à échouer le Canot ; les Matelots leur offrirent du pain , du vin & de l'eau de vie ; mais ils refuserent d'en goûter , le lendemain ils en virent du bord plus de 200 attroupez. Ces hommes quoique plus grands , font plus sensibles au froid que les autres , car les petits n'ont pour habit qu'une simple peau sur les épaules.

Ce que je viens de raconter sur le témoignage de gens dignes de foi , est si conforme à ce que nous lisons dans les Relations des plus fameux Voyageurs , qu'on peut , ce me semble , croire sans legereté , qu'il y a dans cette partie de l'Amerique une nation d'hommes d'une grandeur

150 RELATION DU VOYAGE
beaucoup au dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, & toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille; mais si l'on doit les regarder comme estimées & non pas prises à la rigueur, on verra qu'elles sont très-peu différentes entr'elles. Le Lecteur trouvera bon que pour justifier ce que je viens d'avancer, je rassemble ici ce que l'on trouve dispersé dans differens Livres sur ce sujet.

Antoine Pigafeta à qui nous devons le Journal de Magalhães, en François Magellan, dit que dans la Baye de Saint Julien par les 49^d $\frac{1}{2}$ de latitude, les Espagnols virent plusieurs Geans si hauts, qu'ils n'atteignoient pas à leur ceinture. Il parle entr'autres d'un qui avoit la figure d'un cœur peinte sur chaque joue: ils avoient pour armes des arcs, & étoient vêtus de peaux.

*Ozorius
de Reb.
Emanuelis
Regis
Lusitania
lib. 2.*

Barthelemi-Leonard d'Argensola
au Livre premier de l'Histoire de la
Con-

Conquête des Moluques , dit que le même Magellan prit dans le Détroit qui porte ce nom , des Geans qui avoient plus de 15 palmes de haut, c'est à dire 11 pieds $\frac{1}{2}$ de Castille , ou 10 $\frac{1}{2}$ des nôtres ; mais qu'ils moururent bien-tôt, faute de leur nourriture ordinaire.

Ciertos Gigantes de mas de quinze palmos.

Le même Historien Livre 3. dit que l'Equipage des Vaisseaux de Samiento, combattit avec des hommes qui avoient plus de trois varres de haut, c'est à dire environ 8 pieds de Roi ; à la premiere occasion ils repousserent les Espagnols, mais à la seconde ceux-ci leur firent prendre la fuite avec tant de précipitation, que pour me servir de l'expression Espagnole, une balle de mousquet n'auroit pû les atteindre. *Sur cet exemple, dit-il, c'est avec beaucoup de raison que les Livres de Chevalerie font passer les Geans pour des poltrons.* J'ai néanmoins entendu dire aux habitans du Chiloé, que les Caucahues étoient aussi braves qu'ils étoient grands.

Consta por otras que tiene cada uno destos mas de tres varras de alto.

Nous lisons une circonstance fort semblable , mais peut-être un peu exagérée dans le Voyage de Sebald de Wert, qui étant mouillé avec

Die 7
Maii
(1599)....
Quorum
ut coniec-

*zura da-
bat lon-
git. 10
aut 11
pedum
erat.*

Hist.

Antip.

Pars 9.

*Vasto ac
procero
corpore
sunt pe-
des 10 vel*

*11 &
quante.*

Hist.

Ant. p. 9.

** Conf-
pexerunt
autem i-
bi ad ter-
ram de*

*Fogue im-
manis
admo-
dum, &*

*horrende
longitudi-
nis homi-
nem.*

Journal
du Voya-
ge de
Schou-
ten,
Amst.
1619.

cinq Vaisseaux dans la Baye Verte, 21 lieues au dedans du Détroit de Magellan, vit sept Pirogues pleines de Geans qui pouvoient avoir 10 à 11 pieds de haut, que les Hollandois combattirent, & que les armes à feu épouvantèrent tellement, qu'on les voyoit arracher des arbres pour se mettre à couvert des balles de mousquet.

Olivier de Noort qui entra dans ce Détroit quelques mois après Sebald, vit des hommes de 10 à 11 pieds de haut, quoiqu'il y en eût vû d'autres d'une taille égale à la nôtre.

George Spilberguen en entrant dans le Détroit de Magellan le 2. Avril 1615. vit sur la terre de Feu un homme d'une hauteur prodigieuse * qui étoit monté sur une colline pour voir passer les Vaisseaux.

Guillaume Schouten le 11 Decembre de la même année, étant dans le Port Desiré par les 47 $\frac{1}{2}$ de latitude, les gens de son Equipage trouverent sur la montagne des tas de pierres faits d'une maniere qui leur donna la curiosité de voir ce qu'ils couvroient, & ils trouverent des ossemens humains 10 & 11 pieds de longueur, c'est-à-

dir

dire 9 ou 10 pieds de notre mesure, à quoi se doivent reduire toutes les précédentes.

J'ai trouvé à propos de faire cette petite digression pour la justification d'un fait qu'on soupçonne d'abord de fausseté, quoique la lecture de l'Écriture Sainte & des Historiens, & les exemples des Géans, que nous voyons assez souvent naître & vivre parmi nous, doivent nous disposer à croire quelque chose d'extraordinaire. Je reprends la narration de mon Voyage.

On ajoutoit à la nouvelle de la révolte des Indiens du Chiloé, qu'un petit Bâtiment François qui étoit venu relâcher à cette Isle, avoit secouru de poudre les Espagnols pour châtier les Indiens; cette circonstance nous fit croire que c'étoit la Marie que nous avions perdue vers le Cap de Horn, comme je l'ai dit; mais nous fûmes peu après qu'elle étoit en relâche à Baldivia. Enfin le 8 Aout elle vint nous joindre à la Conception.

Ils nous apprirent alors qu'après avoir essuyé bien des mauvais temps, ils s'étoient trouvez sur l'Isle de Diego Ramires dans le temps qu'ils s'en fai-

soient à 80 lieues à l'Ouest, sur les Cartes manuscrites, & 60 lieues sur les imprimées, & deux degrez plus N. qu'ils n'étoient effectivement; mais qu'ayant reformé leurs points à cet atterrage, ils étoient arrivez fort juste à Baldive sur les Cartes de Pieter-Goos, ce qui confirme les conjectures que j'ai faites ci-devant sur les courans.

Malgré les pluyes continuelles nous avions déjà fait nos vivres quand la Marie arriva, il ne nous restoit plus qu'à faire nos provisions pour elle, lorsque l'Oidor de la Conception reçut ordre du President du Chili de faire sortir tous les Navires François qui étoient en rade sous quelque prétexte que ce pût être, & pour le plus tard dans quatre jours; mais on n'eut pas beaucoup d'égard à ces ordres donnez à l'occasion d'une galanterie d'éclat, la Concorde n'en sortit que le 19 Juillet pour aller à Valparaiso, la Marie le 20 pour Hilo, & nous y restâmes encore quelques jours pour achever nos affaires.

Cependant les beaux jours commençoient à succeder aux pluyes, & aux vents de l'Hiver, & l'esperance du commerce ne devoit point nous re-

tenir à la Conception, parcequ'outre que les deux Navires que je viens de nommer avoient fourni la Ville du peu de marchandise dont elle avoit besoin; Champloret le Brun Capitaine de l'Assomption, y étoit depuis le 24 de Juin, cherchant comme nous à vendre pour payer ses vivres, de sorte que nous pensâmes à nous mettre en route pour aller negocier au Perou.

Départ de la Conception.

Nous sortîmes donc le 30 Août de la Baye de la Conception, incertains du lieu où nous devions aller; la seule envie de prendre langue nous fit donner à Valparaisso, où néanmoins nous avons passé plus de huit mois; nous eûmes en chemin les vents toujours contraires, foibles ou variables; nous remarquâmes même, contrel'ordinaire, qu'il est en ces lieux des jours clairs & serains en temps de vents de Nord. Six jours après notre sortie, nous reconnûmes le Morne de l'Evêque, éloigné de demie lieue au Sud du Cap Curaoma, que l'on va ordinairement reconnoître pour se mettre au

Atterrage au vent de Valparaisso.

156 RELATION DU VOYAGE
vent de Valparaisso, afin que les brises fortes de vent de Sud & SO ne fassent pas dépasser ce Port, qu'il seroit difficile de regagner sans courir beaucoup au large; il nous paroissoit ainsi sur les cinq heures du soir.

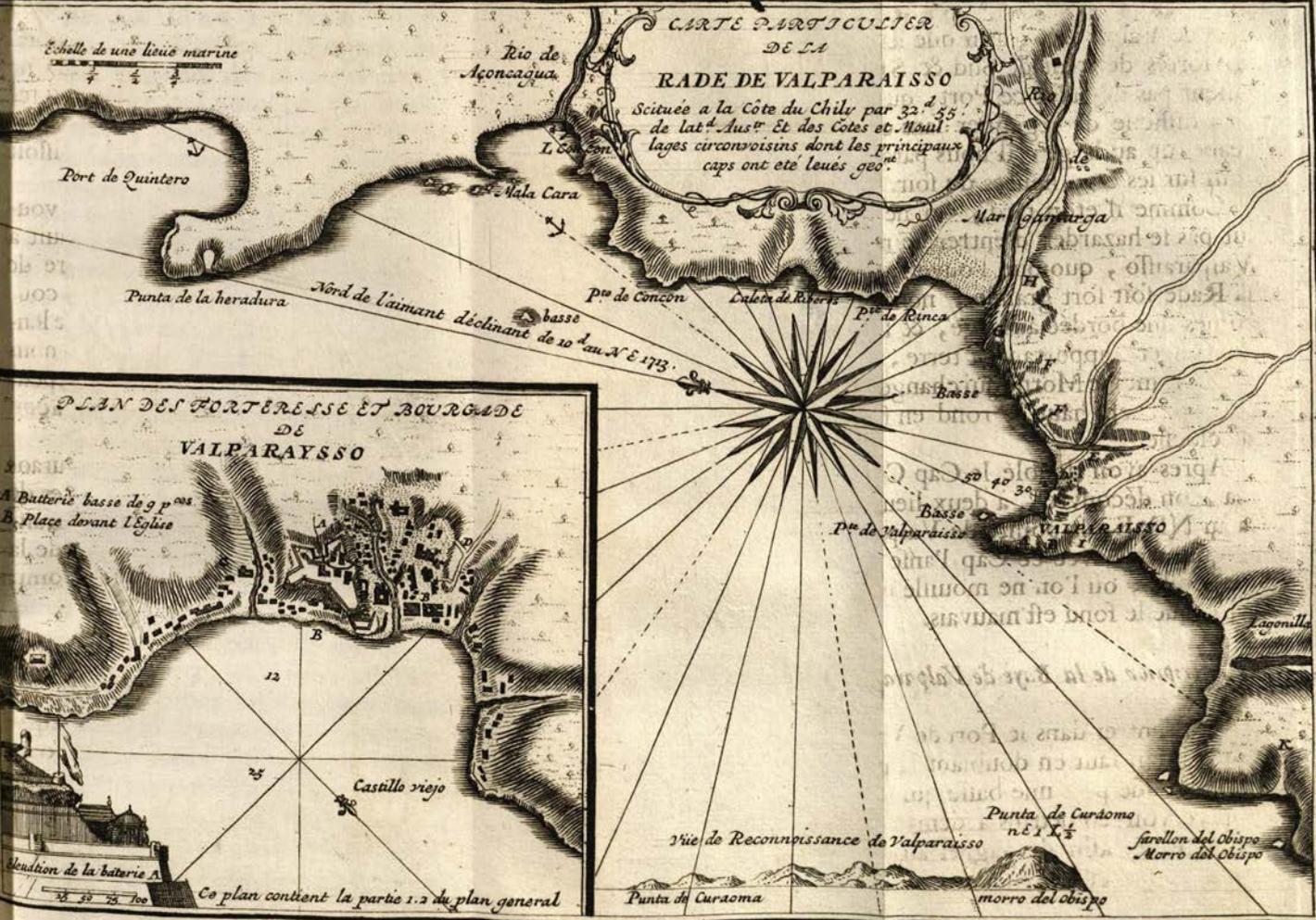
Planche
XII.

Comme il étoit tard, on ne voulut pas se hasarder d'entrer de nuit à Valparaisso, quoique l'ouverture de la Rade soit fort grande; nous courûmes une bordée au large, & le lendemain en rapportant à terre, nous vîmes le même Morne qui change peu, parcequ'il est haut & rond en façon de cloche.

Après avoir doublé le Cap Curama, on découvre, à deux lieues de là au NE $\frac{1}{4}$ E, la pointe de Valparaisso qui forme avec ce Cap l'anse de la Lagonilla, où l'on ne mouille point, parceque le fond est mauvais.

Description de la Baye de Valparaisso.

Pour entrer dans le Port de Valparaisso, il faut en doublant la pointe ranger de près une basse qui se fait appercevoir en dedans à demi cablure de terre, afin de gâgner au vent; cette pierre est fort saine, car nous
avons



avons vû un Vaisseau Espagnol en calme à longueur de Chaloupe près, sans toucher. Lorsqu'on s'en éloigne trop, on est obligé de louvoyer long - temps pour gâgner le mouillage, comme il nous arriva. Nous donnâmes fond le 5 Septembre en 27 brasses d'eau fond de vase grise, tirant sur la couleur d'Olive, ayant la pointe de Valparaisso au $NO\frac{1}{4}N$, la batterie blanche à OSO , & le Cap de Concon au $N\frac{1}{4}NE$. Nous n'eûmes pas plûtôt laissé tomber l'anchre que nous saluâmes la Forteresse de sept coups de canons, & elle nous en rendit un. Nous trouvâmes en rade la Concorde & sept Navires Espagnols qui chargeoient du bled pour le Callao.

Mouillage Valparaisso.

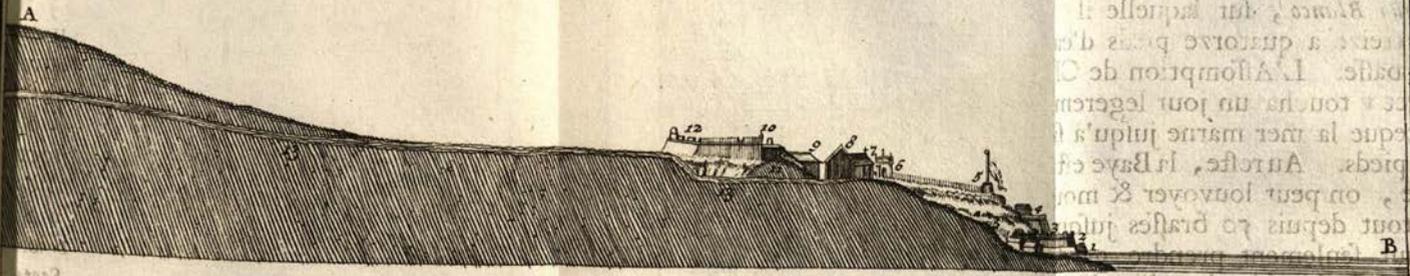
Ces Navires se mettent ordinairement si près de terre, qu'ils ont trois anchres à sec amarées à des pierres ou à des *Corps morts*, & à cette distance ils ont encore huit à dix brasses d'eau; cette maniere de mouiller est très-bonne, parce qu'en Eté regulierement tous les jours, il vient sur le midi des brises de SO & de Sud si fortes, qu'elles font dérader les meilleures anchres: il faut néanmoins prendre garde à une

Terme de Marine.

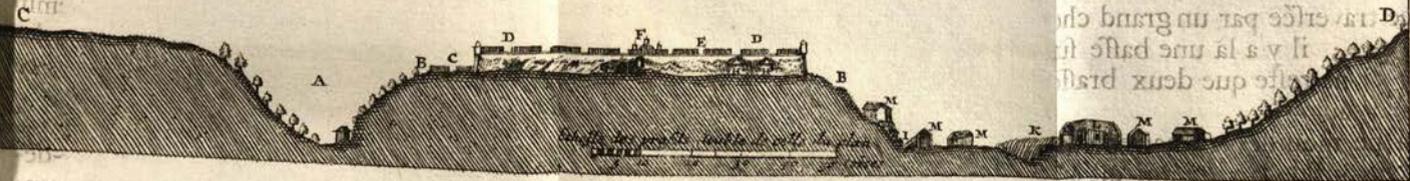
basse qui est à une cablure de terre assez près de la batterie qu'on appelle *Castillo Blanco*, sur laquelle il n'y a que treize à quatorze pieds d'eau de mer basse. L'Assomption de Champloret y toucha un jour legerement, parceque la mer marne jusqu'à six & sept pieds. Au reste, la Baye est fort saine, on peut louvoyer & mouiller par tout depuis 50 brasses jusqu'à 8. Il faut seulement prendre garde en portant la bordée du côté des *Siete Hermanas*, c'est à dire du côté de l'Est, de ne pas s'approcher de terre plus de deux cablures & demi, vis-à-vis une coulée traversée par un grand chemin rougeâtre; il y a là une basse sur laquelle il ne reste que deux brasses & demie d'eau.

On ne mouille ordinairement que dans ce coin de la rade qui est au-devant de la Forteresse, pour la commodité du commerce & la sureté des Navires; mais après tout cette Rade ne vaut du tout rien en Hyver, parceque les vents de Nord qui entrent sans résistance par l'ouverture, y rendent la mer si mâle, qu'on a vû quelquefois des Navires jettez à la Côte. Les vents de Sud n'y font gueres moins forts.

PROFIL DU FORT DE VALPARAYSSO PAR LA LIGNE A.B.



PROFIL Par la ligne C.D.



VEÛE DU CÔTÉ DU MONTAGE



forts en Été, mais comme ils viennent par dessus les terres, il n'y a point de mer; & en cas qu'ils fassent dérauder les Navires, ils ne peuvent être jettez qu'au large.

Le lendemain de notre arrivée le Capitaine alla rendre ses devoirs au Gouverneur d'Armes; c'est ainsi qu'on le distingue du President du Chili qu'on appelle simplement Gouverneur; c'étoit Dom Jean Covarruvias homme de naissance, qui pour avoir servi en Flandres, temoignoit beaucoup d'affection aux François; quoiqu'il relève du President, il ne le reconnoît pas sous ce nom, mais seulement sous celui de *Capitaine general du Chili*.

Le Fort qu'il commande est de peu de consequence, soit pour être mal fait, soit parceque la rade qu'il défend est voisine d'autres anses qui ont les mêmes commoditez que celle-ci. Telle est celle de *Quintero*, qui est sans défense, & n'en est éloignée que de cinq lieues: il est vrai que celle de Valparaisso, comme la plus près de la Capitale, est aussi la plus fréquentée du Chili, c'est pour cette raison qu'on a voulu la mettre à couvert des insultes des Anglois & Hollandois, qui

Descrip-
tion de
la Forte-
resse.

qui ont souvent fait des courses sur ces Côtes. Autrefois il n'y avoit qu'une petite batterie à fleur d'eau, mais depuis environ trente ans on a bâti la grande Forteresse au pied de la haute montagne; elle est située sur une éminence de moyenne hauteur coupée vers le SE & le NO, par deux coulées qui forment deux fossés naturels de vingt à vingt-cinq toises de profondeur, abaissée presque au niveau de la mer; ainsi elle est tout-à-fait séparée des éminences voisines qui sont un peu plus hautes.

Du côté de la mer elle est naturellement escarpée à n'y pouvoir monter que très difficilement, & du côté de la terre, ou de la haute montagne, elle est défendue par un fossé qui traverse d'une coulée à l'autre, & retranche ainsi l'enceinte de la Forteresse approchant un peu du quarré. La situation du terrain n'a pas permis qu'on y fit une Fortification régulière, ce ne sont proprement que des murs de retranchement, suivans le contour de la hauteur, qui ne se flanquent que peu, & souvent point du tout. Sur le milieu du pan qui est au-dessus de la Bourgade, il y a un

petit Redan de sept toises de face avec sa Guerite.

Le côté opposé qui est au-dessus de la coulée de Saint Augustin, n'est défendu que par le flanc d'un demi Bastion qui fait un angle mort, & dont la face tire une défense trop oblique. Le côté de la montagne est composé d'une courtine de vingt-six toises & de deux demi Bastions de vingt toises de face & onze de flanc, de sorte que la ligne de défense n'est que de quarante-cinq toises; toute cette partie est bâtie de briques, élevée de vingt-cinq pieds de haut sur une berme; la profondeur du fossé est d'environ dix pieds, & sa largeur est de trois toises vers les angles saillans, d'où il tire sa défense à l'angle de l'épaule; il est creusé dans du rocher pourri, que l'on a un peu escarpé aux deux bouts pour le rendre inaccessible par les coulées. Les parapets n'ont que deux pieds $\frac{1}{2}$ d'épaisseur, & le reste du contour de la Placé n'est que d'une maçonnerie de moilon aussi foible. Il n'y a de rempart que du côté de terre pour couvrir la Forteresse, & l'empêcher d'être vüe de la montagne qui s'éleve en pente douce; mais malheureu-

reusement les flancs font battus à revers; la courtine & les faces, en enfilade, par les éminences voisines à la portée du mousquet, de sorte qu'il est très-aisé de les rendre inutiles. Au pied du haut Fort joignant la Bourgade, est une batterie de neuf pièces de canon élevée de treize pieds, sur un quai de même hauteur, d'où l'on peut battre le mouillage à fleur d'eau, mais outre qu'elle ne tire aucune défense par son plan, elle est foudroyée de tous les environs; on l'appelle *Castillo Blanco*, parcequ'on l'a blanchie pour la faire voir de loin. Derrière cette batterie, font la porte, l'escalier & la rampe qui conduit de la Bourgade à la Forteresse par un chemin couvert d'un pan de mur, & plus haut par un boyau dont l'épaulement ne couvre point la porte du corps de la Place, qu'on découvre entièrement de la rade.

Du côté de la montagne au milieu de la courtine est une autre porte, ou faite de pont levis & dormant, on monte en grim pant du fossé; c'est par là qu'on fait passer le canal qui conduit l'eau qu'on tire de la coulée de Saint Augustin pour le haut Fort, on

on peut le couper facilement, & la garnison n'en pourroit avoir d'autre que de celle du ruisseau qui coule du fond de la coulée de Saint François par le milieu de la Bourgade ; ainsi l'on voit combien peu est redoutable la Forteresse de Valparaisso, dès qu'on auroit mis pied à terre, comme on le peut faire de beau temps, à cette plage qui est au fond de la rade au lieu nommé *l'Almendrad*, où l'artillerie ne peut presque point incommoder.

Sur la batterie basse il y a neuf pieces de fonte de douze à dix-huit livres de balle poids d'Espagne, dont il n'y en a pas deux qui puissent battre à ce débarquement ; d'autant plus qu'il en est éloigné de près de demie lieue. Sur le haut Fort il y en a cinq de six à douze livres de balle, & deux petits Obus qui font en tout seize pieces de fonte ; je dirai ici en passant, que cette artillerie fut mise en état par les Charpentiers de Boifforet Capitaine du Vaisseau *le Clerc* en 1712 ; mais si le Gouverneur n'avoit pas été plus reconnoissant que le President de Santiago, du service qu'il rendoit aux Espagnols, il en auroit le premier éprouvé la justesse pour un petit démêlé de commerce.

Artillerie.

Au

Au pied de la Forteresse dans une coulée assez petite est le Bourg ou Ville de Valparaiso, composée d'une centaine de pauvres maisons, sans arrangement & de different niveau, elle s'étend aussi le long de la mer où sont les magasins à bled. Quelque petit que soit cet endroit, il y a outre la Paroisse deux Convents, un de Cordeliers, & l'autre d'Augustins. De cent cinquante familles qu'il peut y avoir, à peine s'en trouve-t-il trente de Blancs, le reste n'est que de Noirs, de Mulâtres & de Mestices; le nombre d'hommes capables de porter les armes y est peu considerable; mais les habitations, ou métairies circonvoisines fournissent au premier signal de la Forteresse, six Compagnies de Cavalerie montées à leurs frais, dont la plûpart n'ont d'autres armes que l'épée, que les Blancs ne quittent pas dans les occupations les plus viles. Sur le rapport des Sentinelles qu'on tient le long de la Côte, on est fort regulier à rassembler du moins une partie de ces Troupes, lorsqu'il paroît un Vaisseau qu'on ne juge pas être de fabrique Espagnole; nous avons souvent vû tirer de nuit

nuit un coup d'alarme sur le moindre soupçon, & à faux.

Quelques jours après notre arrivée, le second Marchand de notre Navire, obtint permission du President de l'aller voir à Santiago, pour les affaires de commerce.

Dans cet intervalle le Saint Charles, Vaisseau François acheté par les Espagnols, se perdit sur l'Isle de *Juan Fernando* la plus Est, éloignée de 80 lieues à l'Ouest de Valparaïso, en venant charger du *Bacallao* qui est une espece de Morue semblable à celle de Terre-Neuve, dont quelques François y faisoient la pêche sous la conduite d'un nommé d'Apremont jadis Garde du Roi. En rangeant la Côte, le Vaisseau toucha sur une basse si près de terre que tout l'équipage se sauva; une partie se hazarda de venir dans la Chaloupe à Valparaïso, demander au Gouverneur un Navire pour aller querir les Pêcheurs restez dans l'Isle, & charger ce qu'ils avoient de poisson sec. Sur les offres de service qu'on avoit fait ci-devant au President, il demanda notre Marie pour ce sujet; mais comme elle étoit embarrassée de marchandises, on ne put la lui accorder;

de sorte qu'il fut obligé d'y envoyer le Sto. Domingo Vaiffeau Espagnol nouvellement venu du Callao pour charger du bled ; il partit le premier, & revint le 14. Octobre.

Cette Isle de Juan Fernando la plus Est, seroit très-fertile si elle étoit cultivée, l'eau & le bois n'y manquent point, il y a des Cochons, des Chevreaux sauvages, & une quantité prodigieuse de Poissons ; la Rade où l'on mouille est d'un bon fond, mais il y a beaucoup d'eau tout près de terre. C'est là où les Flibustiers Anglois & François ont souvent établi leurs retraites pendant qu'ils faisoient la course à la Côte vers l'an 1682.

L'abondance des Marchandises dont le país étoit fourni lorsque nous arrivâmes, & le bas prix où elles étoient, nous fit prendre resolution de ne point vendre que le commerce ne fût un peu plus avantageux ; ce qui nous jetta dans une ennuyante oisiveté, qui nous faisoit chercher des amusemens. La Fête du Rosaire survint le 2 Octobre qui nous en fournit pendant huit jours de suite.

Fête du
Rosaire.

Cette Fête chez les Espagnols, est une de la premiere classe, ils la regardent

dent avec autant, j'ose même dire avec beaucoup plus de veneration, que celle des Mysteres les plus sacrez de notre Religion. Pour la solemniser, la veille on fit des illuminations, & un feu d'artifice qui consistent en quelques fuzées volantes faites dans des cannes au lieu de cartouches, & plusieurs salves de boëtes. Les trois jours suivans un particulier donna au public le spectacle de la course des Taureaux, qui me parut peu interesser la curiosité ; on n'y vit rien qui meritât d'être regardé, qu'un homme enjambé sur un de ces vigoureux animaux avec des éperons armez de mollettes de quatre pouces de diametre, à la mode du país. Ces combats se faisoient dans une place environnée d'échafaux chargez d'autant de spectateurs que d'habitans à qui cet amusement plaît beaucoup. Les trois autres jours on joua une Comedie dans la même place devant la porte de l'Eglise de Saint François, à la lueur des chandelles en plein air ; il seroit difficile d'en rapporter les sujets, tant ils étoient variez & peu suivis, ce n'étoient à proprement parler que des intermedes de farces mêlez de danses & de

168 RELATION DU VOYAGE
de Balets assez bien executez, & même jolis à la maniere du pais, à la symphonie près, qui ne consistoit qu'en une harpe & quelques guittarres ou *vi-guelas*: Mais ce qui rendoit ridicule & peu édifiant, leur récitatif étoit un mélange impertinent qu'ils y faisoient des louanges de Notre-Dame du Rosaire, avec des bouffonneries plates, & des obscenitez peu envelopées.

Après cette Fête, ennuyé de ne voir toujours qu'un Village, je pensai à voir la Capitale du pais, dont les habitans me faisoient de grands récits; mais comme il falloit pour cela une permission du President que je ne voulois pas de demander, de peur qu'informé de ma profession, il ne me l'eût refusée, je fis semblant de partir pour m'aller embarquer à la Conception avec un Capitaine François qui s'en retournoit en France: les grands crédits qu'il avoit fait au President lui avoient mérité son amitié, ainsi sous ce pretexte j'allai avec lui à Santiago comme en passant, sans crainte d'être arrêté & renvoyé les fers aux pieds, comme il est arrivé à quelques François qui y étoient allez sans permission. Un Capitaine Flibustier qui a-
près

près s'être perdu à Buenosaires, passoit par Santiago dans la Mer du Sud, pour chercher à s'embarquer dans un Vaisseau François, fut emprisonné sans autre sujet.

On pourroit demander ici pourquoi l'on traite si mal les François qui vont à Santiago : il y a deux raisons pour cela ; la premiere, c'est que par les Loix d'Espagne il est défendu aux Etrangers d'entrer dans les Colonies de la Mer du Sud ; la seconde & la principale, c'est que les Marchands de la Ville, parmi lesquels il faut comprendre le President, se plaignent que les François y apportent des marchandises qu'ils donnent à meilleur marché que dans les boutiques, & gâtent ainsi leur commerce ; de sorte que je devois doublement prendre des précautions.

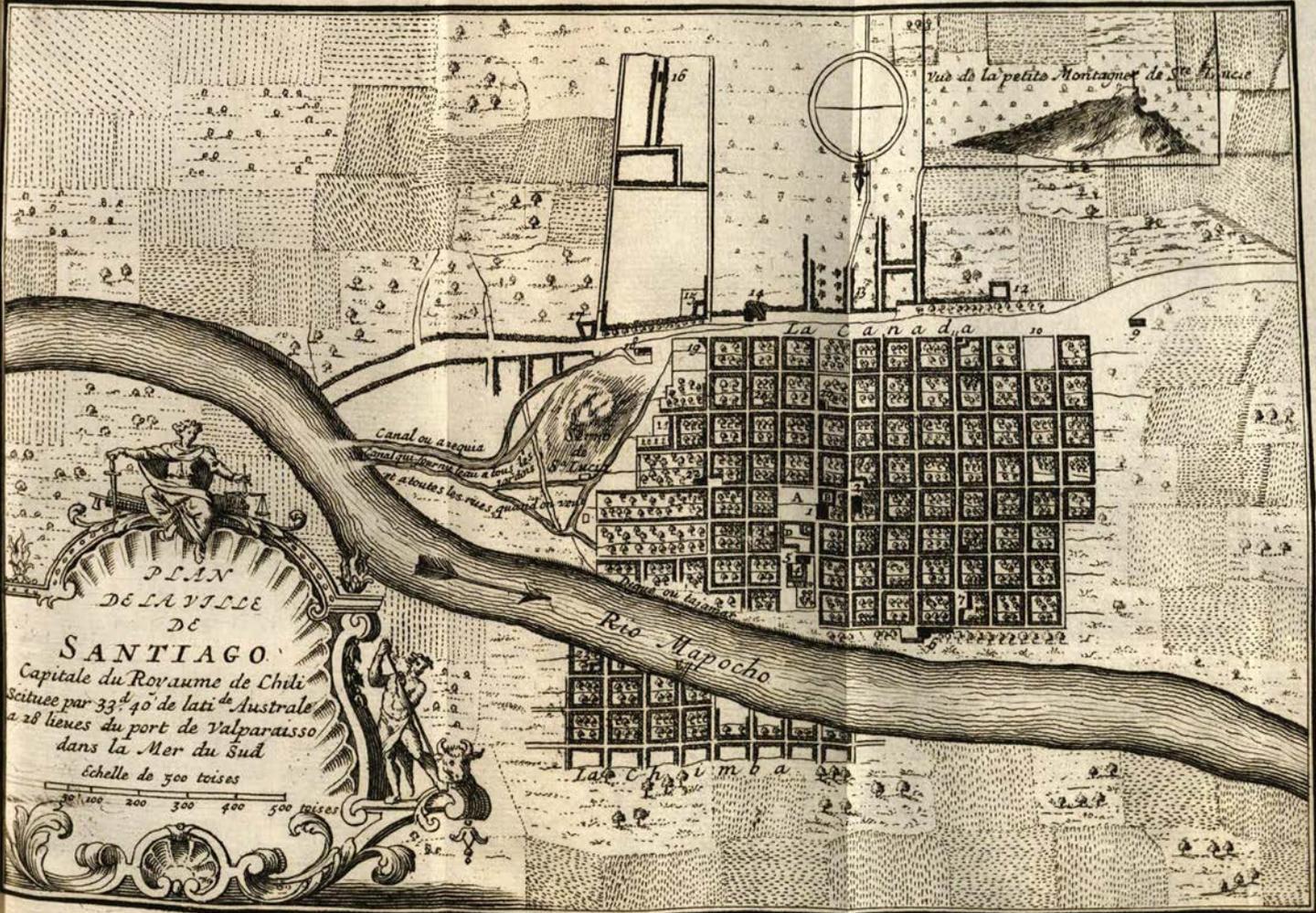
Nous partîmes de Valparaïso la veille de la Toussaints, & nous passâmes par le grand chemin de *Sapata* : je fus fort surpris la premiere journée de voir, non seulement qu'il falloit la faire sans débrider, mais encore au soir coucher en pleine campagne faute de maison, quoiqu'on m'eût promis un bon logement ; mais j'appris

Route
de Val-
paraïso
à Santia-
go.

que ce qu'on appelle *Alojamiento* dans le Chili, ne signifie qu'un endroit où il y a de l'eau & du pâturage pour les Mules. Nous avons cependant passé à demi quart de lieue de Sapata, qui est un Hameau & le seul qu'il y ait en 30 lieues de chemin: mais ce n'est pas la mode du pais de loger dans les maisons.

Le lendemain nous passâmes la montagne de Sapata qui est fort haute, & après avoir traversé la vallée de *Poangué*, où passe une petite Rivière qui est dangereuse en Hyver en temps de pluie, nous passâmes une autre montagne plus roide que la précédente, appelée *la Costa de Prado*, & nous allâmes loger à la descente de l'autre côté sur les bords de la petite Rivière de *Podaguel*. Pendant ces deux journées nous ne vîmes presque aucunes terres labourées, toutes les campagnes sont desertes, elles ne sont pleines que de certains arbres épineux qui rendent les chemins très-incommodes.

Enfin le 2 Octobre nous arrivâmes le matin à Santiago, qui n'étoit qu'à quatre lieues loin de notre logement au-delà du Podaguel; ainsi j'ai compté
que



PLIN
 DE LA VILLE
 DE
SANTIAGO
 Capitale du Royaume de Chili
 Scituee par 33^d 40' de lati^e australe
 a 28 lieues du port de Valparaisso
 dans la Mer du Sud
 Echelle de 700 toises
 0 100 200 300 400 500 toises

Rue de la petite Montagne de Ste. Francis

La Canada

Canal ou aequia
Canal qui fournit l'eau a tous les
maisons de la ville
et a toutes les rues, depuis le pont

Rio Mapocho

Lac Chosimbo



que depuis Valparaïffo il y a 28 lieues, quoique Herrera n'en compte que 14.

DESCRIPTION DE LA VILLE
DE SANTIAGO
Capitale du Chili.

LA Ville de *Santiago*, en François, de *Saint Jacques le Majeur*, * est située par 33^d 40' de latitude Australe au pied Occidental de cette chaîne de montagnes, appelée *la Cordillera*, qui traverse l'Amérique Meridionale du Nord au Sud; elle est dans une belle plaine de plus de 25 lieues de surface, fermée à l'Est par la naissance de la *Cordillere*, à l'Ouest par les montagnes de *Prado* & de *Poanque*, au Nord par la riviere de *Colina*, & au Sud par celle de *Maypo*.

* Le Mineur s'appelle *San Diego*.
Sa Situation.

Elle fut fondée par *Pierre de Valdivia* l'année 1541; ce Conquerant du Chili ayant trouvé dans la vallée de *Mapocho* un grand nombre d'habitations d'Indiens, jugea par là de la fertilité du terroir; & la belle situation du lieu lui ayant parû propre

Sa Fondation.

au deffein qu'il avoit de bâtir une Ville , il en fit tracer le plan par Iflots quarrez comme un jeu d'Echecs, dans les mêmes mesures que ceux de Lima; c'est à dire de 150 varres ou 64 toises de côté , d'où est venue cette mesure de *Quadra* dont on se sert dans le Pais pour arpenter les terres labourées. Chaque quartier ou isle de maison fut partagé en quatre parties qu'on appelle *Solar* , pour donner aux Particuliers de quoi se loger commodément ; effectivement quoique par la succession des temps , cet espace ait été partagé en plusieurs parties , ils sont encore logez si au large , qu'il n'y a presque pas une maison dans la Ville qui n'ait sa cour audevant , & un jardin derriere.

Son
Plan.

Ses
Eaux.

Cette Ville est arrosée du côté de l'Est par la petite riviere de Mapocho , que la fonte des neiges de la Cordillere grossit en Eté , & les pluies en Hyver , néanmoins elle est presque toujours guéable ; comme elle est fort rapide , ses eaux sont toujours un peu troubles , mais les Habitans qui n'en ont pas d'autres , ont soin de la faire filtrer par des pierres propres pour cela , particulièrement
dans

dans le temps de la fonte des neiges, parcequ'alors sans être purifiée elle est mal faisante ; ils pourroient cependant sans beaucoup de peine, en faire venir des fontaines voisines, qui ne sont éloignées de la Ville que d'environ une demie lieue.

Pour empêcher que la riviere en temps de débordement n'y cause des inondations, on a fait une muraille & une digue, par le moyen de laquelle on ménage en tout temps des ruisseaux pour en arroser les jardins, & rafraîchir quand on veut toutes les rues; commodité inestimable qui ne se trouve qu'en peu de Villes d'Europe aussi naturellement. Outre ces ruisseaux, on en tire de plus gros canaux pour faire moudre des Moulins dispersez en differents endroits de la Ville, pour la commodité de chaque quartier.

Les rues sont disposées suivant les quatre Points Cardinaux de l'Horizon, N S E O. Elles sont larges de cinq toises très-bien alignées, & proprement pavées de petites pierres divisées comme par sillons, par de plus grosses qui traversent les deux revers a distances égales, & laissent au mi-

lieu environ deux pieds $\frac{1}{2}$ de ruisseau pour les laver ou les rafraîchir quand on veut. Celles qui courent E & O, prennent l'eau par les premiers canaux de la riviere, & celles qui croisent du N au S, par ceux qui coulent dans le milieu des isles des maisons au travers des jardins, & des rues sous de petits ponts, d'où on la fait dégorger. Sans ce secours les jardins ne pourroient rien produire, faute de pluye pendant huit mois de l'année; au lieu qu'on trouve par ce moyen dans la Ville, tous les agrémens de la Campagne, pour les fruits & les légumes; le jour, la fraîcheur de l'ombrage; & la nuit, les suaves odeurs d'Orangers, & de Floripondios qui embaument les maisons.

Les tremblemens de terre qui y sont frequens ont fort endommagé la Ville, entr'autres ceux de 1647 & 1657, le premier fut si violent qu'il la renversa presque toute entiere, & repandit dans l'air de si mauvaises vapeurs, que tout le monde en mourut, à trois ou quatre cens personnes près. Depuis ce temps-là il est survenu quelque petit changement à son plan, par l'agrandissement des Monasteres dont

dont quelques-uns se sont étendus au-delà des alignemens ; néanmoins elle est encore si bien percée & distribuée pour les commoditez publiques & particulieres, que si les maisons avoient plus d'élevation que le rez de chaussée, & qu'elles fussent de plus belle architecture, ce seroit une fort agréable Ville.

A peu près dans le milieu est la Place Royale, faite par la suppression d'un quartier de 4096 toises de surface, outre la largeur de quatre rues, de sorte qu'on y entre par huit endroits. Le côté de l'Occident comprend l'Eglise Cathedrale & l'Evêché; celui du Nord le Palais neuf du President, l'Audience Royale, le Cabildo & la Prison; celui du Sud est une suite de Porches en arcades uniformes pour la commodité des Marchands, avec une galerie au dessus pour le spectacle des Combats de Taureaux. Celui de l'Est n'a rien de particulier. Au milieu de la Place est une Fontaine ornée d'un bassin de bronze.

L'Architecture des maisons est la même que dans tout le Chili; elles n'ont qu'un rez de chaussée bâti de briques crues, excepté qu'ici elles sont

plus propres qu'ailleurs, & les Eglises plus riches de dorures, mais toute l'Architecture en est d'un mauvais goût, si j'en excepte celle des Jesuites, qui est une Croix Latine voûtée sur un ordre dorique; elles ont toutes au devant une petite Place pour la commodité des Caleches & des Processions. La plupart sont bâties de briques, il y en a de pierre de grain, & de maçonnerie de moilon, qu'on tire d'un petit rocher qui est au bout de la Ville à l'Est, appelé *la Montagne de Sainte Lucie*, du haut de laquelle on découvre d'un coup d'œil toute la Ville & ses environs, qui forment un Paysage très-riant.

Ses Dignitez.

Cette Ville est la Capitale du Chili, grand Royaume; mais si peu habitée, qu'à peine y a-t-il en 400 lieues d'étendue du Nord au Sud; cinq Villes qui vailent mieux que nos bons Villages, sans compter celle dont nous parlons. Ces Villes sont *Castro*, dans l'Isle de Chiloé, *la Conception*, ou *Penco*, *Chillan*, *Coquimbo*, ou *la Serena*, & *Copiapò*, on en compte une sixième au-delà de la Cordillere, qui est *Mendoça*. Les meilleures Bourgades sont *Maule*, *Valparaiso*, *Quillota*,
A con-

Aconcagua, & S. Juan de la Cordillere, où il y a des mines d'Argent fort abondantes, mais où l'on ne peut travailler que quatre mois de l'année à cause des neiges. Il n'y a au reste que des Métairies, ou *Estancias* si écartées, que tout le País, à ce que j'en ai pû favoir de bonne part, ne peut pas fournir 20000 Blancs capables de porter les armes, & Santiago en particulier 2000; le reste n'est composé que de Mestices, Mulâtres, & Indiens, dont le nombre peut être trois fois plus grand, sans parler des Indiens amis au-delà de la Riviere de Biobio, qu'on fait monter à 15000, sur qui il ne faut pas compter pour la fidelité.

Ses Forces.

Ce qu'on peut dire en general des forces des Espagnols dans ce País, c'est que leur Milice est composée d'hommes fort dispersez, point agueris, & mal armez; que la partie du Nord du Chili est presque deserte, & que les Indiens conquis dans la partie du Sud, sont peu affectionnez à cette Nation qu'ils regardent comme leurs Tyrans, dont ils voudroient bien secouer le joug; & qu'enfin les Espagnols n'ont point de Fortifications

178 RELATION DU VOYAGE
dans leurs Terres où ils puissent se
mettre en sureté, à moins que de ga-
gner les montagnes; & contre les for-
ces de mer, ils n'ont que celles de
Baldivia & de Valparaïffo; l'une plei-
ne de gens en prison, & l'autre mal
bâtie & en mauvais état. Je ne compte
pas ici le Fort de Chacao dans l'Isle de
Chiloé, qui ne merite ce nom, ni
par sa construction, ni par ses muni-
tions.

Le Gouverneur du Royaume fait
sa residence ordinaire à Santiago.
* Autrefois ceux qui aimoient les in-
terêts du Roi demeuroient à la Con-
ception, ou sur la frontiere d'Arauco,
pour pousser les Conquêtes sur les In-
diens: ils sont même obligez d'y aller
tous les trois ans, aujourd'hui ils s'en
dispensent, à cause qu'ils ont la paix
avec les Indiens, & que la paye du
Real Situado a manqué.

Le Gouverneur prend aussi le titre
de *President* & de *Capitaine General*,
par rapport aux deux emplois de
l'Épée

* Le Sieur De Fer s'est trop fié aux ancien-
nes Relations, & s'est trompé dans le Discours
qu'il a inseré dans la derniere Carte de la Mer
du Sud, où il a dit que le President demeure
à la Conception,

l'Épée & de la Robe ; & c'est de ce dernier qu'il tire son nom , comme étant celui qui préside à l'Audience Royale , composée de quatre *Oidores* ou Audienciers , de deux *Fiscaux* , dont il y en a un chargé de la protection des Indiens & des affaires de la Croisade , ensuite d'un *Alguacil Mayor de Corte* , & des Chanceliers-Secretaires-Rapporteurs , &c. Il n'y a point d'appel d'une Sentence de *Revista* , ou revûe de cette Royale Délibération , qui ne connoît que des choses de conséquence , ou déjà décidées en Justice , si ce n'est au Conseil Royal des Indes.

Audien-
ce Roya-
le.

Les affaires ordinaires se décident au *Cabildo* , qui est composé , comme celui de la Conception , de deux *Alcaldes* , d'un *Alferes Real* , d'un *Alguacil Mayor* , d'un Dépositaire général , & de six *Regidores* , dont la moitié sont *Encomendaderos* en charge , d'autres habitans *Moradores* , & d'autres qu'on appelle *Propriétaires* , pour avoir acheté la *Varre* , c'est à dire leur dignité , dont la marque est de porter en public une longue baguette de six à sept pieds.

Quoique le Président relève du V

180 RELATION DU VOYAGE
ce-Roi du Perou, l'éloignement di-
minue beaucoup de sa dépendance ;
de sorte qu'on peut le regarder au Chili
comme Vice-Roi lui-même, pendant
les sept années que dure son Gouver-
nement. Celui qui étoit en place
s'appelloit *Dom Juan Andres Usta-
ris*, ci-devant Marchand à Seville,
qui pour avoir changé d'état, n'avoit
changé ni d'inclination, ni d'occupa-
tion ; car malgré les Loix du Royau-
me, il négocioit ouvertement avec
les François qui ont bien acru sa for-
tune par les credits considerables
qu'ils lui ont fait : Il est vrai qu'il
y a satisfait de bonne grace, chose à
jouer dans un país où l'on peut abuser
de son autorité, où plus qu'ailleurs on
emprunte facilement, mais où l'on ne
paye pas de même.

Gouver-
nement
Eccle-
siastique.

L'Etat Ecclesiastique, comme le
Gouvernement seculier, relève de Li-
ma Metropole du Chili ; mais le pou-
voir de l'Evêque est fort limité : pre-
mierement par les Loix du país qui ne
lui laissent la disposition d'aucune Cu-
re, il a seulement le droit de presen-
ter trois sujets, parmi lesquels le Pre-
sident en choisit un au nom du Roi,
en quelque mois que ce soit ; de
forte

forte que le Pape n'a pas même son tour comme en Europe. Secondement, les Moines prétendent encore empieter sur les fonctions Curiales que les Jesuites croient avoir droit d'exercer par tout où bon leur semble, sans parler d'une infinité d'autres privileges qu'ils ont dans les Indes, & dont ils donnoient un traité particulier en Theologie dans le temps que j'étois à Santiago ; c'est ce qui fait que les Paroisses y sont peu fréquentées. Il y en a trois outre la Cathedrale, *Saint Paul, Sainte Anne & Saint Isidore*, dont les Eglises sont des plus petites & des plus négligées. Celles des Moines y sont incomparablement plus propres. Il y a huit Convens d'hommes, trois de Cordeliers, deux de Jesuites, un de la Merci, un des Freres de Saint Jean de Dieu, & un des Dominiquains, qui sont les seuls Ordres établis dans tout le Chili. Il y en a cinq de Religieuses, un de Carmelites, un d'Augustines, un de *Beatas*, Confrairie de la Regle de Saint Augustin, & deux de l'Ordre de Sainte Claire : toutes ces Communautéz sont nombreuses, & il y en a telle où l'on compte plus de deux cens personnes.

Le Tribunal de l'Inquisition du Chili y est aussi établi : le Commissaire general fait sa residence à Santiago, & ses Officiers, comme *Familiers* & *Commissaires*, sont dispersez dans toutes les Villes & Villages de sa dépendance. Ils s'occupent aux visions des forciers vrais ou prétendus, & à certains crimes sujets à l'Inquisition, comme la polygamie, &c. car pour des heretiques, je suis sûr qu'il ne leur en tombe point entre les mains : on y étudie si peu, qu'on n'est pas sujet à s'égarer par trop de curiosité ; la seule envie de se distinguer des autres par un titre honorable, fait que plusieurs Ecclesiastiques étudient un peu de Theologie Scholastique & de morale, pour porter le nom de Licentié ou de Docteur, que les Jesuites & les Dominiquains peuvent donner par un privilege des Papes, quoiqu'il n'y ait point d'Université établie à Santiago : mais ils obtiennent d'eux ces titres à si bon marché, qu'il s'en trouve parmi les Seigneurs Licentiez qui ne savent presque point de Latin, qu'ils ne croient pas même nécessaire pour les Sciences.

Pendant que je m'occupois à voir,

&

& à connoître la Ville de Santiago, il survint une affaire qui m'engagea à me retirer : La Chaloupe du Vaiffeau la Vierge de Grace de Saint Malo, qui étoit en relâche à la Conception pour s'en retourner en France, étant chargée de quelques marchandises pour mettre à terre, fut cause de quelques differends des François avec les Gardes du Corregidor qui s'y oppofoient. Celui-ci choqué de cette réfiftance, s'en alla au magazin du Navire fuivi de la canaille, & le mit au pillage ; mais un François ayant lâché un coup de fusil chargé à plomb de chaffe, tua malheureusement un foldat. On emprisonna tout ce qu'il y avoit de François en Ville, qu'on alloit chercher de maison en maison. Auffi-tôt le Capitaine détacha un Officier au Prefident pour se plaindre de cette violence, & en demander justice. Cette nouvelle fit quelque bruit dans Santiago ; & comme les Espagnols haïffent naturellement notre Nation, pour peu que nous foyions coupables chez eux, nos crimes font énormes. Ainfi je jugeai à propos de me retirer pendant que le Conseil avec le Prefident décidèrent contre les mal-
heu-

184 RELATION DU VOYAGE
heureux Etrangers, & les condamne-
ment à neuf mille piaftres d'amende.

Minieres d'or de Tiltil.

L'envie que j'avois de voir des Mi-
nes d'or, & de nouveaux endroits,
me fit prendre la route de *Tiltil* qui
n'allonge que de deux lieues le che-
min de Valparaiffo. Ce Pais est un
peu moins defert que celui de Sapata,
on y voit de temps en temps quelques
terres labourées; & quoiqu'on y pas-
se une montagne fort rude, il n'y a
pas de ces défilez incommodes parmi
les arbres épineux où l'on est déchiré
de toutes parts. J'arrivai donc à Til-
til, petit Village situé un peu plus
qu'à demi côte d'une haute montagne
toute pleine de mines d'or; mais ou-
tre qu'elles ne font pas fort riches, la
Pierre de mine ou le minerai en est
fort dur, & il y a peu d'ouvriers de-
puis qu'on en a découvert de plus ri-
ches ailleurs, soit auffi parceque les
eaux manquent aux moulins pendant
quatre mois de l'Eté. Dans le temps
que je passai il y avoit cinq de ces
moulins, que les Espagnols appellent
Trapiches, ils font faits à peu près de
la

la même maniere que ceux dont on se sert en France pour écraser des pommes, ils sont composez d'une auge ou grande pierre ronde de cinq à six pieds de diametre, creusée d'un canal circulaire profond de 18 pouces ; cette pierre est percée dans le milieu pour y passer l'axe prolongé d'une roue horizontale posée au-dessous, & bordée de demi godets, contre lesquels l'eau vient fraper pour la faire tourner ; par ce moyen on fait rouler dans le canal circulaire une meule posée de champ qui répond à l'axe de la grande roue. Cette meule s'appelle la *Volteadora*, c'est à dire la Tournante, son diametre ordinaire est de 3 pieds 4 pouces, & son épaisseur de 10 à 15 pouces ; elle est traversée dans son centre par un axe assemblé dans le grand arbre, qui la faisant tourner verticalement, écrase la pierre qu'on a tirée de la mine, que les gens du pais appellent le *Métal*, & nous autres, en terme de Forges le *Minerai* ; il y en a de blanc, de rougeâtre & de noirâtre, mais la plûpart ne montre que peu ou point d'or à l'œil.

Dès que les pierres sont un peu écrasées, on y jette une certaine quantité

Maniere
de tirer
l'or.

tité de mercure ou vif argent qui s'attache à l'or que la meule a séparé de la pierre qu'elle moud. Pendant ce temps on fait tomber dans l'auge circulaire un fil d'eau conduite avec rapidité par un petit canal, pour délayer la terre qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès; l'or incorporé avec le mercure tombe au fond, & y demeure retenu par sa pesanteur. On moud par jour un demi *Caxon*, c'est à dire 25 quintaux de minerai; & quand on a cessé de moudre, on ramasse cette pâte d'or & de mercure qu'on trouve au fond de l'endroit le plus creux de l'auge, on la met dans un nouet de toile pour en exprimer le mercure autant qu'on peut; on la fait ensuite chauffer pour faire évaporer ce qui en reste, & c'est ce que l'on appelle de l'or en pigne.

Pour dégager entièrement l'or du mercure dont il est encore impregné, il faut fondre la pigne, & alors on en connoît le juste poids, & le véritable aloi. On n'y fait point d'autre façon; la pesanteur de l'or & la facilité avec laquelle il s'amalgame au mercure fait qu'on en dégage le minerai sur le champ. C'est l'avantage qu'ont le

Mineurs d'or sur ceux d'argent ; chaque jour ils savent ce qu'ils gagnent, & ceux-ci ne le savent quelquefois qu'au bout de deux mois, comme nous le dirons ailleurs.

Le poids de l'or se mesure par *Castillans*, un Castillan est la centième partie d'une livre poids d'Espagne, il se divise en huit *Tomines*, ainsi six castillans & deux tomines font une once. Il faut remarquer qu'il y a $6\frac{1}{3}$ pour cent, de moins au poids d'Espagne, qu'à notre poids de marc.

L'Aloi de l'or se mesure par *Quilates*, ou Carats, qu'on borne à 24 pour le plus haut, celui des mines dont je parle est depuis 20 à 21.

Suivant la qualité des minieres & la richesse des veines, cinquante quintaux de minerai ou chaque Caxon, donne quatre, cinq, & six onces d'or ; quand il n'en donne que deux, le Mineur ne retire que ses frais, ce qui arrive assez souvent ; mais aussi il est quelquefois bien dédommagé quand il rencontre de bonnes veines, car les mines d'or sont de toutes les métalliques, les plus inégales ; on poursuit une veine qui s'élargit, se retrecit, semble même se perdre, & cela dans

un petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la nature fait vivre les Mineurs dans l'esperance de trouver ce qu'ils appellent la *Bourse*, qui sont certains bouts de veine si riches, qu'elles ont quelquefois enrichi un homme tout d'un coup; c'est aussi cette inégalité qui les ruine souvent*, d'où vient qu'il est plus rare de voir un Mineur d'or riche, qu'un Mineur d'argent, ou d'autre métal, quoiqu'il y ait moins de frais à le tirer du minerai, comme nous le dirons dans la suite; c'est aussi par cette raison que les Mineurs sont privilegiez, car ils ne peuvent être executez pour le Civil, & que l'or ne paye au Roi que le vingtième, ce qu'on appelle *Covo*, du nom d'un Particulier à qui le Roi fit cette grace, parcequ'on en payoit le quint comme de l'argent.

A qui appartiennent les Minieres.

Les minieres d'or comme toutes les autres de quelque métal qu'elles soient, appartiennent à qui les découvre le premier; il suffit de presenter Requête à la Justice pour se les faire adjuger: on mesure sur la veine 80 varres de longueur, c'est à dire 246
pieds

* *Multi dati sunt in auri casus, & facta est in specie ipsius perditio illorum, Eccli. 31. v. 6.*

pieds & 40 en largeur, pour celui a qui elle est adjudgée, qui choisit cette étendue où bon lui semble, ensuite on en mesure 80 autres qui appartiennent au Roi, le reste revient au premier Prétendant en même mesure, qui en dispose comme il lui plaît. Ce qui appartient au Roi est vendu au plus offrant, qui veut acheter une richesse inconnue & incertaine. Au reste, ceux qui veulent travailler de leurs bras, obtiennent sans peine du Mineur une veine à travailler, ce qu'ils tirent est pour leur compte, en lui payant les droits du Roi & le louage du Moulin, qui est si considerable, qu'il y en a qui se contentent du profit qui leur en revient, sans faire travailler aux minieres.

On en usoit autrefois differemment & avec de plus grandes formalitez dans l'adjudication des minieres d'Allemagne, comme on peut voir chez Agricola L. 4. Celui qui avoit fait une découverte, la déclaroit à l'Intendant des mines, qui se transportoit sur les lieux avec un autre Officier & deux témoins, pour interroger le Demandeur en quel endroit étoit sa miniere, qu'on lui faisoit montrer au doigt, & jurer en même temps que c'étoit la sien-

190 RELATION DU VOYAGE
sienne. Alors l'Intendant lui don-
noit pour sa part une certaine étendue
qui comprenoit deux aires & demi,
suivant la coûtume du País. Ensuite
il en mesuroit une pour le Prince, une
seconde pour la Princesse, une troi-
sième pour le grand Ecuyer, une qua-
trième pour l'Echançon, une cinquiè-
me pour le Chambellan, & enfin il
en retenoit une pour son compte.

En sortant de Tiltil, je continuai
ma route pour Valparaiso. A la des-
cente de la montagne du côté de
l'Ouest, on me fit remarquer une
coulée où est un riche *Lavadero*, ou
lavoir d'or; on y trouve souvent des
morceaux d'or vierge d'environ une
once, mais comme les eaux y man-
quent en Eté, on ne peut y travail-
ler que pendant trois à quatre mois de
l'année.

Crucifix
naturel. Je passai le même jour à *Limache*,
Village où fut trouvé un arbre dont
le Pere Oualle donne la figure dans sa
Relation des Missions du Chili, il y
en a un pareil à Rincan à deux lieues
de Santiago vers l'ONO, c'est une
Croix formée par la nature, sur la-
quelle est un Crucifix de même bois
comme en bas relief; les Sculpteurs
l'ont

l'ont gâté pour y avoir touché en plusieurs endroits, parce qu'on ne voit plus dans quel état il étoit quand il fut trouvé.

Dom Francisco-Antonio de Montalvo fait mention d'un pareil arbre trouvé en 1533, à Callacate dans la contrée de Caxamarca au Perou, le jour de l'Invention de la Sainte Croix. Dom Juan Ruiz Bravo qui le découvrit l'ayant laissé, il fut retrouvé au même endroit en 1677. le jour de l'Exaltation de la Croix, si ces circonstances sont véritables elles tiennent du miracle. Cette Croix a 22 pieds de long & 15 de croisée, dont la grosseur de l'arbre occupe le tiers; de ses trois extrémités sortent des branches qui forment encore autant de petites Croix.

Enfin j'arrivai à Valparaïso dégoûté de voyager dans ce País, où l'on ne trouve ni maisons, ni vivres, ni lieux où loger, de sorte qu'il faut y porter jusqu'à son lit, si l'on ne veut se réduire à coucher comme les gens du País à plate terre, sur des peaux de moutons à la belle Etoile. Il est vrai que cette manière de voyager a cet avantage, que le quart d'heure de

192 RELATION DU VOYAGE
Rabelais n'y cause aucune inquié-
de*.

* Nota, Pour me dédommager de n'avoir pas vû moudre le minerais à Tiltil, j'allai quelques jours après mon retour voir tirer de l'or par le lavage auprès de la *Palme*, à quatre lieues à l'E⁴SE de Valparaisso, où les Jesuites faisoient travailler pour leur compte.

On creuse au fond des coulées dans les angles rentrans qui se forment par succession des temps, où l'on juge par certaines marques qu'il peut y avoir de l'or, car il n'en paroît point à l'œil dans les terres où il est. Pour faciliter cette excavation on y fait couler un ruisseau, & pendant qu'il coule, on remue la terre afin que le courant la délaye, & l'entraîne plus facilement. Enfin quand on est arrivé au banc de terre où est l'or, on détourne le ruisseau pour creuser à force de bras; c'est cette terre qu'on porte sur des Mules dans un petit bassin fait par son plan comme un soufflet de forge, dans lequel on fait couler avec rapidité un petit ruisseau pour la délayer; & afin qu'il la détrempe mieux, & détache l'or qui est mêlé parmi, on la remue sans cesse avec un crochet de fer,

les pâtu-
rages
font
com-
muns le
long des
chemins
par ordre
du Roi.

Lavoir
d'or, ce
que c'est.

fer, qui sert aussi à ramasser les pierres qu'on jette hors du bassin avec les mains; cette précaution est nécessaire pour qu'elles n'arrêtent pas le cours de l'eau qui doit tout entraîner, excepté l'or que sa grande pesanteur précipite au fond du bassin parmi un sable noir fin, où il n'est guères moins caché que dans la terre, s'il n'y a de gros grains du moins comme une lentille; il s'en trouve souvent de plus gros, & dans le lavoir dont je parle on en avoit tiré de trois marcs; je ne doute pas néanmoins que par ce canal, il ne s'écoule hors du bassin beaucoup de petites particules d'or, à quoi l'on pourroit facilement remédier. Dans la Turinge & sur le Rhin pour empêcher cette perte, on met sur le canal, du linge, des étoffes de laine, ou des peaux de beuf ou de cheval, afin que les petits rameaux d'or y demeurent embarassés, on lave ensuite les peaux pour l'en retirer. C'est ainsi que les peuples de la Colchide en ramassoient, ayant mis des peaux d'animaux dans des creux de fontaines, ce qui a donné occasion aux Poètes de feindre la Toison d'or enlevée par les Argonautes.

Enfin après avoir détourné l'eau , on ramasse ce sable qui reste au fond du bassin , & on le met dans un grand plat de bois , au milieu duquel est un petit enfoncement de trois ou quatre lignes ; on le remue à la main , en le tournant dans l'eau , de maniere que tout ce qu'il y a de terre & de sable se répand par dessus les bords , l'or seul que ce petit mouvement de la main n'est pas capable d'agiter beaucoup , reste dans le fond en grains plus ou moins gros que du petit sable de toutes sortes de figures , pur , net , & de sa couleur naturelle , sans qu'il soit besoin d'aucun benefice de l'art.

Cette maniere de tirer l'or est beaucoup plus avantageuse lorsque la terre est mediocrement riche , que de travailler aux minieres ; on fait peu de frais , il ne faut pour cela ni moulin , ni vis-argent , ni ciseaux , ni masses pour rompre les veines avec beaucoup de travail ; quelques peles , le plus souvent faites avec des omoplates de beuf , suffisent pour déblayer la terre qu'on lave.

On trouve dans presque toutes les coulées du Chili , de la terre d'où l'on peut tirer de l'or , il n'y a que le plus

plus & le moins qui en fasse la différence, elle est ordinairement rougeâtre, & mince vers la surface; à hauteur d'homme elle est mêlée de grains de gros sable où commence le lit d'or; & en creusant plus bas, sont des bancs de fond pierreux comme d'un rocher pourri, bleuâtre, mêlé de quantité de pailles jaunes qu'on prendroit pour de l'or, mais qui ne sont effectivement que des *pirites* ou *marcassites*, si minces & si legeres, que le courant de l'eau les entraîne. Au-dessous de ces bancs de pierres on ne trouve plus d'or, il semble qu'il est retenu dessus pour être tombé de plus haut.

Les plus savans du país attribuent ce mélange de l'or avec la terre au Deluge universel qui bouleversa les montagnes, & par conséquent brisa les minieres & en détacha l'or, que les eaux entraînerent dans les terres les plus basses où il est demeuré jusqu'à ce jour.

D'où vient l'or répandu dans la terre.

Ce sentiment, que M. Woodward a poussé fort loin, n'est guères bien fondé dans l'Écriture, qui au lieu de parler de ces prétendus bouleversemens, semble au contraire nous faire connoître que le Deluge fit

peu de changement sur la surface de la terre, puisque la seconde fois que Noé lâcha la Colombe, elle rapporta un rameau d'Olivier. On dira peut-être que c'étoit un morceau flottant d'un arbre arraché ou rompu, puisqu'au rapport des Voyageurs on ne trouve point d'Olivier autour du Mont Ararat où l'Arche s'étoit arrêtée, suivant la tradition. Quand cela seroit, il est au moins vrai-semblable qu'à la troisième fois elle trouva de quoi subsister, puisqu'elle ne revint plus; ce qui fit connaître au Patriarche que les eaux étoient desséchées.

Sans remonter à des temps si reculés, il me paroît que les seules pluies des Hyvers peuvent avoir causé le même effet; elles sont si abondantes au Chili pendant les mois de Mai, Juin, Juillet & Août, & les terres sont si peu appuyées de rochers, qu'on voit tous les jours de nouvelles crevasses se former, & s'agrandir dans la pente des montagnes, qui s'affaiflent à vûe d'œil en une infinité d'endroits.

Les fréquens tremblemens de terre ont sans doute fait aussi de grands chan-

changemens dans ce Pais. Acoſta nous parle d'un qui renverſa dans le Chili des montagnes entieres , dont le dérangement arrêta le courant des Fleuves qu'il convertit en Lacs , & fit ſortir la mer de ſon lit *quelques lieues bien avant* , laiſſant les Vaiſſeaux à ſec.

Si cette raiſon ne convient pas à d'autres Pais où l'on trouve de la poudre d'or , comme dans les Rivieres de Guinée & aux environs , on peut penſer avec l'Auteur du Livre intitulé, *Curioſitates Philoſophicæ*, Lond. 1713. que les montagnes ont été renverſées par une fermentation , & que les mines , encore informes , ſe ſont brifées , & ont coulé par la ſuite des temps dans les lieux les plus bas , tels ſont les lits des Rivieres.

Quoiqu'on ne ſoit pas bien informé de la maniere dont il ſ'eſt fait de grands remuemens dans la terre , on ne peut néanmoins en douter , lorsqu'on fait attention à certains corps qu'on y trouve hors de leur place naturelle , particulierement les coquillages. J'en ai vû un banc dans l'Isle de la Quiriquine qui avoit cinq à ſix pieds de hauteur parallele à la ſurfa-

ce de la mer, enfermé sous une éminence de terre de plus de deux cens pieds de haut. Il y a long-temps qu'on a fait de pareilles observations en Europe, qui ont beaucoup exercé les Savans, sans en trouver des raisons bien satisfaisantes.

On peut encore penser avec plusieurs gens du País, que l'or se forme dans la terre, même sans aucune veine de minerai, fondez sur ce qu'après plusieurs années on en a trouvé dans la terre qui avoit été lavée, ainsi que bien des gens le racontent des Lavaderos de Andacoll auprès de Copimbo. Nous examinerons ailleurs ce sentiment.

Quoi qu'il en soit, il est vrai que ces lavoirs sont très-frequens dans le Chili, que la nonchalance des Espagnols & le peu d'Ouvriers qu'ils ont, laissent des trésors immenses en terre, dont ils pourroient facilement jouir; mais comme ils ne se bornent pas à des profits mediocres, ils ne s'attachent qu'aux minieres, où ils peuvent trouver un gain considerable; s'il s'en découvre quelque part, tout le monde y court; c'est ainsi qu'on a vû Copiapò & Lampanguy se peupler
subi-

subitement, & y attirer tant d'Ouvriers, qu'en deux ans on avoit déjà établi six Moulins dans ces dernières mines.

La montagne de Saint Christofle de Lampanguy est auprès de la Cordillere, environ par les 31^d de latitude, à 80 lieues de Valparaïffo; on y a découvert en 1710 quantité de mines de toutes sortes de Métaux, d'or, d'argent, de fer, de plomb, de cuivre, & d'étain; ce qui détruit le raisonnement de l'Auteur cité ci-devant, qui croit que tous ces Métaux ne se peuvent pas trouver dans un même lieu, mais l'expérience prouve le contraire, car on voit fort souvent de l'or & de l'argent mêlé dans la même pierre.

Minieres
de Lam-
panguy.

L'or de Lampanguy est de 21 à 22 carats, le minerai y est dur; mais à deux lieues delà dans la montagne de *Lloin*, il est tendre & presque friable, & l'or y est en poudre si fine, qu'on n'y en voit à l'œil aucune marque.

En general, on peut dire que tout le Pays est fort riche, que les Habitans neanmoins y sont fort pauvres d'argent; parcequ'au lieu de travailler

Com-
merce
du Chili.

ler aux mines , ils se contentent du commerce qu'ils font de cuirs , de suif, de viande seche, de chanvre & de bled.

Le chanvre vient des vallées de Quillota, Aconcagua, la Ligua, Limache, & autres lieux.

La vallée de Quillota est située à neuf lieues au NE⁴N de Valparaisso; c'est un des premiers endroits où les Espagnols ayent commencé à faire des établissemens, & à trouver des Indiens qui s'opposassent au cours de leurs Conquêtes ; cette resistance rendit celebre cette vallée & la riviere de Chille* qui la traverse. Et comme les premiers noms d'un nouveau Pais sont ceux que l'on remarque le plus, celui-ci par une petite alteration a été dans la suite appliqué à tout ce grand Royaume que les Espagnols ont appelé Chile, & nous autres par corruption Chili; c'est-là sans doute la véritable Etymologie de ce nom, que quelques Historiens font venir d'un mot Indien selon eux, qui signifie froid, car effectivement ce nom conviendroit fort mal à un pais aussi agréable & aussi temperé qu'est celui-là.

* D'où vient le nom de Chili.

Voyez Herrera, Decade 7. liv. 1.

Quoi

Quoi qu'il en soit , la vallée de Quillota étoit si abondante en or, que le General Valdivia jugea à propos d'y bâtir une Forteresse pour s'y établir en sûreté , & tenir en bride les Indiens qu'il employoit à le tirer ; mais ceux-ci s'en emparèrent par une ruse fort ingénieuse. Un d'entre eux y porta un jour une marmite pleine de poudre d'or, pour exciter la curiosité & l'avidité des soldats de la garnison. En effet, ils s'assemblerent aussitôt autour de ce petit trésor ; & pendant qu'ils étoient occupez à débattre leurs intérêts, pour en faire la repartition, une embuscade d'Indiens cachez & armez de flèches, vint fondre sur eux, & les surprit sans défense. Les Vainqueurs détruisirent ensuite le Fort, qui n'a point été rétabli depuis ce temps-là, & l'on a cessé de travailler à chercher de l'or. Aujourd'hui cette vallée n'est plus considérable que par la fertilité du terroir. Il y a un Village d'environ 150 Blancs, & peut-être 300 Indiens & Mestices, qui font commerce de bled, de chanvre & de cordages qu'on porte à Valparaiso, pour le grément & le chargement des Vaisseaux Espagnols, qui

les transportent ensuite au Callao, & aux autres Ports du Perou. Ils les font blancs & sans gaudron, parcequ'ils n'en ont pas d'autre que celui qui leur vient du Mexique & de Guayaquil qui brûle le chanvre, & n'est bon que pour les bois des Navires. Au reste, la plaine de Quillota est fort agreable par elle-même; je m'y suis trouvé au temps du Carnaval, qui dans ce pais-là arrive au commencement de l'Automne; j'étois charmé d'y voir une si grande quantité de toutes sortes de beaux fruits d'Europe, qu'on y a transplantez, & qui y réussissent merveilleusement bien, particulièrement des pêches, dont il se trouve de petits bois qu'on ne cultive point, & où l'on ne prend d'autre soin, que celui de faire couler au pied des arbres, des ruisseaux qu'on tire de la riviere de Chille, pour suppléer au défaut de pluye pendant l'Été.

La riviere de Chille s'appelle aussi riviere de *Aconcagua*, parcequ'elle vient d'une vallée de ce nom, fameuse par la quantité prodigieuse de bled qu'on en tire tous les ans. C'est de là & des environs de Santiago, en tirant vers la Cordillere, que vient tout

tout celui qu'on transporte de Valparaisso, au Callao, à Lima, & autres endroits du Perou. A moins que d'être informé de la qualité de la terre qui donne ordinairement 60 & 80 pour un, on ne peut comprendre comment un pais si desert, où l'on ne voit des terres labourées que dans quelques valées de dix en dix lieues, peut fournir tant de grains, outre celui qu'il faut pour nourrir les habitans.

Pendant les huit mois que nous avons demeuré à Valparaisso, il en sortit 30 Vaisseaux chargez de bled, dont chacun peut se réduire à 6000 fanegues, ou 3000 charges de mule, qui est une quantité suffisante pour nourrir environ 60000 hommes par an; malgré ce grand débit, il y est à très-bon marché; la fanegue, c'est-à-dire 150 livres, ne coûte que depuis 18 à 22 reaux, qui reviennent à 9 ou 10 livres de notre monoye, somme très-petite pour le pais, où la plus basse monoye est une piece d'argent de quatre sols & demi de France, qu'on peut comparer à deux liards, par rapport à la division & à la valeur. Au reste, comme il ne pleut point pendant

huit & neuf mois de l'année, la terre ne peut être cultivée par tout où il n'y a pas de ruisseaux.

Plantes. Les montagnes sont néanmoins couvertes d'herbes, parmi lesquelles il y en a quantité d'aromatiques & de medicinales; de ces dernières la plus renommée parmi les gens du pais, est la *Cachinlagua* ou petite Centaurée, qui m'a parû plus amere que celle de France, par consequent plus abondante en sel estimé un excellent febrifuge. *La Viva Vida* est une espece d'Immortelle, dont l'infusion a très-bien réussi à un Chirurgien François pour guerir de la fièvre tierce; on trouve aussi une espece de *Sené*, qui ressemble tout-à-fait à celui qui nous vient de Seyde au Levant, faute duquel les Apotiquaires de Santiago se servent de celui-ci, que les Indiens appellent *Unoperquen*; il est un peu plus petit que le *Mayten*, arbre du pais.

Culen.
Planche
XV.

L'Alvaquilla, en Indien *Culen*, est un arbrisseau dont la feuille a un peu de l'odeur du Basilic; elle contient un baume d'un grand usage pour les playes, dont nous avons vû un effet surprenant à l'Yrequin, sur un Indien qui avoit le col entamé bien
avant,



Cytisus arboreus
floribus spicatis
dilute cæruleis
 Vulgo Culon



Santolina foliis
viridibus acutis
 Vulgo Quinchamali

avant, je l'ai aussi expérimenté sur moi-même; sa fleur est longue, disposée en épice, de couleur blanche tirant sur le violet, & de cette espèce qu'on met au nombre des légumineuses.

Un autre arbrisseau appelé *Harillo*, différent de la *Harilla* de Tucuman, sert aussi pour le même effet; il a la fleur comme le Genet & la feuille très-petite, d'une odeur forte qui tient un peu de celle du miel; elle est si pleine de baume, qu'elle en est toute gluante.

Le *Payco* est une plante de moyenne grandeur, dont la feuille est fort déchiquetée, elle a une odeur forte de Citron pourri, sa décoction est sudorifique, très-bonne contre la pleurésie; ils ont aussi quantité de Romarin bâtard, qui a le même effet.

Le *Palqui* est une espèce d'hieble fort puant, qui a la fleur jaune, il sert à guérir de la teigne. Le *Thoupa* est un arbrisseau semblable au Laurier rose, dont la fleur est longue, de couleur aurore, approchant de la figure de celle de l'Aristoloché. Le P. Feuillée qui en donne la figure, l'appelle *Rapuntium spicatum foliis acutis*; il rend

par les feuilles & l'écorce, un lait jaune dont on guérit certains chancres. On prétend au reste que c'est un poison, mais non pas si prompt comme il dit, car j'en ai manié & senti sans en avoir été incommodé. Les *Bisnagues* si connues en Espagne pour faire des curedents, couvrent les vallées autour de Valparaiso: cette plante ressemble fort au Fenouil.

Le *Quillay* est un arbre dont la feuille a quelque rapport à celle du Chêne verd; son écorce fermentée dans l'eau comme le savon, & la rend meilleure pour laver les lainages; mais non pas pour le linge, qu'elle jaunît. Tous les Indiens s'en servent pour se laver les cheveux, & se nettoyer la tête au lieu de peigne: on croit que c'est ce qui les leur rend noirs.

Le *Cocos* ou *Cocotier* est un arbre dont la feuille ressemble fort aux Palmes des Datiers, il porte une grappe de Cocos ronds, gros comme de petites noix, & pleins d'une substance blanche & huileuse qui est bonne à manger. Les environs de Quillota en fournissent Lima pour confire & amu-

amuser les enfans. Ce fruit est envelopé dans plusieurs couvertures, celle qui entoure la coque est une écorce comme celle des noix vertes, par laquelle ils sont liez les uns aux autres comme une grappe de raisin. Une seconde écorce l'enveloppe tout entier, qui s'ouvre, quand il est jaune & mûr, en deux grandes hemispheroïdes de trois pieds de long & un de large, suivant la quantité de fruits qu'elle contient. Le P. Ovalle dit que ces arbres ne donnent jamais de fruit seul, qu'il faut auprès du mâle un autre qui soit femelle; mais les habitans m'ont dit le contraire.

Les arbres fruitiers qu'on a apporté d'Europe réussissent dans ces Contrées parfaitement bien, le climat est si fertile quand la terre est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai souvent vû dans le même Pommier, ce que l'on voit ici dans les Orangers, je veux dire du fruit de tous âges, en fleur, noué, des Pommes formées, à demi grosses & en maturité tout ensemble.

A une lieue & demie de Valparaïso au NE, est une petite vallée appelée la *Vina à la Mar*, où l'on trouve
des

Fertilité
du ter-
roir.

des arbres non seulement pour le bois à feu, dont les Navires font leur provision, quoiqu'un peu loin; mais encore pour faire des planches & des bordages; & en penetrant quatre ou cinq lieues plus avant, on trouve du bois propre à la construction des Vaisseaux. Nous y fîmes des planches de *Laurel*, espece de Laurier dont le bois est blanc & fort leger; de la *Vellota*, autre bois blanc; du *Peumo*, celui-ci est fort cassant; & du *Rauli*, qui est le meilleur & le plus liant. Pour les courbes, on y trouve le *Mayten* qui a la feuille à peu près comme l'Amandier, le bois en est dur, rougeâtre & liant. Champloret le Brun, Capitaine de l'Assomption, fit faire pendant que nous y étions, une Barque de 36 pieds de quille des mêmes bois.

L'on trouve aussi dans ces endroits le *Molle*, que les Indiens appellent *Ovighan* ou *Huinan*; il a la feuille à peu près comme l'Acacia, son fruit est une grape composée de petits grains rouges semblables aux Groseilles d'Hollande, excepté que ceux-ci noircissent en mûrissant; il a le goût du Poivre & du Genievre. Les Indiens



- A Plan d'une Baise faite de peaux de loups marins cousues et pleines d'air.
 B. Indien sur une Baise vue de Cote' C. autre vue de front
 D. Traverses pour rassembler les deux moities de la baise E. trou pour
 l'enfler et la remplir d'air. F. maniere de Coudre les peaux.
 G. Loup marin a terre H Pingouin.

diens en font une *Chicha* auffi bonne & auffi forte que du vin, & même plus. La gomme de l'arbre étant diffoute, fert à purger. On tire de cet arbre du miel, & l'on en fait auffi du vinaigre; en ouvrant un peu son écorce il en diftile un lait qui guerit, à ce qu'on dit, de la taye qui vient fur les yeux; du cœur de fes rejettons on en fait une eau qui éclaircit & fortifie la vûe; enfin la décoction de son écorce fait une teinture caffé tirant fur le rouge, dont les Pêcheurs de Valparaiso & de Concon teignent leurs filets, afin que le Poiffon s'en apperçoive moins.

Pour aller jeter leurs filets en mer, ces Pêcheurs fe fervent de *Balfas* au lieu de Bateaux, ce font des balons pleins d'air faits de peaux de Loups marins, fi bien coufues, qu'un poids confiderable n'est pas capable de l'en faire fortir, car il s'en fait au Perou qui portent jufqu'à 12 quintaux $\frac{1}{2}$ ou 50 aroves. La maniere de les coudre est particuliere, ils percent les deux peaux jointes enfemble avec une ale-ne, ou une arête de *Pejegallos*, & dans chaque trou ils paffent un morceau de bois ou une arête de Poiffon, fur

Balfes
ou Ba-
teaux de
peaux
pleines
de vent.

Planche
XVI.

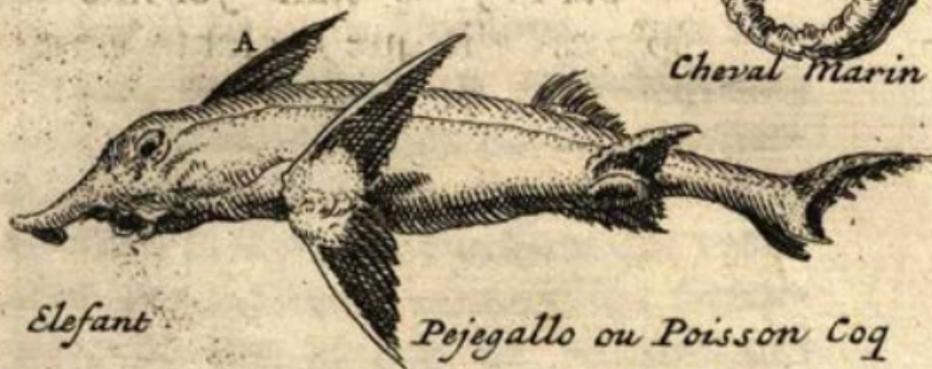
lef-

lesquelles de l'une à l'autre ils font croiser par dessus & dessous, des boyaux mouillez, pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces balons ensemble par le moyen de quelques bâtons qu'on fait passer sur les deux, en sorte que le devant soit plus rapproché que le derrière; & avec un Pagai ou un aviron à deux peles, un homme s'expose là-dessus, & si le vent peut lui servir, il met une petite voile de coton. Enfin pour remplacer l'air qui peut se diffuser, il a devant lui deux boyaux par lesquels il souffle dans les balons quand il en est besoin.

Ces fortes d'inventions ne sont pas nouvelles dans notre Continent: lorsqu' Alexandre passa l'Oxus & le Tanaïs, une partie de ses troupes traversa ces Fleuves sur des peaux pleines de paille; & Saint Jérôme dans ses Epîtres, dit que Malchus s'évada sur des peaux de Bouc, avec lesquelles il traversa une Riviere.

Pêche.

La grande pêche se fait à *Concon* Hameau à deux lieues au N $\frac{1}{4}$ NE de Valparaisso par mer, où il y a une anse dans laquelle se dégorge la Riviere d'*Aconcagua* ou de *Chille* qui passe à *Quil-*



Quillota; là il y a mouillage pour les Navires, mais la mer y est presque toujours grosse. On y fait la pêche des *Corbinos* Poisson connu en Espagne, des *Tollos* & des *Pejegallos*, qu'on fait secher pour envoyer à Santiago, qui tire aussi de là le Poisson frais.

Ce dernier tire son nom de sa figure, parcequ'il a une espece de crête ou plutot de trompe qui lui a meritè le nom de Poisson Coq *Pejegallos* parmi les Creoles. Nos François l'appellent *Demoiselle*, ou *Elephant* à cause de sa trompe, qu'on peut voir ici comme je l'ai dessinè d'après nature; ce qui est marqué A est un aiguillon si dur, qu'il peut bien servir d'alène pour percer les cuirs les plus secs.

Planche
XVII.

Dans la Rade de Valparaisso, on jouit d'une abondante pêche de toutes sortes de bons Poissons, des *Pejereyes*, des *Gournaux* très-delicats, des *Lenguados*, dont nous avons parlé, des *Mulets*, &c. sans parler d'une infinité d'autres Poissons qui viennent par saisons, comme les *Sardines*, & une espece de *Morue* qui donne à la Côte vers les mois d'Octobre,

212 RELATION DU VOYAGE
bre, Novembre, Decembre; des
Alaufes, des Carreaux, une espece
d'Anchois, dont la multitude devient
quelquefois si grande, qu'on les
prend à fleur d'eau à pleins pa-
niers.

Planche
XVII.

Voici une espece singuliere d'Ecre-
viffe, semblable à celle que Ronde-
let appelle *Tetis* en Grec, & Rum-
phius liv. 1. chap. 4. de l'Histoire
Naturelle, *Squilla Lutaria*, dont les
couleurs étoient extrêmement vives,
& d'une grande beauté; les deux na-
geoires A ovales étoient du plus beau
bleu qu'on puisse voir, bordées de pe-
tites franges couleur d'or, les jambes
B de même, les défenses C étoient
aussi du même bleu; D sont deux ai-
lerons transparens, E sont les yeux,
F sont deux nageoires tirant sur le
verd, bordées aussi de leur frange,
l'écaille est de couleur de musc, &
les extrémitez 8 sont de couleur de
chair bordée de blanc; sous la tête
sont six autres jambes repliées qui ne
paroissent pas, dont les extrémitez
sont rondes, plates, bleues, & bor-
dées comme les autres de franges
dorées.

La viande de boucherie n'y est pas
si

si bonne qu'à la Conception, surtout en Eté; les Moutons ont la plupart quatre cornes, quelquefois cinq & six: j'en ai vû qui en avoient sept, quatre d'un côté, & trois de l'autre, ou trois de chaque côté, & une au milieu.

Il en est de même de la chasse, le gibier n'y est pas d'un bon goût; il y a néanmoins dans le fond des coulees quantité de Perdrix, mais elles sont seches, & presque insipides: les Pigeons Ramiers y sont amers, & les Tourterelles n'y sont pas un grand regal. Nous tuâmes un jour un oiseau de proye appellé *Condor*, qui avoit neuf pieds de vol, & une crête brune qui n'est point déchiquetée comme celle du Coq, il a le devant du gozier rouge sans plumes comme le Coq d'Inde, il est ordinairement gros & fort, à pouvoir emporter un Agneau. Pour les enlever du troupeau, ils se mettent en rond, & marchent à eux les ailes ouvertes, afin qu'étant rassemblez & trop presséz, ils ne puissent se défendre, alors ils les choisissent & les enlevent. *Garcilasso* dit qu'il s'en est trouvé au Perou qui avoient 16 pieds d'envergure,

&

214 RELATION DU VOYAGE
& que certaine nation d'Indiens les
adoroient.

Je ne dois pas oublier ici un animal
si singulier ; qu'à le voir sans mouve-
ment , on le prend pour un morceau
de branche d'arbre couvert d'une écor-
ce semblable à celle du Châtaignier ,
il est de la grosseur du petit doigt ,
long de six à sept pouces , & divisé
en quatre ou cinq nœuds ou articula-
tions qui vont en diminuant du côté
de la queue , qui ne paroît non plus
que la tête autrement que comme un
bout de branche cassée. Lorsqu'il
déploye ses six jambes , & qu'il les
tient rassemblées vers la tête , on les
prendroit pour autant de racines , &
la tête pour un pivot rompu. Les
Chiliens l'appellent *Pulpo* , & disent
qu'en le maniant avec la main nue , il
l'engourdit pour un moment sans faire
d'autre mal ; ce qui me fait croire que
c'est une Sauterelle de la même espe-
ce que celle que le Pere du Tertre a
dessiné , & décrit sous le nom de Coq
figue dans son Histoire des Antilles ,
avec cette différence que je ne lui ai
pas remarqué une queue à deux bran-
ches , ni les petites excroissances en
pointe d'épingle qu'il met à sa Coqfi-
gure.

grue. D'ailleurs il ne parle point d'une petite vessie qu'on trouve dans le Pulpo, pleine d'une liqueur noire qui fait une très-belle encre à écrire. Quoi qu'il en soit, c'est sans doute l'Arumazia Brasilia de Margrave liv. 7. p. 251.

' Nous prîmes aussi à Valparaiso deux Araignées monstrueuses & velues, semblables à celles que le même Pere du Tertre a dessinées, qu'il dit pleines d'un venin dangereux. Celles-ci néanmoins passent pour ne l'être pas dans le Chili.

Nous demeurâmes huit mois à Valparaiso, pendant lesquels il ne se passa rien de bien remarquable; la terre trembla plusieurs fois, particulièrement dans le mois d'Octobre & de Novembre, sur quoi nous ferons quelques remarques ailleurs.

Le Commissaire general des Cordeliers des Indes Occidentales venu d'Europe par Buenofaires, y arriva sur la fin de 1712, la Forteresse le salua de trois coups de canon à son arrivée, & autant à son départ le 10 de Janvier; lorsqu'il s'embarqua dans la rade pour aller à Lima, tous les Vaisseaux François le saluerent chacun de sept

sept coups par ordre du Gouverneur. Ou peut juger par là du credit que les Moines ont parmi les Espagnols, puis-que les Puissances mêmes cherchent à ménager leur amitié.

Arrivée
des Ca-
pucines.

Quelque temps après arriverent aussi d'Espagne par Buenofaires, quatre Capucines qui s'embarquerent le 13 Janvier pour aller à Lima, établir & diriger un Convent de Religieuses de leur Ordre qu'on y avoit bâti & fondé; elles furent saluées de la Forteresse, & de tout ce qu'il y avoit de Vaisseaux dans la rade, de sept coups de canon, Epoque remarquable pour les Annales des Sœurs de Saint François. A leur arrivée à Lima, elles furent reçues de toute la Ville en Procession, & avec autant d'appareil qu'on en pourroit faire pour le Roi.

Le 22 du même mois, le Saint Cleme. Vaisseau de 50 canons, commandé par le Sieur Jacinte Gardin de Saint Malo, arriva de la Conception avec son Pingre de 20 canons; il portoit pavillon & flamme Espagnole, pour avoir eu permission du Roi d'Espagne de négocier à la Côte, moyennant 50000 écus. Il apportoit l'Oid-
dor

dor Dom Juan Calvo de la Torre, qui se retiroit à Santiago, lassé d'avoir toujours à combattre le mauvais genie des gens de la Conception, dont il étoit Gouverneur.

Le 8 Avril, le General de la Mer du Sud, Dom Pedro Miranda, arriva de Buenofaires, pour aller prendre possession de sa Charge au Callao; la Forteresse le salua de cinq coups de canon à son arrivée, & autant à son départ. Alors tous nos Vaisseaux le saluerent de sept coups, & les Navires Espagnols de ce qu'ils avoient de canons.

Au reste, ce qui se passa de remarquable pour les affaires du Navire, fut de donner la Calle à un Matelot pour s'être absenté du bord pendant douze jours, contre les défenses publiées.

Le 26 Janvier, on fit la même justice à un autre Matelot convaincu d'un larcin qu'il avoua; le lendemain on le fit passer par les baguettes, au lieu de lui faire *courir la boline* avec des gargettes, comme on a coûtume de faire en mer.

Le 6 de ce mois, on donna carene à la Marie qui faisoit de l'eau, on

ne fit que la brayer, faute de courroi.

Fête du
Jeudi
Saint.

Le Jeudi Saint, les Augustins donnerent au Sieur Duchefne la clef du Tabernacle de leur Eglise, où l'on mit la sainte Hostie du monument. C'est une coûtume adroitement inventée par les Moines, pour se défrayer des dépenses qu'ils sont obligez de faire ce jour-là; ils font l'honneur à un Seculier de lui donner à porter cette clef, pendant 24 heures; pendue au col avec un large galon d'or; par reconnoissance & par bienveillance Monsieur le *Gardien* est obligé de faire present au Convent de quelques marquêtes de cire, de regaler les Moines, sans égard au temps de pénitence, & leur faire outre cela quelque autre liberalité. Le soir du même jour, après une Predication sur les douleurs de Marie, on fit la ceremonie de la descente de la Croix, avec un Crucifix fait exprès de la même maniere qu'on pourroit faire à un homme. A mesure qu'on enlevoit les cloux, la couronne, & les autres instrumens de la Passion, le Diacre les portoit à une Vierge vêtue de noir, qui par des machines les prenoit entre ses mains

mains, & les baïsoit les uns après les autres. Enfin, quand il fut descendu de la Croix, on le mît les bras pliez & la tête droite dans un lit magnifique, entre de beaux draps blancs garnis de dentelles, & sous une belle couverture de damas; ce lit est bordé d'une riche sculpture, dorée & garnie tout autour de bougies. Dans la plûpart des Paroisses du Perou, & des Eglises de la Mercy, on garde ces lits pour cette solemnité, qu'on appelle l'enterrement de Jesus-Christ, *Entierro de Christo*. Dans cet état on le porta par les rues à la lueur des chandelles, plusieurs Pénitens qui accompagnoient la Procession étoient couverts d'un sac de toile, ouvert sur les reins, se disciplinoient de maniere qu'on voyoit ruisseler le sang de la partie découverte, ce qu'on peut appeler une dévotion mal entendue; car suivant l'opinion de Tertullien, on ne doit pas mortifier sa chair jusqu'à l'effusion du sang. Gerson cite pour cet effet le verset 1. du ch. 15. du Deuteronomie: *Filii estote Domini Dei vestri, non vos incidetis, & suivant l'Hebreu, non vos lacerabitis; hoc autem faciebant Idololatra*. Cette coutume étoit

Voyez
l'Histoire
des
Flagel-
lans.

devenue à la mode en France, mais le Parlement de Paris interdit les flagellations publiques, par un Arrêt donné en 1601.

On dit qu'à Santiago on paye des Consolateurs pour arrêter le zèle de ces sortes de Flagellans, qui se fouettent à l'envi les uns des autres à qui mieux mieux; d'autres qui n'étoient pas d'humeur à se déchirer de même, accompagnoient le tombeau chargé d'une lourde piece de bois sur le cou, le long de laquelle ils avoient les bras étendus en croix, & fortement liez; de sorte que ne pouvant corriger l'inégalité du poids qui les entraînoit tantôt à droit, tantôt à gauche, on étoit obligé de les soutenir de temps en temps, & de regler ce contre-poids: la plupart de ces derniers étoient des femmes, & comme la Procession duroit un peu trop, malgré le secours qu'elles succomboient sous le fardeau, & on étoit obligé de les délier.

Pendant toute la nuit les Vaisseaux de la Rade tiroient un coup de canon de sept en sept minutes successivement jusqu'au lendemain que finit la cérémonie du Monument.

Après avoir carené la Marie, on fit
sem-

semblant de vouloir l'envoyer au Perou, pour voir si les Espagnols ne se détermineroient point à acheter; mais à peine offroient-ils le prix courant au Perou, de sorte que nous demeurâmes huit mois à Valparaisso, sans vendre autre chose que quelques bagatelles pour faire les vivres dont nous avions besoin: fondez sur l'esperance que la paix seroit bien-tôt faite, & que ne venant plus de Navires de France, nous ne manquerions pas de rétablir le commerce, & de profiter de la dernière occasion de venir dans ces mers; sur ces vaines idées les Capitaines Gardin, Battas & le Brun firent un traité entre eux pour trois mois, par lequel, sous peine de 50000 écus, ils s'engageoient de ne vendre les Marchandises qu'à certains prix fixez par le traité: mais toutes ces précautions n'émurent point les Marchands.

Enfin l'Hyver commençant à ramener les vents de Nord, nous éprouvâmes un jour combien ces vents, quoique foibles, rendoient la mer male dans la Rade; nous conjecturâmes ce qu'il en devoit être dans les gros temps, & nous ne jugeâmes pas à pro-

222 RELATION DU VOYAGE
pos d'y demeurer, pour ne rien donner au risque.

Départ de Valparaisso.

Nous sortîmes de Valparaisso le Jeudi 11 Mai 1713, pour aller hyverner à *Coquimbo*, où l'on est en sûreté de tous vents; le bon frais de Sud qui nous avoit mis dehors, ne nous dura que 24 heures; ensuite les Nords nous prirent avec tant de force, qu'un jour dans cette mer, qu'on appelle Pacifique, nous fûmes contraints de mettre à sec pendant huit heures de temps, grosse mer, temps obscur mêlé de tonnerres & d'éclairs; remarque contre le *Pere Ovalle*, qui dit qu'il n'en fait jamais au *Chili*; néanmoins, régulièrement toutes les nuits, le temps s'adoucissoit quelquefois jusqu'au calme; ainsi cette traversée, que l'on fait ordinairement en 24 heures, fut pour nous de neuf jours. Enfin les vents étant revenus au Sud, nous atterrâmes à la *Baye de Tongoy*, reconnoissable par une petite montagne appelée *Serro del Guanquero*, & par une langue de terre basse appelée *Lengua de Va-*
ca,

ca, qui ferme cette Baye du côté de l'Ouest.

Les terres de la Côte, quoique de moyenne hauteur, ne paroissent de 25 à 30 lieues au large que comme noyées, dans le temps qu'on voit par-dessus les hautes montagnes toujours couvertes de neige; ce qui est un effet sensible de la rondeur de la mer, qui paroît considérablement dans une si petite étendue.

Dès qu'on a reconnu la Baye de Tongoy, on est à huit lieues au Sud de Coquimbo; il faut s'allier de terre pour reconnoître l'entrée de la Baye, & gagner au vent qui regne toujours vers le S & le S.O, excepté pendant deux ou trois mois de l'Hyver. Avant que d'y arriver, on trouve à $\frac{1}{2}$ de lieue au vent l'ouverture d'une petite anse appelée *la Heradura*, d'environ deux cablures de large; ensuite sous le vent on voit trois ou quatre rochers, dont le plus gros qui est le plus au large, appelé *Paxaro niño*, est à un tiers de lieue au N O $\frac{1}{2}$ N de la pointe de la *Tortue*, celle de la terre ferme à tribord qui ferme le Port de Coquimbo. Au Sud de ce premier rocher, qui est par 29^d 55' de latitu-

Recon-
noissan-
ce de
Co-
quimbo.

224. RELATION DU VOYAGE
de, est un Iflot un peu moindre, entre lequel & la terre ferme il y a passage à 17 brasses d'eau, mais fort étroit, où quelques Vaisseaux François ont follement passé, car l'ouverture de la Baye est d'environ deux lieues & demi de large, sans aucun risque.

Description de la Baye de Coquimbo.

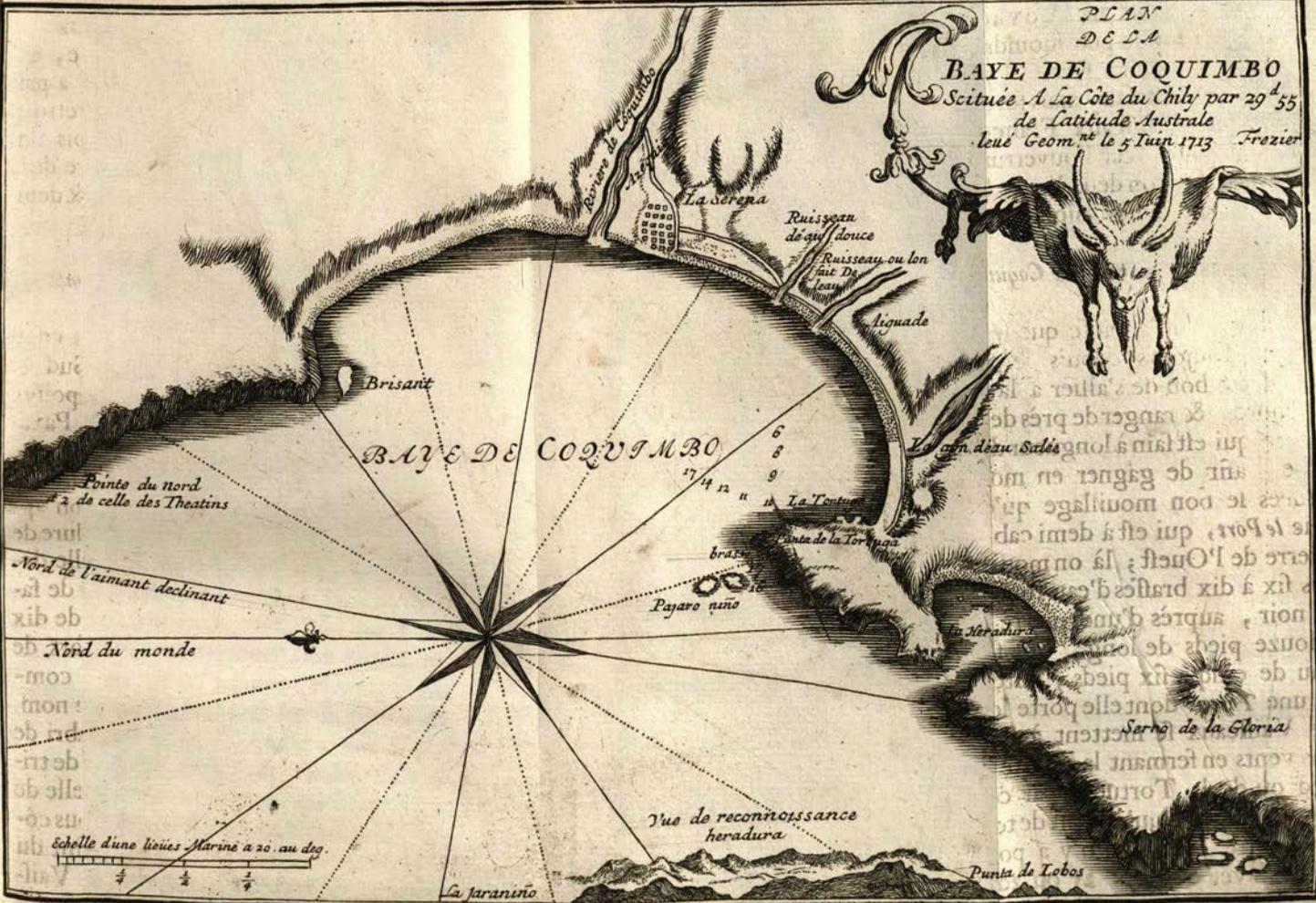
Mouillage.

Il est vrai qu'à cause que les vents regnent toujours depuis le Sud au SO, il est bon de s'allier à la pointe de tribord, & ranger de près de Paxaropiño qui est sain à longueur de Chaloupe, afin de gagner en moins de bordées le bon mouillage qu'on appelle *le Port*, qui est à demi cablure de la terre de l'Ouest; là on mouille depuis six à dix brasses d'eau fond de sable noir, auprès d'une pierre de dix à douze pieds de long, qui sort de l'eau de cinq à six pieds, faite comme une *Tortue* dont elle porte le nom. Les Vaisseaux se mettent à l'abri de tous vents en fermant la pointe de tribord ou de la *Tortue*, par celle de babord; de sorte qu'on voit de tous côtes la terre, & qu'il n'y a point du tout de levée de mer: 25 ou 30 Vaisseaux

PLAN
DE LA

BAYE DE COQUIMBO

Scituée A La Côte du Chili par 29^d 55
de Latitude Australe
leu^e Geom^{te} le 5 Juin 1713 Frezier



BAYE DE COQUIMBO

Pajaro nino

Vuo de reconnoissance heradura

La Jaraniño

Punta de Lobos

Serra de la Gloria

Echelle d'une lieues Marine a 20. au deg.

Nord de l'aimant declinant

Nord du monde

Pointe du nord de celle des Theatins

Brisant

La Serena

Riviere de Coquimbo

Ruisseau de au douce

Ruisseau ou lon fait Du Cacao

Liguade

Punta de los Salés

La Tortuga

Punta de la Tortuga

bras

Serra de la Gloria



ceux seulement peuvent jouir de cet
 avantage, & qu'on ne la Basse
 grande, & qu'il y ait bon fond par
 tout, on n'est nulle part si commo-
 dement ni si tranquillement, car du
 côté de la Ville il y a moins d'eau &
 moins d'abri du au Port.

Si en entrant on en sortait on
 étoit pris de calme, il faut bien se
 garder de mouiller auprès du Pasa-
 ro niño en de ou 47 brasses, parce-
 que le fond est plein de rochers qui
 coupent les cables, & où les anches
 s'engagent tellement qu'on ne peut
 les en tirer par l'orm. Le Solide Vais-
 seau de 70 canons, commandé par M.
 de Ragueneau, y en perdit deux au
 mois d'Avril 1712.

On a la commodité dans le Port
 non seulement d'être mouillé fort près
 de terre aussi tranquillement que dans
 un bassin; mais encore, en cas de be-
 soin, on peut donner carene à un
 Navire de 4 canons sur la pierre de
 la Torue dont j'ai parlé, où il y a
 douze pieds d'eau de basse mer &
 toute sorte contre & quelques Na-
 vires François s'en servent pour se
 réparer.

Mais comme il est si difficile de

seaux seulement peuvent jouir de cet avantage ; & quoique la Baye soit grande , & qu'il y ait bon fond partout , on n'est nulle part si commodément ni si tranquillement , car du côté de la Ville il y a moins d'eau & moins d'abri qu'au Port.

Si en entrant ou en sortant on étoit pris de calme , il faut bien se garder de mouiller auprès du Paxaróniño en 40 ou 45 brasses , parce que le fond est plein de rochers qui coupent les cables , & où les ancres s'engagent tellement qu'on ne peut les en tirer par l'orin. Le Solide Vaisseau de 50 canons , commandé par M. de Ragueine , y en perdit deux au mois d'Avril 1712.

On a la commodité dans le Port , non seulement d'être mouillé fort près de terre aussi tranquillement que dans un bassin ; mais encore , en cas de besoin , on peut donner carene à un Navire de 24 canons sur la pierre de la Tortue dont j'ai parlé , où il y a douze pieds d'eau de basse mer à joindre tout contre ; quelques Navires François s'en sont servis pour cet effet.

Mais comme il est rare de trouver

dans un Port toutes les commoditez qu'on y fouhaite , celui-ci a fes imperfections ; & la plus confiderable eft qu'on eft mouillé à une lieue loin de l'aigade qu'on fait à l'ENE , dans un ruiſſeau qui coule à la mer , & quoiqu'on la prenne lorsqu'elle eft baſſe , l'eau eft toujours un peu ſaumate , neanmoins on ne s'apperçoit pas qu'elle ſoit malfaiſante. La ſeconde eft qu'il n'y a de bois à feu que celui de quelques buiſſons , qui n'eſt propre qu'à chauffer le four , à moins que de penetrer bien avant dans la vallée qui eſt à trois lieues du Port.

On peut compter pour une troiſième d'être éloigné de la Ville de deux lieues par terre , & que par mer on ne peut y aborder , tant elle eſt male à la plage.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE LA SERENA.

* Le P.
Feuillée
la met
par 29^d
54' 10"
de lat. &
par 73^d
35' 45"
de longi-
tude.

LA Ville de Coquimbo , qu'on appelle autrement *la Serena* , eſt ſituée au bas de la vallée de Coquimbo , * à un quart de lieue de la mer , ſur une petite éminence de quatre à cinq toiſes

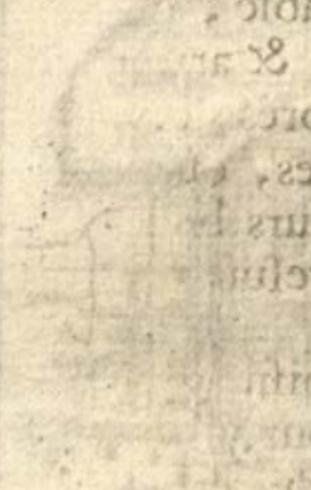
Ville de la Serena



DE LA SERENA
 Scituée a la Côte du Chili
 par 29^{de} 55' de lat. Australe
 au bas de la Vallée de Coquimbo
 Plaine continuée jusques
 a la mer
 a un quart de lieues de la
 Baye du meme nom
 juin 1713

Echelle de 500 toises
 50 100 200 300 400 500 toises

les de haut, que la partie
 comme une terrasse
 d'ord du Nord au
 droite, tout au long de
 l'espace d'environ un
 La-dessus, la premiere
 promenade tres-agreable,
 decouverte toute la paye &
 les environs; elle se continue
 veau en retournant de l'Ouest
 le long d'une petite vallee plane
 pres toujours verts, la plupart
 te espee de Mirthes que les
 gnois appellent *Araxans*. Dans
 milieu de ces jolis bocages,
 voit serper la riviere de *Copu*
 de, presque toujours agreable
 fournit de l'eau a la Ville, &
 les prairies du voisinage, apr
 echapee d'entre les montagnes,
 le fertile en passant plusieurs
 vallées, dont le terroir de retour
 au Esbouteu.



Entre *Baldivia* que choisit
 elle situation en 1744 pour
 Ville, qui lui servit de
 de *Yoshagdu Chiu* au
 de la partie du
 on de

ses de haut, que la nature a formée comme une terrasse régulière, qui s'étend du Nord au Sud en ligne droite, tout au long de la Ville, l'espace d'environ un quart de lieue. Là-dessus, la première rue forme une promenade très-agréable, d'où l'on découvre toute la baie & le paysage des environs; elle se continue de niveau en retournant de l'Ouest à l'Est, le long d'une petite vallée pleine d'arbres toujours verts, la plupart de cette espèce de Mirthes que les Espagnols appellent *Arroyanes*. Dans le milieu de ces jolis bocages, on voit serpenter la rivière de Coquimbo, presque toujours guéable, qui fournit de l'eau à la Ville, & arrose les prairies du voisinage, après s'être échappée d'entre les montagnes, où elle fertilise en passant plusieurs belles vallées, dont le terroir ne refuse rien au Laboureur.

Pierre Baldivia qui choisit cette belle situation en 1544, pour y bâtir une Ville, qui lui servit de retraite sur le passage du Chili au Pérou, charmé de la beauté du climat, l'appella *la Serena*, nom de sa Patrie qui lui convenoit mieux qu'à aucun lieu du

Monde : effectivement , on y jouit
 toujours d'un ciel doux & serain. „ Ce
 „ pais semble avoir conservé les déli-
 „ ces de l'âge d'or ; les Hyvers y sont
 „ tiesdes , & les rigoureux Aquilons
 „ n'y soufflent jamais , l'ardeur de l'E-
 „ té y est toujours temperée par des
 „ Zephirs rafraîchissans , qui viennent
 „ adoucir l'air vers le milieu du jour ;
 „ ainsi toute l'année n'est qu'un heu-
 „ reux hymen du Printemps & de l'Au-
 „ tomne , qui semblent se donner la
 „ main pour y regner ensemble , &
 „ joindre les fleurs & les fruits ; de
 „ sorte qu'on peut en dire avec beau-
 „ coup plus de verité , ce que Virgile
 „ * disoit autrefois de certaine Province
 „ d'Italie.

*Georg.
 l.2.

*Hic ver assiduum atque alienis mensi-
 bus aestas,*

*Bis gravida pecudes , bis pomis utilis
 arbor :*

*At rapidae Tigres absunt , & saeva Leo-
 num*

Semina :

Ce dernier éloge d'être exempt
 de bêtes feroces & venimeuses con-
 vient , à ce que disent les gens du
 pais,

païs , à tout le Royaume du Chili , où l'on couche en tout temps en pleine campagne fans crainte d'aucun venin. J'ai vû néanmoins , quoiqu'en dise le P. Ovalle , des crapeaux à la Conception , des couleuvres & des araignées monstrueuses à Valparaïffo , & enfin des scorpions blancs à Coquimbo. Apparemment que tous ces animaux font d'une nature différente de ceux d'Europe ; car il est fans exemple que personne en ait été blessé.

Le plan de la Ville répond assez bien aux avances de la nature, les rues font toutes parfaitement droites, alignées d'un bout à l'autre , comme à Santiago. Suivant les quatre Points Cardinaux de l'Horison , du Levant au Couchant , du Septentrion au Sud. Les quartiers qu'elles forment font aussi de la même mesure avec chacun un ruisseau ; mais le peu d'habitans qu'il y a , la malpropreté des rues sans pavé , la pauvreté des maisons bâties de terre , & couvertes de chaume , ne la font plus ressembler qu'à une campagne , & les rues à des avenues de jardins ; effectivement, elles font bordées de Figuiers , Oli-

viers, Orangers, Palmiers, &c. qui les couvrent d'un agreable ombrage.

La partie la plus confiderable est occupée par deux Places & six Convents de Jacobins, d'Augustins, de Cordeliers, de la Mercy, & de Jesuites, sans compter la Paroisse & la Chapelle de Sainte Agnès. Autrefois il y avoit une Eglise de Sainte Lucie sur une éminence de ce nom, qui s'avance en pointe au milieu de la Ville, elle est de même hauteur que la premiere terrasse, & commande toute la Ville à cause du peu de hauteur des maisons qui n'ont qu'un rez de chaussée. De là comme d'un amphitheâtre, on decouvre un beau paisage que forme l'aspect de la Ville de la plaine qui va jusqu'à la mer, de la baye & de son ouverture. Tout le quartier de Sainte Lucie étoit autrefois peuplé; mais depuis que les Anglois & les Flibustiers ont pillé & brûlé la Ville, il n'a pas été rebâti, non plus que la partie du Sud, cela est arrivé deux fois depuis 40 ans.

La découverte des mines de Copiapo & les vexations des Corregidors, contribuent tous les jours à la dépeupler; quoique ces mines soient éloignées

gnées de Coquimbo de près de 100 lieues par terre, plusieurs familles s'y sont allé établir, de sorte qu'aujourd'hui il n'y a pas plus de 200 feux, & tout au plus 300 hommes capables de porter les armes, sans compter les voisins. Dans ce peu de maisons il se trouve de très-beau sexe d'une humeur enjouée & caressante, qui contribue beaucoup à faire goûter les autres agrémens de la beauté du lieu & du climat.

La fertilité de la terre retient beaucoup de monde à la campagne dans les vallées d'*Elques*, *Sotaquy*, *Salsipued*, *Andacoll*, *Limari*, &c. d'où l'on tire du bled de quoi charger quatre à cinq Navires d'environ 400 tonneaux pour envoyer à Lima. Elles fournissent aussi à Santiago quantité de vin & d'huile, qui est estimée la meilleure de la Côte. Ces denrées jointes à un peu de cuirs, de suif, & de viande sèche, font tout le commerce de ce lieu, où les habitans sont pauvres par leur faineantise, & le peu d'Indiens qu'ils ont pour les servir, car cette contrée est une des plus riches du Royaume en toute sorte de métaux.

Son
com-
merce.

*Hæc eadem argenti rivos arisque metalla,
Ostendit venis atque auro plurima fluxit.*

Virg.

En Hyver quand les pluyes sont un peu abondantes, on trouve de l'or presque dans tous les ruisseaux qui coulent des montagnes, & l'on entreroit toute l'année, si l'on avoit ce secours. A neuf ou dix lieues vers l'Est de la Ville, sont les lavoirs d'Andacoll, dont l'or est de 23 carats; on y travaille toujours avec beaucoup de profit, quand l'eau ne manque pas; les habitans assurent que la terre est *creadice*, c'est-à-dire, que l'ors'y forme continuellement, parce qu'après avoir été lavée, quelques 60 ou 80 ans après, on trouve encore presque autant d'or qu'auparavant. Dans cette même vallée outre les lavoirs, il se trouve sur les montagnes une si grande quantité de minieres d'or & quelques-unes d'argent, qu'il y auroit de quoi occuper plus de 40000 hommes, à ce que j'en ai appris du Gouverneur de Coquimbo; on se propose d'y faire incessamment des moulins, mais les ouvriers y manquent.

Les

Les mines de cuivre sont aussi très-Cuivre.
 frequentes aux environs de Coquimbo
 à trois lieues au N.E. On travaille
 depuis très long-temps à une miniere
 qui fournit de batterie de cuifine à
 presque toute la Côte du Chili & du
 Perou: il est vrai qu'on en use moins
 de cuivre, que de celle de terre ou
 d'argent. On y paye le cuivre en
 lingots huit piaftres le quintal, ce qui
 est une petite somme par rapport à la
 valeur de l'argent dans le país. Les
 Jesuites en ont une autre à cinq lieues
 au Nord de la Ville, dans une mon-
 tagne appellée *Cerro Verde*, qui est hau-
 te & faite en pain de sucre, de ma-
 niere qu'elle peut servir de marque
 pour le Port. Il y en a une infinité
 d'autres qu'on negligé faute de débit;
 on assure aussi qu'il s'y trouve des mi-
 nes de fer & de vif argent.

Je ne dois pas oublier ici quelques
 particularitez du país, que j'ai appri-
 fes du Gardien des Cordeliers de Co-
 quimbo. La premiere, qu'à dix lieues
 au Sud de la Ville, on voit une pier-
 re noirâtre d'où coule une fontaine,
 une fois le mois seulement, par une
 ouverture semblable à cette partie hu-
 maine, dont elle imite les écoulemens
 re-

234 RELATION DU VOYAGE
reguliers, & cette eau fait sur la pierre une trace blanche.

La seconde, est qu'après de la *Hazienda de la Marquesa* à six lieues vers l'Est de la Ville, on voit une pierre grise de couleur de mine de plomb unie comme une table, sur laquelle est parfaitement bien dessiné un Bouclier & un Morion de couleur rouge, qui pénètre fort avant dans la pierre, qu'on a cassé exprès en quelques endroits pour le voir.

La troisième, est que dans une vallée, il y a une petite étendue de plaine, sur laquelle si l'on s'endort, on se trouve au réveil tout enflé, ce qui n'arrive pas à quelques pas delà.

Comme le Port de Coquimbo n'est pas un lieu de commerce pour les marchandises d'Europe, dont on ne peut debiter par an que pour 12 ou 15000 piastres, les Navires François n'y vont que pour se rafraîchir de vivres & faire des eaux de vie & du vin. Le beuf y est un peu meilleur qu'à Valparaíso, & à peu près de même valeur de huit à dix piastres; il y a de la chasse de Perdrix, mais elles ont peu de goût, les Tourterelles au contraire y sont fort délicates; il y a quantité de

Ca-

Canards dans un petit lagon auprès du Port. La pêche est assez abondante dans la Baye ; il y a quantité de Mulets, des Pejereyes, des Lenguados, & un poisson sans arêtes fort délicat appellé *Tesson*, particulier à cette côte ; mais on n'y peut pas s'enfermer commodément, parceque le rivage est plein de pierres, la mer mâle, & mêlée de Goemons.

Les Plantes font dans cette Contrée à peu près les mêmes qu'à Valparaiso, le Paico y est plus petit & plus aromatique, par consequent un meilleur sudorifique : il y a beaucoup d'une espece de *Ceterach* qu'ils appellent *Doradilla*, dont la feuille est toute frisée, ils en boivent la décoction pour se remettre des fatigues des voyages, & en font grand cas pour purifier le sang. Il y a une espece de Citrouille qui dure toute l'année, appellée *Lacayota*, on la fait ramper sur les toits des maisons, & l'on en fait une excellente confiture. Il y a quantité d'*Algarrova*, espece de Tamarin qui porte un haricot fort raifineux, dont la gouffe & le grain sec, pilez & mis en infusion, servent à faire de très-bonne encre à écrire, en y jettant un

Plantes.

un peu de Couperose : on l'appelle aussi *Tara*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec la gouffe de cette Plante, quoiqu'en effet elle en differe en quelque chose.

On commence à voir dans ce Climat un arbre qui ne croît point dans tout le reste du Chili, & qui est particulier au Perou, on l'appelle *Lucumo*, sa feuille ressemble un peu à celle de l'Oranger & du Floripondio, son fruit ressemble aussi fort à la Poire qui enferme la graine de ce dernier; quand il est mûr, l'écorce est un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, & à peu près du goût & de la consistance du fromage fraîchement fait; au milieu est un noyau tout à fait semblable à une Châtaigne pour la couleur, la pelure & la consistance; mais il est amer, & ne sert à rien.

Il se trouve dans les vallées en approchant de la Cordillere, une herbe qui dans sa naissance peut se manger en salade; mais dès qu'elle commence à grandir, elle devient un poison si violent pour les chevaux, que d'abord qu'ils en ont mangé ils deviennent aveugles, enflent & crevent en très-peu de temps.

DEPART DE COQUIMBO.

Changement de Navire.

LE peu d'apparence que le Sieur Duchêne vendit les Marchandises au prix qu'il demandoit, & le dessein qu'il avoit formé d'attendre que la paix fût publiée pour prendre le parti de rester le dernier à la Côte, flatté qu'il ne viendrait plus de Vaisseaux de France, m'engagerent à prendre des mesures pour me rendre aux ordres de Sa Majesté, qui limitoient à deux ans le Congé qu'Elle m'avoit fait la grace de m'accorder pour ce Voyage, persuadé que le Saint Joseph étoit encore au moins pour deux ans à la Côte, & en voyage.

Je m'embarquai dans un Navire Espagnol, appelé le *Jesus-Maria-Joseph*, chargé de bled pour le Callao, commandé par Don Antoine Alarcon, afin d'aller joindre quelques-uns des Vaisseaux François qui avoient achevé leur commerce, & devoient en peu s'en retourner en France; l'occasion étoit

étoit favorable, parceque nous devions donner dans les Ports frequentez, appelez *Puertos intermedios*.

Le 30 de Mai nous mîmes à la voile pour sortir de la Baye de Coquimbo, mais le calme nous ayant pris au dehors, le courant nous y reporta, & nous mouillames en 17 brasses à l'ESE du Pajaro niño. Le lendemain pareille chose nous arriva, & nous remouillâmes.

La sortie de cette Baye n'est pas aisée, à moins que de partir avec un bon *Terral*, c'est à dire un vent venant de terre, qui ordinairement ne souffle que depuis minuit jusqu'au jour: on ne doit pas s'exposer à être pris de calme un peu au dehors de l'entrée, parceque les courans qui portent au Nord, jettent les Navires entre les Isles de Pajaros & la terre ferme qui est au-delà de la pointe des *Theatins*: ces Isles sont à sept ou huit lieues au NO du Compas, ou NO $\frac{1}{4}$ N du Monde à l'égard de la pointe de la Tortue. Il est vrai qu'avec un bon vent on pourroit s'en tirer, parcequ'il y a passage; mais outre qu'il est dangereux & peu frequenté, les marées chargent sur les Isles, où quelques

ques Navires Espagnols ont péri. C'est pourquoi si le Terral n'est pas fait, il ne faut sortir qu'avec la brise de SSO, & courir quelques lieues à ONO pour se mettre un peu au large de ces Isles, que les Pilotes Espagnols évitent comme un écueil en calme; d'autant plus, que les marées ne sont pas connues pour régulières. Néanmoins je n'en pense pas de même pour le dedans de la Baye, j'ai cru remarquer que le retardement n'étoit pas celui du passage de la Lune au Meridien, mais peut-être du tiers, ou d'un quart d'heure. Je n'assure rien là-dessus, une telle observation demanderoit plusieurs mois de temps pour s'en éclaircir.

Enfin le 7 Juin sur les quatre heures du matin, nous sortîmes avec les vents d'Est; à midi je pris la hauteur à O du Pajaro niño, que je trouvai par les 29^d 55', comme je l'ai dit ci-devant; la brise étant venue, nous passâmes pendant la nuit auprès de l'Isle de *Choros* qui est à quatre lieues au Nord de celles des Pajaros, nous crûmes même dans l'obscurité en avoir connoissance.

Le lendemain matin nous nous trou-
vâ-

240 RELATION DU VOYAGE
vâmes à quatre lieues au N O $\frac{1}{4}$ N de
l'Isle du Chañaral qui tient à la ter-
re ferme par un banc de sable que la
mer couvre de vent de Nord, elle est
à quatre lieues de l'Isle de Choros, &
à seize lieues de la pointe de la Tor-
tue, cette Isle est presque plane, &
fort petite.

Quatre ou cinq lieues plus au Nord,
on me fit remarquer une tache blan-
che auprès d'une coulée, appelée
Crevasse profonde, *Quebrada honda*,
audeffus de laquelle sont des riches
Mines de cuivre.

Baye de
Guasco. Nous reconnûmes ensuite sur le soir
la Baye de *Guasco* où il y a bon mouil-
lage à 18 & 20 brasses d'eau fort près
de terre. Ce Port n'est pas frequen-
té, parcequ'il n'y a d'autre commer-
ce que celui d'un particulier qui fait
tirer du cuivre, il est ouvert au Nord,
large d'environ une lieue; on y trou-
ve de bonne eau.

Le jour suivant nous mîmes de qua-
tre à cinq lieues au large l'anse du *To-
toral* où il y a mouillage, elle n'est
reconnoissable qu'en ce qu'elle est si-
tuée environ à la moitié de la distan-
ce d'un Cap appelé *Serro Prieto*, &
d'une pointe basse qui est celle du Sud
de la Baye Salée. Le

Le 10 nous eûmes connoissance du *Morne de Copiapò*, qui paroît de loin comme une Isle, parcequ'il ne tient à la terre ferme que par une langue fort basse, en quoi il est fort reconnoissable; cette pointe ou Morne est de hauteur au-dessous de la moyenne, il est situé par 27^d de latitude, on le compare à la pointe de Sainte Hele-
 ne au Perou; il paroît ainsi * étant
 vû du côté du Sud, & peu differem-
 ment du côté du Nord ou sous le
 vent.

* Plan-
 che XX.

A mesure qu'on en approche, on voit une petite Isle basse d'environ un quart de lieue de diametre, entre laquelle & la terre ferme, on dit qu'il y a mouillage à l'abri du Nord, vers le fond de l'anse où se dégorge la riviere de Copiapò.

Vis-à-vis de cette anse nous fûmes contrariés par les vents de Nord, & le calme me fit remarquer que les courans portoient au Sud; ce qui confirme ce que disent les Pilotes Espagnols, qu'en temps de Nord ils vont comme le vent.

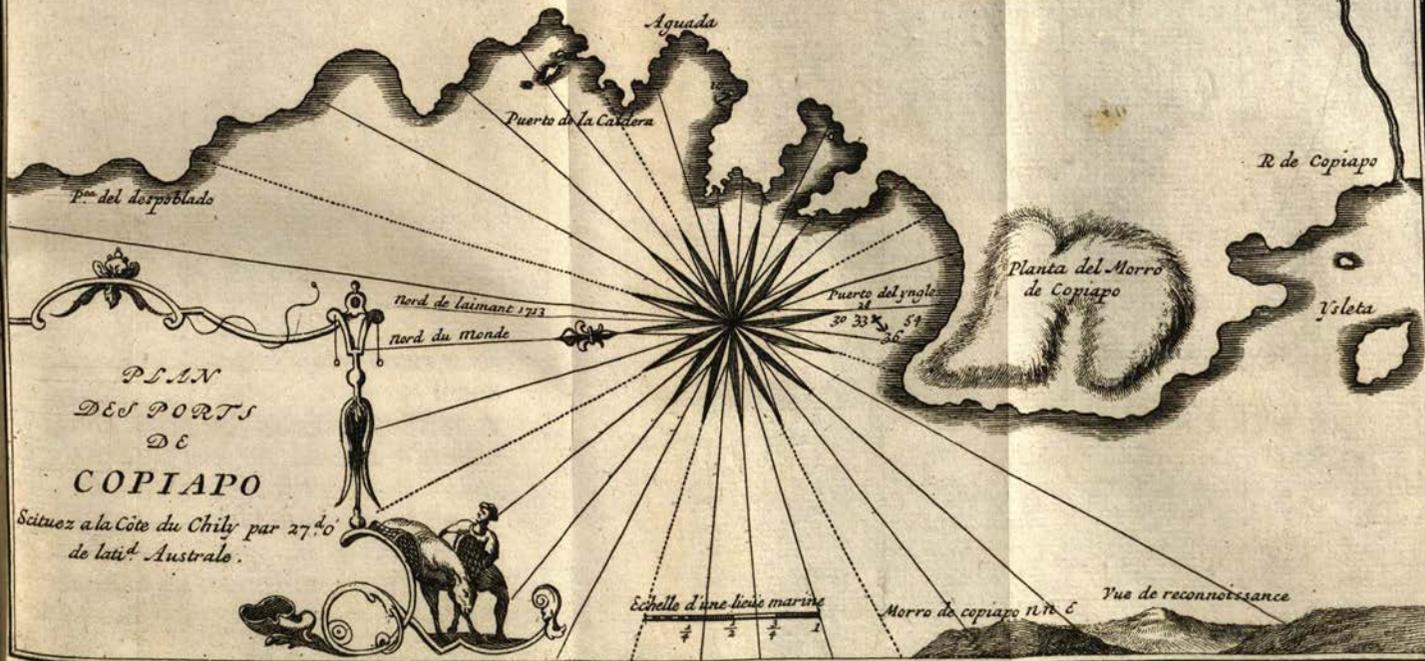
Enfin le vent de Sud étant revenu, nous allâmes de nuit mouiller dans une anse qu'on appelle Port à l'Anglois,

242 RELATION DU VOYAGE
Puerto del Ingles, à cause qu'un Cor-
saire de cette Nation y a mouillé le
premier; nous étions à 36 brasses d'eau
fond de sable & coquillage, au
NE $\frac{1}{4}$ N du Morne de Copiapó, & S $\frac{1}{4}$
SE de la pointe de tribord de *la Cal-
dera* la plus proche. J'allai fonder le
lendemain dans cette anse, & je trou-
vai fond de rocher du côté du Mor-
ne, & beaucoup d'eau; au contraire
fond de sable & moins d'eau du côté
du Nord. Il n'y a ni eau ni bois.

Description du Port de la Caldera.

Planche
XX.

Le Mardi 13 nous en sortîmes pour
aller mouiller au *Port de la Caldera* qui
en est séparé par une pointe de terre,
au-devant de laquelle est un brisant
que nous rangeâmes à la portée du
pistolet, & continuâmes de même le
long de la terre de tribord qui est fort
saine, afin de gagner au vent & aller
au mouillage sans louvoyer. Effecti-
vement nous donnâmes fond de cette
bordée en dix brasses d'eau, au SE $\frac{1}{4}$ E
de la terre la plus avancée de tribord,
ayant la pointe basse du Nord au N $\frac{1}{4}$
NE à trois lieues. Là nous déchar-
geâmes un peu de bled pour la Ville
de



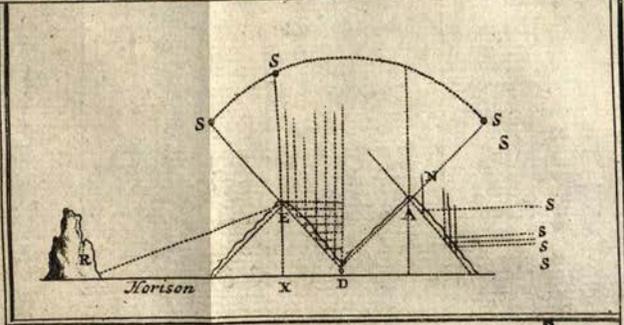
PLAN
DES PORTS
DE
COPIAPO

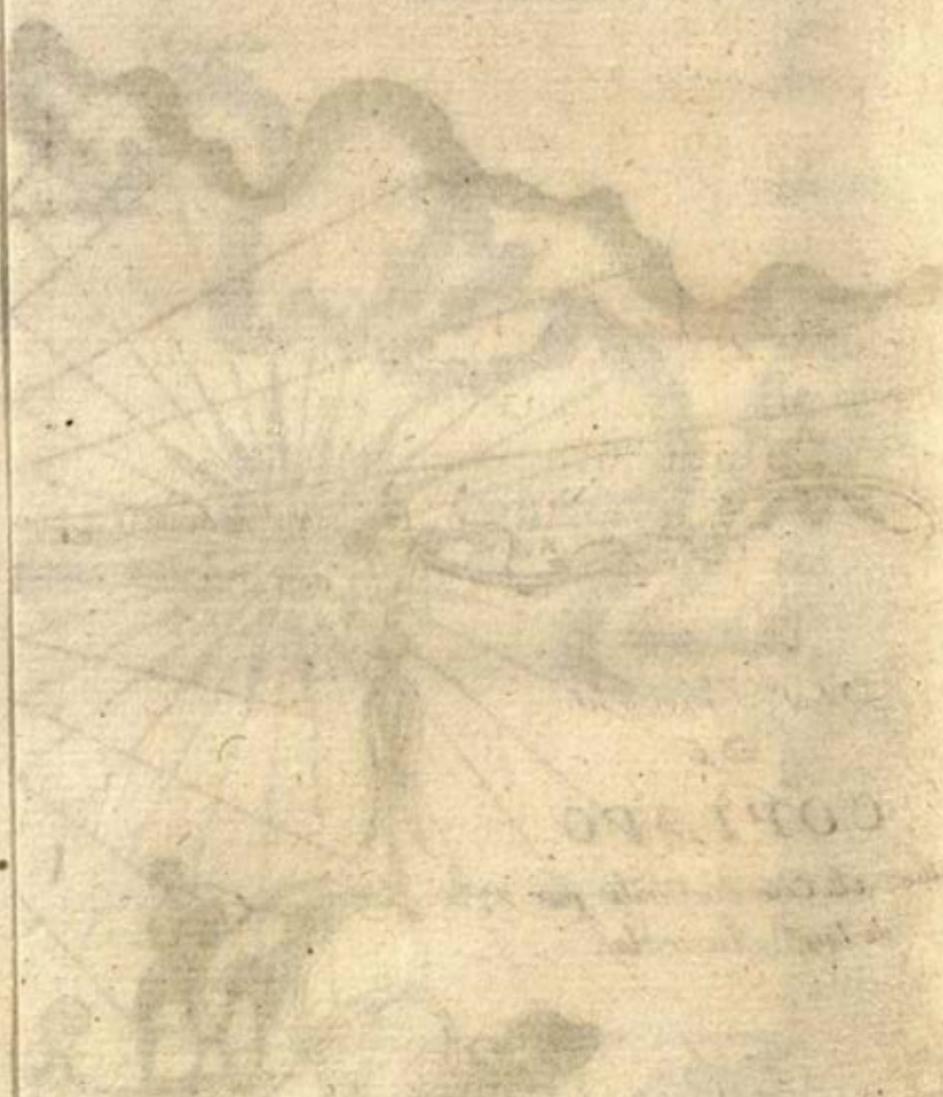
Situez a la Côte du Chily par 27.^o
de lati^e Australe.

Echelle d'une lieue marine
1/4 1/2 3/4 1

Morro de Copiapo N. N. E

Vua de reconnaissance





COPIED

RELI

de Copiapò, & chargeâmes de Soufre que nous trouvâmes au bord de la mer où il avoit été transporté pour notre arrivée.

Ce Port est à l'abri des vents de Sud; mais en Hyver, quoique les vents de Nord n'ayent plus de force par cette latitude, on dit qu'il y a beaucoup de mer; il est le plus près de Copiapò, mais il est peu fréquenté, parcequ'on n'y trouve aucune commodité; le bois y est très-rare, & pour en faire il faut aller cinq ou six lieues avant dans la vallée où passe la riviere. L'aigade y est mauvaise, on la fait dans un creux à quelques 50 pas loin du rivage du fond de la Rade où s'assemble un peu d'eau faumate. Aux environs il n'y a d'autre habitation qu'une cabane de Pêcheur au fond de l'anse du NE; la Ville en est éloignée de 14 lieues vers l'Est par le plus court chemin des montagnes, & de 20 lieues par le chemin ordinaire qui suit le cours de la riviere, dont le dégorge-ment, comme je l'ai dit, est à cinq lieues plus au Sud que la Caldera.

Toute la plage de la Caldera est couverte de coquillage, particuliere-ment de ceux qu'on appelle *Locos* *.

* Voyez
la Plan-
che XX.

Ainsi Dampier a tort de dire qu'il n'y a aucun Poisson à coquillage sur toute cette Côte.

Idée de
la Bour-
gade de
Copia-
pò.

Copiapò est une Bourgade dont les maisons sont sans ordre, dispersées çà & là ; les Minieres d'or qu'on y a découvert depuis six ans, y ont attiré un peu de monde, de sorte qu'à present il peut y avoir huit à neuf cens ames. Cette augmentation d'Espagnols a donné occasion à un ordre de repartition des terres, par lequel on ôte aux pauvres Indiens, non seulement leurs terres, mais encore leurs maisons, que le Corregidor vend aux nouveaux venus pour le compte du Roi, ou, pour mieux dire, celui de ses Officiers, sous prétexte de faciliter les nouveaux établissemens de ceux qui font valoir les Minieres. Il y a des Minieres directement au-dessus de la Ville, d'autres à deux & trois lieues, d'où l'on apporte, sur des mules, le minerai aux moulins qui sont dans la Ville même; en 1713 il y en avoit six de ceux qu'on appelle *Trapiches*, & on y en faisoit un septième de ceux qu'on appelle *Ingenio real* ou à Pilon, dont nous parlerons ailleurs, qui pourra moudre douze fois plus que les Tra-
pi-

Mines
d'or de
Copia-
pò.

piches, c'est-à-dire six Caxons par jour; le Caxon y rend jusqu'à douze onces, plus ou moins; il faut qu'il en rende deux pour retirer les frais; l'on-
ce d'or s'y vend 12 & 13 piaftres $\frac{1}{2}$ fondu.

Outre les Mines d'or, on trouve aux environs de Copiapo quantité de Mines de fer, de cuivre, d'étain, de plomb, auxquelles on ne daigne pas travailler; il y a aussi quantité d'aimant, & du *Lapis Azuli*, que les gens du pais ne connoissent pas pour une chose de valeur; celles-ci sont à 14 ou 15 lieues loin de Copiapò, près d'un endroit où il y a quantité de mines de plomb. Enfin toute la terre y est pleine de mines de sel gemme, d'où vient que l'eau douce y est fort rare; le salpêtre n'y est pas moins commun, on le voit dans les vallées d'un doigt d'épais sur la terre.

Dans les hautes montagnes de la Cordillere à 40 lieues du Port vers l'E SE, sont les mines du plus beau soufre qu'on puisse voir; on le tire tout pur d'une veine d'environ deux pieds de large, sans qu'il ait besoin d'être purifié. Il vaut trois piaftres le quintal rendu au Port, d'où on le transporte à Lima.

Souffre
mineral.

On fait aussi à Copiapò un petit commerce de braye, espece de raifine qui vient d'un arbrisseau dont la feuille ressemble au romarin; elle sort des branches & de la graine que l'on fait fondre en gros pains parallelepipedes de deux pieds de long, & de dix à douze pouces d'épais; elle est fort seche, & n'est bonne que pour suppléer au vernis des *Boriches*, ou vases de terre, où l'on met le vin & l'eau de vie; elle coûte cinq piaftres le quintal au Port. Au reste, le pais est fort sterile, à peine fournit-il de quoi nourrir les habitans, qui tirent les denrées des environs de Coquimbo.

Guana-
cos.

Dans les montagnes de cette contrée, il y a beaucoup de *Guanacos*, espece de Chameau & de Chevreuil, dans le corps desquels on trouve les pierres de bezoard, autrefois si estimées dans la Medecine, qu'elles valoient leur poids d'argent; mais aujourd'hui qu'on a découvert que les yeux d'écrevisses & autres alkalis, pouvoient suppléer à son défaut, elle a beaucoup perdu de sa valeur en France, neanmoins les Espagnols l'achètent toujours fort cher.

Depuis Copiapò jusqu'à Coquimbo
pen-

pendant cent lieues de chemin, il n'y a ni Ville ni Village, mais seulement trois ou quatre métairies ; & depuis Copiapò jusqu'à *Atacama* dans le Perou, le país est tellement affreux & desert, que les Mules y perissent faute d'herbes & d'eau ; il n'y a pendant 80 lieues, qu'une riviere qui coule depuis le lever du Soleil jusqu'au coucher, peut-être à cause que cet Astre fond la neige qui se gele de nouveau pendant la nuit ; les Indiens l'appellent *Anchallulac*, c'est à dire hypocrite. Ce sont ces terribles montagnes qui separent le Chili & le Perou, où le froid est quelquefois si violent, qu'on y meurt gelé, faisant la grimace d'un homme qui rit, d'où selon quelques Historiens, est venu le nom de Chili, qui veut dire froid ; quoiqu'au-delà de ces montagnes, le país soit fort temperé. On lit dans l'Histoire de la Conquête du Chili, que les premiers Espagnols qui les passerent, y moururent gelez debout avec leurs Mules. A present on a découvert un chemin beaucoup meilleur, en suivant la Côte de la mer.

Grand
Desert.

Le soufre que nous devions prendre étant embarqué, le Dimanche 18

Départ
de Co-
piapò.

Juin nous mêmes à la voile pour aller
 à *Arica*, mais les calmes & les vents
 du Nord nous retinrent à vûe de ter-
 re pendant quelques jours. Le *Due-
 ño*, ou le Propriétaire du Navire &
 le Capitaine Espagnol, affligés de ce
 retardement, firent à la tête de l'é-
 quipage, une neuvaine à Saint Fran-
 çois Xavier, dont ils attendoient un
 miracle qui ne se fit point au temps
 prescrit; ils en furent si fort irritez,
 qu'ils disoient hautement qu'ils ne
 prieront plus les Saints, puisqu'ils
 ne daignoient les exaucer. Le Capi-
 taine s'adressoit ensuite à une petite
 image de la Vierge qu'il pendoit au
 mât d'Artimon, & lui tenoit souvent
 ce discours: *Ma bonne amie, je ne t'ôie-
 rai point de là que tu ne nous donnes un bon
 vent; & s'il arrivoit que Notre-Dame
 de Velen, c'est-à-dire de Bethleem, n'o-
 perât pas, il y mettoit Notre-Dame
 du Mont-Carmel, du Rosaire, ou de la
 Soledad, c'est-à-dire de la solitude ou
 affliction, d'où l'on peut juger de
 quelle maniere la plûpart des Espa-
 gnols honorent les Images, & quelle
 confiance ils ont en elles.*

Enfin un bon frais de SSE nous
 mit à la latitude de 22^d 25' qui est cel-
 le

lè de *Cobija*, Port de la Ville de *Atacama*, qui est 40 lieues dans les terres. Il est reconnoissable, parceque depuis *Morro Moreno*, qui est dix lieues au vent, la montagne vient en montant jusques directement au-dessus de l'anse où il est, & delà elle commence un peu à baisser; de sorte que cet endroit est le plus haut de la Côte, quoique de peu. Cette reconnoissance est plus sûre que celle des taches blanches qu'on y voit, parcequ'il y en a quantité dans toute cette Côte.

Recon-
noissan-
ce de
Cobija.

Quoique nous n'y ayons pas été, je ne laisserai pas d'inferer ici ce que j'en ai appris des François qui y ont mouillé; ils disent que ce n'est qu'une petite anse d'un tiers de lieue d'enfoncement, où l'on se met à 18 ou 15 brasses d'eau fond de sable; on y est peu à couvert des vents de Sud & SO, qui sont les plus ordinaires à la Côte.

Pour mettre pied à terre, il faut débarquer entre des pierres, qui forment un petit canal vers le Sud, qui est le seul où les Chaloupes puissent aborder sans risque.

Le Village de *Cobija* est composé d'une cinquantaine de maisons d'In-

diens faites de peaux de Loups marins. Comme le terroir est stérile, ils ne vivent ordinairement que de poisson, de quelque peu de mays & de topinambours, ou *Papas*, qu'on leur apporte de Atacama en échange de poisson. Il n'y a dans le Village qu'un petit filet d'eau un peu salée, & pour tout arbre, on y voit quatre Palmiers & deux Figuiers, qui peuvent servir de marque pour le mouillage; il n'y a du tout point d'herbe pour les bestiaux, on est obligé d'envoyer les moutons dans une coulée vers le haut de la montagne, où ils en trouvent quelques brins pour subsister.

Comme ce Port est dénué de tout, il n'a jamais été fréquenté que par les François, qui pour s'attirer les Marchands, ont cherché les endroits les plus proches des minieres, & les plus écartez des Officiers Royaux, afin de faciliter le commerce & le transport de l'argent & des marchandises. Celui-ci est le plus près de *Lipes* & de *Potosi*, qui en est néanmoins éloigné de plus de cent lieues, de país desert, dont voici la route. Depuis Cobija, il faut faire la premiere journée vingt-deux lieues de país sans eau & sans bois, pour arri-

Route de
Cobija
au Po-
tosi.

ver

ver à la petite riviere de *Chacanza*, dont l'eau est même fort salée.

De là il faut faire sept lieues pour en trouver de même qualité, effectivement c'est la même riviere sous différent nom.

Ensuite neuf lieues pour venir à *Calama*, Village de dix ou douze Indiens; deux lieues avant que d'y arriver, on passe dans un bois d'*Algarrovos*, espece de Tamaris.

De Calama à *Chiouchiou* ou *Atacama la basse*, six lieues; c'est un Village de huit ou dix Indiens éloigné de *Atacama la haute* de dix-sept lieues vers le Sud, en celle-ci demeure le Corregidor de Cobija.

De *Chiouchiou* à *Lipes* il y a environ soixante-dix lieues, que l'on fait en sept ou huit journées, sans trouver aucune habitation, & l'on passe une montagne de douze lieues, sans eau & sans bois.

Lipes est un lieu de mines, *Affiento de minas*, qui ont fourni pendant longtemps beaucoup d'argent; il y a huit moulins travaillans, sans compter ceux des petites mines des environs, comme *Escala*, *Aquegua*, & *Saint Christoval*, dans lesquelles il y en a

Minieres
de Lipes.

fix. Lipès est divisé en deux parties, éloignées l'une de l'autre de moins d'un demi quart de lieue, l'une s'appelle *Lipès*, & l'autre le *Guaico*. Dans ces deux endroits, compris le monde qui travaille au bas de la coline où sont les minieres d'argent, il peut y avoir environ huit cens personnes de toute espece; cette coline est au milieu de *Guaico* & de *Lipès*, toute percée d'ouvertures de mines, dont il y en a une si profonde, qu'on y trouve la fin du rocher, au-dessous duquel étoit du sable & de l'eau, ce qu'ils appellerent les *Antipodes*.

De *Lipès* à *Potosi*, il y a environ soixante-dix lieues que l'on fait en six ou huit jours, sans rencontrer dans tout ce chemin plus de deux ou trois cabanes d'Indiens.

Minieres
de *Po-*
tosí.

Potosi est cette Ville si renommée dans tout le Monde, par les immenses richesses qu'on a tiré autrefois, & qu'on tire encore de la montagne, au pied de laquelle elle est bâtie. On y compte plus de 60000 Indiens & 10000 Espagnols ou Blancs; le Roi oblige les Paroisses circonvoisines d'y envoyer tous les ans un certain nom-

nombre d'Indiens, pour travailler aux mines, ce qu'on appelle *la Mita*; les Corregidors les font partir le jour de la Fête-Dieu, la plupart emmenent avec eux leurs femmes & leurs enfans, qu'on voit aller à cette servitude la larme à l'œil & avec répugnance: néanmoins après l'année d'obligation, il y en a quantité qui oublient leurs habitations, & s'accoutument à demeurer au Potosi, d'où vient que cette Ville est si peuplée.

Les minieres ont beaucoup diminué de leur valeur, & la Maison de la Monnoye ne bat pas le quart de ce qu'elle faisoit autrefois; il y a eu jusqu'à cent-vingt moulins; aujourd'hui il n'y en a plus que quarante, & le plus souvent il n'y a pas de quoi fournir à la moitié.

On dit que ce lieu est si froid, qu'autrefois les femmes Espagnoles ne pouvoient y accoucher, elles étoient obligées d'aller à vingt & trente lieues de là, pour ne pas s'exposer au danger de mourir avec leur enfant, mais aujourd'hui quelques-unes y accouchent. On regardoit cet effet de leur délicatesse comme une punition du Ciel, puisque les Indiennes ne font point

fujettes à cet inconvenient ; le reste des particularitez de cette Ville se trouve dans plusieurs Relations.

Après avoir passé Cobija, nous nous trouvâmes en calme par les 21^d, auprès du petit Iflot appelé le *Pavillon*, à cause qu'il est fait comme une tente, moitié noir par en haut & blanc par le bas. Derriere cet Iflot en terre ferme, est une petite anse pour les Chaloupes. Il y a dans cette Côte des animaux que les gens du país appellent *Leon* ou Lion, quoiqu'ils soient bien differens de ceux d'Afrique. J'en ai vû des peaux pleines de paille, dont la tête tient un peu du Loup & du Tigre, mais la queue est plus petite que celle de l'un & de l'autre: Ces animaux ne sont pas à craindre, ils fuient les hommes, & ne font de mal qu'aux troupeaux. Nous demeurâmes deux jours en calme auprès du Pavillon, sans nous appercevoir d'aucun courant.

Lions du Perou.

Quelques petites fraîcheurs nous poussèrent auprès du Morne de *Carapucho*, au pied duquel est l'Isle de *Iquique*, dans une anse où il y a mouillage ; mais point d'eau, les Indiens qui demeurent en terre ferme sont obli-

obligez de l'aller chercher à dix lieues de là, dans la coulée de *Piffague*, avec une barque qu'ils ont exprès, mais comme il arrive quelquefois que les vents contraires la retiennent, alors ils sont obligez d'en aller chercher à cinq lieues par terre, au ruisseau de *Pica*.

L'Isle de Iquique est aussi habitée par des Indiens & des Noirs, qu'on y occupe à tirer la *Guana*, qui est une terre jaunâtre qu'on croit être de la fiente d'oiseaux, parceque outre qu'elle a la puanteur de celle des Cormorans, on a trouvé des plumes d'oiseaux fort avant dans cette terre. Néanmoins on a peine à comprendre comment il a pû s'en amasser une si grande quantité, car depuis plus de cent ans on en charge tous les ans dix ou douze Navires pour engraisser les terres, comme je le dirai plus bas, & à peine s'apperçoit-on que l'Isle ait diminué de hauteur, quoiqu'elle soit petite d'environ trois quarts de lieue de tour, & qu'outre ce qu'on en porte par mer, on en charge quantité de mules pour les vignes & les terres labourées de *Tarapaca*, *Pica*, & autres lieux circonvoisins, ce qui fait

Isle de Iquique & Guana, ce que c'est.

pen-

penfer à quelques-uns que c'est une qualité de terre particuliere. Pour moi je ne ferois pas de ce fentiment; car il est vrai que les oifeaux de mer font en fi grande quantité, qu'on peut dire, fans exageration, que l'air en est quelquefois obscurci; on les voit dans la baye d'Arica, par multitudes infinies, s'assembler tous les matins vers les dix heures, & tous les soirs vers les fix heures, pour enlever le poisson qui vient à fleur d'eau dans ce temps-là, où ils font une espece de pêche reguliere.

A douze lieues de Iquique on a découvert l'année 1713, des minieres d'argent, où l'on se propofoit de travailler incessamment; on espere qu'elles seront riches, suivant les apparences.

Depuis Iquique jusqu'à Arica la Côte est toujours fort haute & fort saine, il faut la ranger de près, de peur que les courans qui portent en Été au N & au NO, ne jettent les Navires au large. Il est néanmoins vrai qu'ils portent quelquefois en Hyver au Sud, comme nous & plusieurs autres l'avons éprouvé.

Après la coulée de Pissagua on trouve

ve celle des *Camarones* qui est plus large; & à quatre lieues au vent de *Arica* celle de *Vitor* où il y a de l'eau douce & du bois; c'est le seul endroit où les Navires mouillez à *Arica* puissent en faire.

Lorsqu'on est à une lieue près de la *Quebrada de Camarones*, on commence à découvrir le Morne de *Arica*, qui paroît comme une Isle à cause qu'il est beaucoup plus bas que la Côte devers le vent; mais lorsqu'on en approche à trois ou quatre lieues, on le reconnoît par une petite Isle basse qui est au devant comme un brisant, & par sa figure escarpée, à quoi on ne peut se tromper, parcequ'au-delà c'est une Côte basse; il est situé par $18^{\text{d}} 20'$ de latitude.

Recon-
noissan-
ce de
Arica,

Ce Morne du côté de l'Ouest est tout blanc de la fiente des oiseaux de mer appellez *Cormorans*, qui s'y assemblent en si grande quantité, qu'il en est entièrement couvert. Cet endroit est le plus reconnoissable de la Côte. Lorsque le temps est clair on voit, avant dans la terre, la montagne de *Tacora* qui semble s'élever jusqu'aux nues, elle forme deux têtes

258 RELATION DU VOYAGE
au plus haut, auprès desquelles est le
chemin qui conduit à la Paz ; l'air y
est si différent de celui qu'on respire
en bas, que ceux qui ne sont pas ac-
coutumés de la passer y souffrent les
mêmes maux de cœur & de tête qu'en
mer.

Description de la Rade de Arica.

Planche
XXI.

En entrant dans la Rade de Arica
on peut ranger, à une cablure de dis-
tance, l'Isle de *Guano* qui est au pied
du Morne, & aller mouiller au N;
NE de cette Isle, & au NO du Clo-
cher de Saint Jean de Dieu, distin-
gué par sa hauteur de tous les édifi-
ces de la Ville. Là on a neuf brasses
d'eau fond de vase dure, hors de dan-
ger des rochers du fond, qui en plu-
sieurs endroits de la Rade rongent les
cables. On n'y est pas à l'abri des
vents de Sud & de SO, mais l'Isle
de *Guano* rompt un peu l'enflement
de la mer.

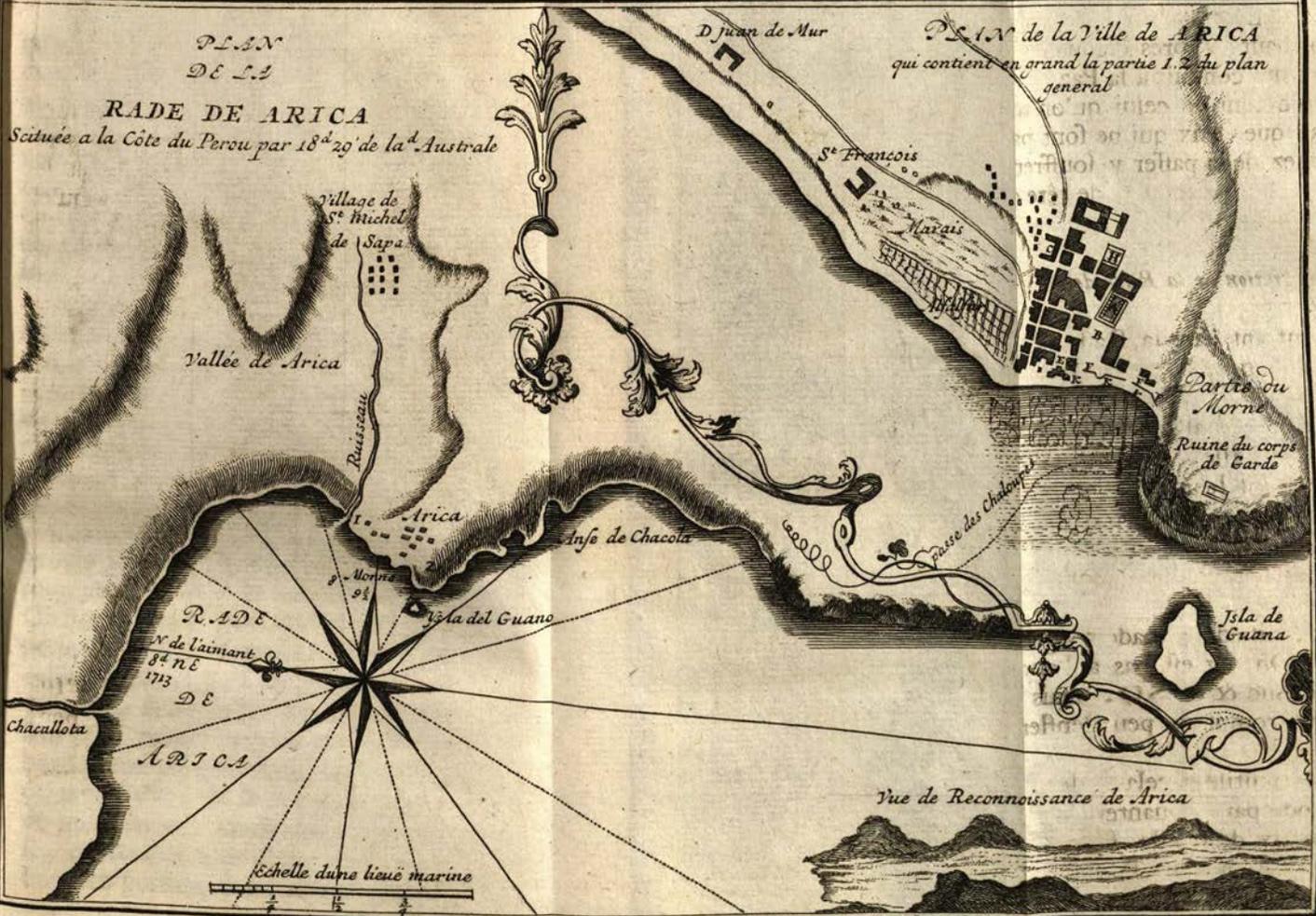
Si elle est utile en cela, elle est bien
incommode par la puanteur des fien-
tes d'oiseaux dont elle est couverte,
d'autant plus qu'elle est directement
au vent des Navires ; on croit même
qu'el-

PLAN
DE LA

RADE DE ARICA

Scituée a la Côte du Perou par 18^d 29' de la^d Australe

PLAN de la Ville de ARICA
qui contient en grand la partie 1.2 du plan
general





RIDE DE L'ARCTIQUE

Carte de la Péninsule de la Nouvelle-France

Golfes de Labrador

Golfes de Gaspésie

qu'elle rend le Port mal sain en Eté: mais il semble plus vraisemblable que les maladies de cette saison font un effet des grandes chaleurs que le vent ne peut moderer, parceque le flux de l'air est arrêté par la Côte du Nord qui forme un cul de sac de sable & de rochers toujours brûlans.

Neanmoins l'eau qu'on fait pour les Navires y est assez bonne, quoique d'une maniere extraordinaire. Quand la mer baisse on creuse environ un demi pied dans le sable du rivage d'où elle se retire, & dans ces creux si peu profonds on puise de bonne eau douce qui se conserve bien en mer.

Comme le rivage est tout plein de grosses pierres, de peu d'eau & de mer toujours male, le débarquement des Chaloupes ne se peut faire qu'en trois petites Caletes, dont la meilleure est celle qui est au pied du Morne. Pour y entrer, il faut passer entre deux brisans, & ranger de près celui de tribord parmi des goemons. Il découvre de mer basse, & se fait appercevoir de mer haute. Lorsqu'on l'a dépassé, on revient tout d'un coup sur babord en portant droit aux premieres

Aigade
singulier.
re.

Débar-
quement
des Cha-
loupes.

mai-

maisons, & ainsi on embouque la grande Calette, dont le fond est presque de niveau, & où il y a si peu d'eau de mer basse, que les Canots n'y flottent pas, & les Chaloupes chargées y touchent de mer haute; de sorte que pour les empêcher de se briser, on est obligé d'armer la quille de dragues de fer.

Pour empêcher que les Nations ennemies ne puissent mettre à terre en cet endroit, les Espagnols avoient fait des retranchemens de briques crues, & une batterie en forme de petit Fort qui flanque les trois Calètes; mais elle est faite d'une manière pitoyable, & à présent tout tombe en ruine; ainsi ce Village ne merite rien moins que le nom de Place forte que lui donne *Dampier*, parcequ'il y fut repoussé en 1680. Les Anglois prévenus de la difficulté de mettre pied à terre devant la Ville, se débarquerent à l'anse de *Chacota* qui est du côté du Sud du Morne, d'où ils vinrent par-dessus la montagne piller *Arica*.

Ville de
Arica.
Planche
XXI.

Ces ravages & les tremblemens de terre qui y sont frequens, ont enfin détruit cette Ville, qui n'est plus aujour-

jourd'hui qu'un Village d'environ 150 familles, la plûpart Noirs, Mulâtres & Indiens, peu de Blancs. En 1605, le 26 Novembre, la mer émue par un tremblement, l'inonda subitement, & en abattit la plus grande partie: on voit encore les vestiges des rues, qui s'étendent à près d'un quart de lieue de l'endroit où elle est aujourd'hui. Ce qui reste de la Ville n'est pas sujet à pareil accident, parcequ'elle est située sur une petite éminence au pied du Morne. Les maisons ne sont la plûpart que de fascines d'une sorte de glayeul appelé *Totora*, liées debout les unes contre les autres avec des éguillettes de cuir sur des cannes qui fervent de traverses, ou bien elles sont faites de cannes posées debout, dont les intervalles sont remplis de terre. L'usage des briques crues est réservé aux plus magnifiques, & aux Eglises. Comme il n'y pleut jamais, il n'y a d'autre couvert qu'une natte, ce qui donne aux maisons un air de ruine quand on les voit par dehors.

La Paroisse est assez propre, elle est sous le titre de Saint Marc; il y a un Convent de la Mercy de sept à huit Religieux, un Hôpital des Freres de Saint

Saint Jean de Dieu, & un Convent de Cordeliers qui venoient s'établir en Ville après avoir détruit l'ancien qu'ils avoient à demi quart de lieue de là, quoique dans le plus joli endroit de la vallée, & près de la mer.

La vallée de Arica est large au bord de la mer d'environ une lieue, tout pais aride, excepté l'endroit de l'ancienne Ville qui est cultivé de petites prairies d'*Alfalfa* ou de la Luzerne, quelques cannes de Sucre, Oliviers & Cotoniers mêlez, de marais pleins de ces glayeuls dont on bâtit les maisons: elle s'enfonce à l'Est en se retrecissant du même côté. Une lieue au dedans est le Village de Saint Michel de *Sa-*
Agy, ce que c'est. *pa*, où l'on commence à cultiver l'*A-*
gy, c'est à dire le Piment dont tout le reste de la vallée est cultivé, & semé de métairies uniquement occupées à ces legumes. Dans ce petit espace de vallée qui est très-étroite, & n'a pas plus de six lieues de long, il s'en vend tous les ans pour plus de 80000 écus.

Le goût des Espagnols du Perou est si general pour cette Epicerie, qu'ils ne peuvent s'en passer dans aucun ragoût, quoiqu'elle soit si piquante, qu'à moins que d'y être accoutu-
 mé,

me, il est impossible d'en goûter; & comme elle ne peut croître dans la *Puna*, c'est à dire les montagnes, il descend tous les ans quantité de Marchands qui enlèvent tout le Piment qu'on cultive dans les vallées de *Arica*, *Sama*, *Tacna*, *Locumba*, & autres à dix lieues à la ronde, d'où l'on compte qu'il en sort pour plus de 600000 piastrès, quoiqu'elle se vende à bon marché.

Com-
merce
de *Arica*.

On auroit de la peine à le croire, en voyant la petitesse des lieux d'où l'on en tire de si grandes quantitez; car hors des vallées le país est par-tout si brûlé, qu'on n'y voit aucune verdure. Ce prodige se fait par le secours de cette fiente ou *Guana*, qu'on apporte, comme j'en ai dit, d'*Iquique*, qui fertilise la terre de maniere qu'elle donne 4 & 500 pour un de toutes fortes de grains, bled, mays, &c. mais particulièrement d'*Agy* lorsqu'on fait bien la menager comme il faut.

La graine étant levée & en état de transplanter, on range les plantes en serpentant, afin que la même disposition des rigoles qui portent l'eau pour les arroser, la conduise doucement au pied des plantes: alors on met

Maniere
de se ser-
vir de la
Guana.

à

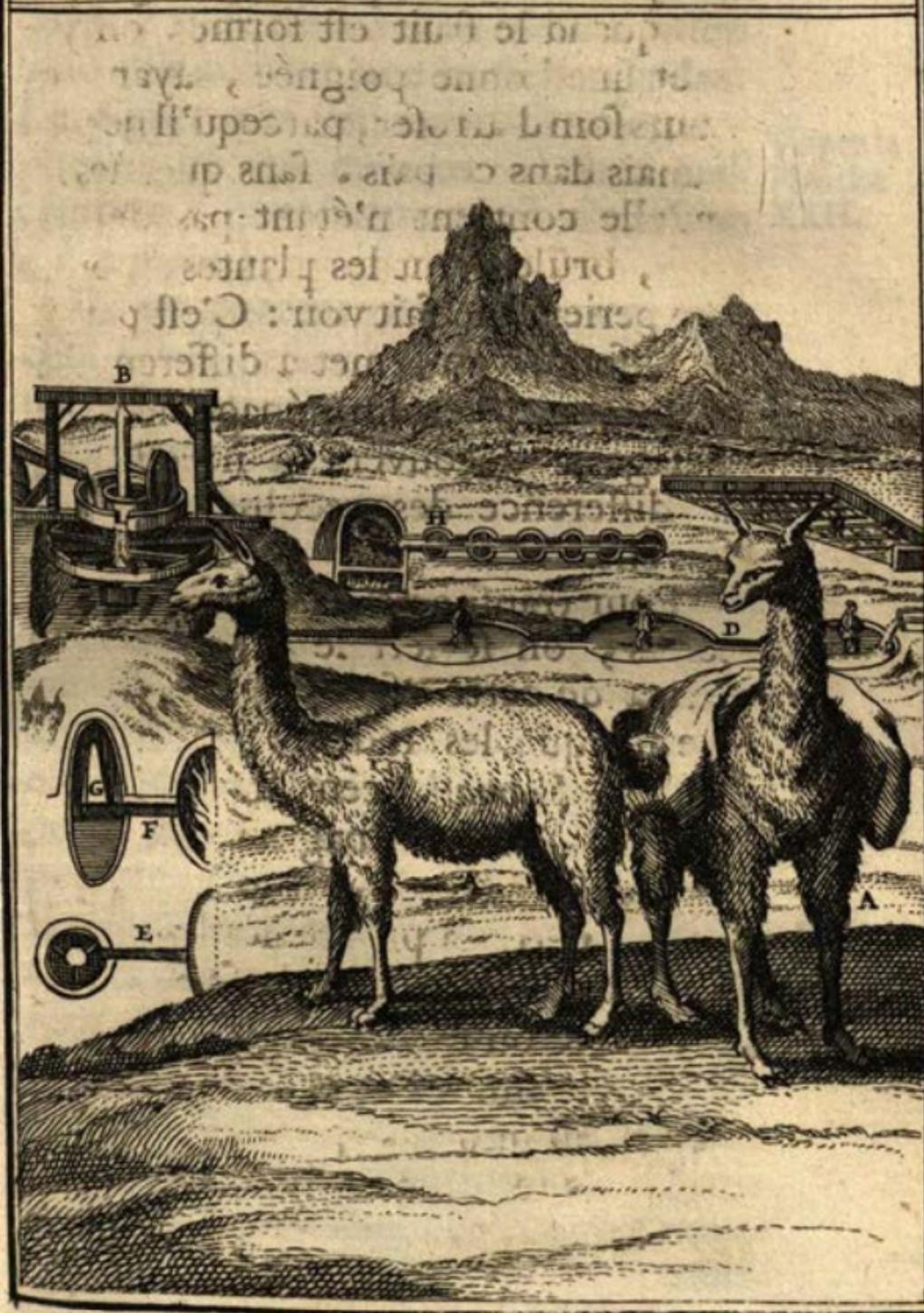
à chaque pied de Piment autant de Guana qu'en peut contenir le creux de la main. Quand la fleur se forme on y en remet un peu davantage; enfin quand le fruit est formé, on y en met une bonne poignée, ayant toujours soin d'arroser, parcequ'il ne pleut jamais dans ce pais, sans quoi les sels qu'elle contient n'étant pas détrempez, brûleroiert les plantes, comme l'experience le fait voir: C'est par cette raison qu'on la met à différentes reprises, avec certain ménagement dont l'usage a decouvert la necessité par la difference des recoltes qui s'en suivent.

Moutons de Perou.

Pour transporter la Guana dans les terres, on se sert le plus souvent à Arica de cette espee de petits Chameaux, que les Indiens du Perou appellent *Llamas*, ceux du Chili *Chil-lebueque*, & les Espagnols *Carneros de la tierra*, Moutons du pais. Ils ont la tête petite à proportion du corps, semblable en quelque chose à celles du cheval & du mouton, la levre supérieure, comme celle du lievre, est fendue au milieu, par là ils crachent à dix pas loin contre ceux qui les inquietent; & si ce crachat tombe sur le

PLANCHE XXII.

- A Lamas ou moutons du Perou. E Plan de la des azogadera.
B Trapiche ou moulin a minerai. F Profil de la des azogadera.
C Buiteron ou cour ou lon petri le minerai. G La pigne.
D Bassins a laver. H Fourneau atirer le visargent.



le visage, il y fait une tache roussâtre où se forme souvent une galle. Ils ont le cou long, courbé en bas, comme les chameaux, à la naissance du corps, qui leur ressembleroit assez bien s'ils avoient une bosse sur le dos.

La figure que j'en mets ici peut expliquer ce qui manque à cette description : leur hauteur est d'environ 4 à 4 pieds $\frac{1}{2}$. Voyez la Planche XXII.

Ils ne portent ordinairement que cent livres pesant, & marchent la tête levée, avec une gravité & une majesté admirable, d'un pas si réglé, que les coups ne le peuvent faire changer. La nuit il est impossible de les faire marcher avec leur charge, ils se couchent jusqu'à ce qu'on les débarasse du fardeau pour aller chercher à paître. Leur nourriture ordinaire est une herbe qui ressemble assez au petit Jonc, excepté qu'elle est un peu plus mince, & qu'elle a une pointe piquante au bout : on l'appelle *Ycho*; toutes les montagnes de la Puna ne sont couvertes d'autre chose; ils mangent peu, & on ne leur donne jamais à boire, de sorte que cet animal est de peu d'entretien. Quoiqu'il ait le pied fendu comme les mou-

tons, on s'en fert néanmoins dans les minieres pour porter le minerai au moulin ; dès qu'ils ont leur charge, ils vont sans guide au lieu où l'on a accoutûmé de les décharger. Au dessus du pied ils ont un éperon qui leur rend le pied sûr dans les rochers, parcequ'ils s'en servent pour s'accrocher. Leur laine rend une odeur forte & même desagréable, elle est longue, blanche, grise & rousse par taches, & assez belle, quoique beaucoup inferieure à celle des Vicognes.

Les *Vicognes* ou *Vicuñas* sont à peu près faites comme les Llamas, excepté qu'elles sont plus petites & plus dégagées. Comme leur laine est très-fine & fort estimée, on en fait quelquefois la chasse d'une maniere qui merite d'être racontée. Plusieurs Indiens s'assemblent pour les faire fuir & les engager dans quelque passage étroit où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long desquels on fait pendre des morceaux de laine & de drap. Les *Vicognes* cherchant à passer, sont tellement intimidées par les mouvemens de ces morceaux de laine, qu'elles n'osent passer au-delà ; de sorte qu'elles s'attroupent en fou-

Chasse
des Vi-
cognes.

foule, & alors les Indiens les tuent avec des pierres attachées au bout des laqs de cuir; si par hazard il se trouve parmi elles quelques Guanacos, ils sautent par dessus les cordes, & alors toutes les Vicognes les suivent. Les Guanacos sont plus gros & plus materiels, on les appelle aussi *Viscachas*.

Il y a une autre espece d'animal noir semblable aux Llamas appellé *Alpaque*, dont la laine est très fine; mais il a les jambes plus courtes, & le muse ramassé, de maniere qu'il a quelque rapport au visage humain. Les Indiens se servent de ces animaux à differens usages, ils les chargent environ d'un quintal pesant, leur laine sert à faire des étoffes, des cordes & des sacs, & leurs os servent à faire les instrumens des Tisserans; enfin leur fiente sert à faire du feu pour la cuisine & pour se chauffer.

Avant ces dernieres guerres l'Armadilla, petite Flote composée de quelques Vaisseaux du Roi & des Particuliers, venoit tous les ans à Arica, pour y apporter des marchandises d'Europe, & du vif argent pour les minieres de la *Paz*, *Oruro la Plata*, ou

Alpaque.

Ancien commerce de Arica.

Chuquizaca, *Potosi*, & *Lipes*, & ensuite emporter à Lima l'argent dû au Roi pour le quint des Métaux qu'on tire des minieres; mais depuis qu'il ne vient plus de Gallion à Portobelo, & que les François ont fait le commerce, ce Port a été l'échelle la plus considerable de toute la Côte, où descendent les Marchands des cinq Villes que je viens de nommer, qui sont les plus riches en minieres. Il est bien vrai que le Port de Cobija est plus près de *Lipes* & de *Potosi*, que *Arica*; mais comme il est si desert & si aride, qu'on n'y trouve de quoi vivre, ni pour les hommes, ni pour les mules, ils aiment mieux faire quelques lieues de plus, & être affurez de leurs besoins; d'ailleurs il ne leur est pas fort difficile d'y apporter en cachette leur argent en pigne, & de s'accommoder avec les *Corregidors*, pour s'exemter d'en payer le quint au Roi.

MANIERE DE TIRER L'ARGENT DES MINIERES,

O U

*Manipulation du Minerai pour
faire les Pignes.*

CE que l'on appelle *Pignes*, sont des masses d'argent poreuses & legeres, faites d'une pâte dessechée, qu'on avoit formée par le mélange du mercure & de la poudre d'argent tirée des minieres, comme je vais le raconter.

Après avoir concassé la pierre qu'on tire de la veine métallique, on la moud dans ces moulins à meule dont nous avons parlé, ou avec des *Ingenios reales* qui sont composez de pilons, comme nos moulins à plâtre. Ils consistent ordinairement en une roue de 25 à 30 pieds de diametre, dont l'essieu prolongé est garni de triangles émouffez, lesquels en tournant accrochent les bras de Pilons de fer, & les enlèvent à une certaine hauteur, d'où ils échapent tout d'un coup à chaque revolution; & comme ils pe-

sont ordinairement environ 200 livres, ils tombent si rudement, qu'ils écrasent & réduisent en poudre la pierre la plus dure, par leur seule pesanteur; on tamise ensuite cette poudre par des cribles de fer, ou de cuivre, pour tirer celle qui est la plus fine, & remettre la grosse au moulin. Lorsque le minerai se trouve mêlé de certains métaux qui l'empêchent de se pulvériser, comme du cuivre, on le met calciner au fourneau, & on le repile ensuite.

Dans les petites mines où l'on ne se sert que de moulins à meule, on moud le plus souvent le minerai avec de l'eau, qui en fait une boue liquide qu'on fait couler dans un réservoir; au lieu que quand on le moud à sec, il faut ensuite le détremper, & le bien pétrir avec les pieds pendant longtemps.

Pour cet effet, dans une cour faite exprès appelée *Buiteron*, on range cette boue par tables d'environ un pied d'épais, qui contiennent chacune un demi caxon ou 25 quintaux de minerai ce qu'on appelle *Cuerpo*; on jette sur chacun environ 200 livres de sel marin, plus ou moins, suivant la

la qualité du minerai, que l'on pétrit & qu'on fait incorporer avec la terre pendant deux ou trois jours. Ensuite on y jette une certaine quantité de vif argent, en pressant de la main une bourse de peau dans laquelle on le met, pour en faire sortir quelques gouttes dont on arrose le Cuerpo également; suivant la qualité & la richesse du minerai, on en met à chacun 10, 15, ou 20 livres, car plus il est riche, plus il faut de mercure pour ramasser l'argent qu'il contient: ainsi l'on n'en connoît la dose que par une longue expérience. On charge un Indien du soin de pétrit une de ces tables huit fois par jour, afin que le mercure puisse s'incorporer avec l'argent; pour cela on y mêle souvent de la chaux, quand le minerai est gras, en quoi il faut user de précaution; car on dit qu'il s'échauffe quelquefois tellement, qu'on n'y trouve plus ni mercure ni argent, ce qui paroît incroyable. Quelquefois on y sème aussi du minerai de plomb ou d'étain, pour faciliter l'opération du mercure, qui se fait plus lentement dans les grands froids, que dans les temps moderez, d'où vient qu'au Potosi & à Lipès,

on est souvent obligé de pêtrir le minéral pendant un mois ou un mois & demi; mais dans des païs plus tempez, il s'amalgame en huit ou dix jours.

Pour faciliter l'operation du mercure, on fait en quelques endroits comme à Puno & ailleurs, des Buitrons voutez sous lesquels on fait du feu, pour échauffer la poudre du minéral pendant 24 heures sur un pavé de briques.

Lorsqu'on croit que le mercure a ramassé tout l'argent, l'*Ensayador* ou l'Essayeur prend de chaque Cuerpo un peu de terre à part, qu'il lave dans une assiette de terre, ou un bassin de bois, & l'on connoît par la couleur du mercure qu'on trouve au fond de ce bassin, s'il a eu son effet, car lorsqu'il est noirâtre, le minéral est trop échauffé, on y remet du sel, ou autre drogue. Ils disent alors que le vif argent *Dispara*, s'enfuit; si le vif argent est blanc, on en prend une goutte sous le pouce & en l'appliquant vite dessus, ce qu'il y a d'argent parmi, reste attaché au doigt, & le mercure s'échape en petites gouttes. Enfin lorsqu'on reconnoît que tout l'argent

gent est ramassé, on transporte la terre dans un bassin où tombe un ruisseau pour la laver, à peu près comme j'ai dit qu'on lavoit l'or, excepté que comme ce n'est qu'une boue sans pierre; au lieu de crochet pour la remuer, il suffit qu'un Indien la remue avec les pieds pour la faire délayer. Du premier bassin elle tombe dans un second, où est un autre Indien qui la remue encore pour la bien délayer & en détacher l'argent; de ce second elle passe dans un troisième, où l'on en fait de même, afin que ce qui ne sera pas tombé au fond du premier ni du second, n'échape pas du troisième.

Après que l'on a tout lavé, & que l'eau est claire, on trouve au fond des bassins qui sont garnis de cuir, le mercure incorporé avec l'argent, ce qu'on appelle *la Pella*; on la met dans une chausse de laine de Vicognes suspendue, pour faire couler une partie du vif argent; on la lie, on la bat, & on la presse autant qu'on peut, en pesant dessus avec des morceaux de bois plat; & quand on en a tiré ce qu'on a pû, on met cette pâte dans un moule de planches de bois, lesquelles

étant liées ensemble, forment ordinairement la figure d'une pyramide octogone tronquée, dont le fond est une plaque de cuivre percée de plusieurs petits trous; là-dedans on la foule pour l'affermir, & lorsqu'on veut faire plusieurs pignes de différens poids, on les divise par petits lits de terre qui empêchent la continuité; pour cela il faut peser la peille, & en déduire les deux tiers pour ce qu'elle contient de mercure, & l'on fait à peu de chose près, ce qu'il y aura d'argent net.

On leve ensuite le moule, & l'on met la pigne avec sa base de cuivre sur un chandelier ou trepied, posé sur un grand vase de terre plein d'eau, & on l'enferme sous un chapiteau de terre qu'on couvre de charbons, dont on entretient le feu pendant quelques heures, afin que la pigne s'échauffe vivement, & que le mercure qu'elle contient en sorte en fumée; mais comme cette fumée n'a point d'essor, elle circule dans le vuide qui est entre la pigne & le chapiteau, & venant à rencontrer l'eau qui est au-dessous, elle se condense, & tombe au fonds, transformée de nouveau en mercure:

re: ainsi l'on en perd peu, & le même sert à plusieurs fois, mais il faut en augmenter la dose, parcequ'il s'affoiblit; néanmoins on consommoit autrefois au Potosi 6 à 7000 quintaux de vif argent par an comme le dit Acosta, par où l'on peut juger de la quantité d'argent qu'on en tiroit.

Comme dans la plus grande partie du Perou, il n'y a ni bois ni charbon, mais seulement de cette herbe qu'on appelle *Ichu*, dont j'ai parlé ci-devant; on chauffe les pignes par le moyen d'un four qu'on met auprès de la *Desazogadera*, c'est à dire la machine à dessécher l'argent & le purger du mercure, & l'on en communique la chaleur par un canal où elle s'enfoufre, comme on peut voir dans cette figure.

Planches
XXII.
page
265.

Quand le mercure est évaporé, il ne reste plus qu'une marque de grains d'argent contigus fort legere, & presque friable qu'on appelle la *Piña*, qui est une marchandise de contrebande hors des minieres, parcequ'on est obligé par les Loix du Royaume, de la porter aux caisses Royales ou à la Monoye, pour en payer le quint au Roi. Là on les fond pour

mettre cet argent en lingots, sur lesquels on imprime les armes de la Couronne, celles du lieu où ils sont faits, leur poids & la qualité, avec l'aloi de l'argent, pour en faire la mesure de toutes choses, suivant l'expression d'un ancien Philosophe.

On est toujours sûr que les lingots quintez sont sans fourberie, mais il n'en est pas de même des pignes; ceux qui les font, mettent souvent au milieu, du fer, du sable, & autres choses pour en augmenter le poids, de sorte qu'il est de la prudence de les faire ouvrir & rougir au feu pour s'en assurer; car si elle est falsifiée, le feu la fait noircir, ou jaunir, ou fondre plus facilement. Cette épreuve sert encore à tirer une humidité qu'elles contractent dans les lieux où on les met exprès pour les rendre plus pesantes; en effet, on peut augmenter leur poids du tiers, en les trempant dans l'eau pendant qu'elles sont toutes rouges, soit aussi pour les purger du mercure, dont le bas de la pigne est toujours plus impregné que le haut. On voit aussi qu'il peut arriver que la même pigne soit d'argent de différent aloi.

Les pierres des minières, le mine-
rai,

rai, ou pour parler le langage du Pérou, le *Métal* d'où on tire l'argent, n'est pas toujours de même qualité, consistance ni couleur; il y en a de blanc & gris mêlé de taches rouffes, ou bleuâtres, on l'appelle *Plata blanca*; les minieres de Lipes sont la plûpart de cette qualité. Pour l'ordinaire on y distingue à l'œil quelques grains d'argent, souvent même de petites palmes couchées dans les lits de la pierre.

Il y en a au contraire qui est noir comme du mache-fer où l'argent ne paroît point, il s'appelle *Negrillo*; quelquefois il est noir mêlé de plomb, c'est pourquoi on l'appelle *Plomo ronco*; l'argent y paroît en le gratant avec quelque chose de rude, c'est ordinairement le plus riche, & celui qui revient à moins de frais, parcequ'au lieu de le faire pétrir avec le mercure, on le fait fondre dans des fourneaux où le plomb s'évapore à force de feu, & laisse l'argent pur & net. C'est de ces fortes de minieres dont les Indiens tiroient leur argent, parceque n'ayant pas l'usage du mercure comme les Européens, ils ne travailloient que celles dont le mineraï pou-

voit se fondre ; & comme ils avoient peu de bois , ils faisoient leurs fourneaux avec de l'icho & de la crote des Llamas , ou autres animaux , & ils les expofoient fur les montagnes pour que le vent entretînt le feu dans fa force : voilà tout le fecret dont les Histoires du Perou parlent comme d'une chofe merveilleufe. Il y a une autre efpece de minerai femblable à celui-ci , également noir , & où l'argent ne paroît nullement ; au contraire en le mouillant & le frotant contre du fer il devient rouge , c'eft pourquoi on l'appelle *Rofficler* ; celui-ci eft fort riche , & donne l'argent du plus haut aloi. Il y en a qui brille comme du Talc , celui-ci eft ordinairement mauvais , & donne peu d'argent , fon nom eft *Zoroche*. Le *Paco* qui eft d'un rouge jaunâtre , eft fort mou & brifé en morceaux ; mais il eft rarement riche , & l'on n'en travaille les minieres qu'à caufe de la facilité qu'il y a de tirer le minerai. Il y en a de verd qui n'eft guères plus dur que celui-ci , on l'appelle *Cobrifo* , il eft très rare , néanmoins quoique l'argent y paroiffe ordinairement , & qu'il foit prefque friable , c'eft le plus difficile à beneficier , c'eft

e'est-à-dire à en tirer l'argent; il faut quelquefois après qu'il est moulu le brûler au feu, & employer plusieurs moyens pour le separer, sans doute, parcequ'il est mêlé de cuivre. Enfin, il y a un autre genre de minerai fort rare qui s'est trouvé au Potosi dans la seule mine de Cotamito; ce sont des fils d'argent pur entortillez comme du galon brûlé en ploton si fin, qu'on la nomme *Araña*, a cause de la ressemblance qu'il a avec la toile d'araignée.

Les veines des minieres, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords; & lorsqu'il arrive que deux veines se coupent, l'endroit où elles sont confondues est toujours très-riche. On remarque aussi que celles qui courent du Nord au Sud le sont plus que les autres d'un gissement différent. Celles qui sont près des lieux où l'on peut faire des moulins, & qui se travaillent plus commodément, sont souvent préférables à d'autres plus riches qui demandent plus de frais; d'où vient qu'à Lipas & au Potosi il faut que le caxon donne environ dix marcs d'argent pour payer

payer les frais ; & dans celles de la Province de Tarama ils sont payez avec cinq.

Lorsqu'elles sont riches, & qu'elles s'enfoncent, elles sont sujettées à être noyées, & alors il faut avoir recours aux pompes & aux machines, ou les faigner par des mines perdues qu'on appelle *Soccabons*, qui ruinent ordinairement les Mineurs par les dépenses excessives auxquelles ces sortes de travaux les engagent insensiblement.

Il y a d'autres manieres de separer l'argent de la pierre qui le renferme, & des autres métaux qui s'y trouvent mêlez, par le feu & par des eaux fortes ou fondans, dont on se sert en quelques mines où je n'ai pas été, où l'on fait certains lingots qu'on appelle *Ballos* : mais comme la maniere la plus generale & la plus usitée est celle de faire des Pignes, soit pour la commodité ou pour l'épargne du feu & des ingrediens, on peut renvoyer les curieux au *Traité des Métaux d'Agricola*, * où l'on voit l'usage

* Voyez aussi Cefalpin, Cefius, Kentmant, Etker, Eucelius, Van-helmont, & Quercetan.

des mines d'argent d'Allemagne.

Quand on examine la maniere dont l'argent est mêlé avec la pierre en grains, ou pailles séparées par de grands intervalles de pierre pure, ou en poudre subtile confondue avec la pierre même; il semble que la Nature a formé l'un & l'autre en même temps, bien des gens le pensent ainsi. Neanmoins, si l'on en croit les Espagnols, l'argent se forme tous les jours de nouveau dans certains lieux de mines, non seulement dans la pierre vive, mais encore dans les corps étrangers qu'on y a mis depuis long-temps. L'expérience a prouvé cette opinion dans la montagne du Potosi, où l'on a tant creusé en differents endroits, que plusieurs mines ont abimé & enseveli les Indiens qui y travailloient avec leurs outils & étançons. Dans la suite des temps on est venu refouiller les mêmes mines, & l'on a trouvé dans le bois, dans les cranes, & dans les os, des filets d'argent qui les pénétoient comme la veine même.

Ce fait est rapporté par tant de personnes, qu'on ne peut le regarder comme une fable. M. Chambon dans son Traité des Métaux, en raconte

un fort semblable à celui-ci, que l'on peut néanmoins soupçonner d'un peu d'exageration. Il dit que dans une mine d'or & d'argent, apparemment en Hongrie, on l'affura qu'on avoit trouvé trois figures humaines, de la même matiere dont les filons de la mine sont composez, & que quoique ces figures eussent été brisées par les marteaux & par les coins, l'assemblage qu'ils firent de ce qui avoit été enlevé, fut si bien rapporté, qu'on n'eut plus lieu de douter que ce n'eussent été des hommes: Que ces figures avoient leurs filons particuliers, que la tête interieure & tous les ossemens étoient de pur or, & que c'étoit-là la cause pourquoi ces figures avoient été détruites.

Palissi dans son *Traité des Métaux*, nous parle d'un pareil Phenomene: Il assure avoir vû *une pierre de mine d'airain où il y avoit un poisson de même matiere*; & il ajoûte qu'*au pays de Mansfeld se trouvent grande quantité de poissons réduits en métal.*

C'est encore un fait indubitable, qu'on a trouvé beaucoup d'argent dans les mines de Lipès, d'où on en avoit tiré long-temps auparavant. Je fai

fai qu'on répond à cela, qu'autrefois elles étoient si riches qu'on negligeoit les petites quantitez ; mais je doute que lorsqu'il n'en coute guères plus de travail, on perde volontairement ce que l'on tient. Si à ces faits nous ajoutons ce que nous avons dit des lavoirs d'Adacoll, & de la montagne de Saint Joseph où se forme le cuivre, on ne doutera plus que l'argent & les autres métaux ne se forment tous les jours dans certains lieux : l'expérience le prouve évidemment pour ce qui est du yif-argent, s'il est vrai qu'il s'engendre dans la terre ou dans une cave, en y mettant un mélange de soufre & de salpêtre, comme l'affure le même M. Chambon. Job. 18.

D'ailleurs il ne manque pas de Physiciens qui mettent les métaux au nombre des vegetaux, & qui prétendent qu'ils viennent d'un œuf : sentiment néanmoins qui ne plaît pas à tout le monde, & pour lequel on cite des faits* qui

* Theophraste assure qu'en l'Isle de Cypre il croît une espece de cuivre qui ressemble fort à l'or, qui étant semé en parcelles, pousse comme une Plante. Palissi dit qu'en Hongrie on a vû un or très-fin, qui entortillant en forme de filets une certaine Plante, recevoit de temps en temps de l'accroissement. Voyez *John Webster Metallographia. Lond.*

qui tiennent trop du merveilleux pour les croire sans peine.

Que le
Soleil ne
forme
pas les
métaux.

Les anciens Philosophes, & quelques modernes ont attribué au Soleil la formation des métaux: mais outre qu'il est inconcevable que sa chaleur puisse pénétrer jusqu'à des profondeurs infinies, on peut se desabuser de cette opinion en faisant reflexion à un fait incontestable, que voici.

Il y a environ trente ans que la foudre tomba sur la montagne d'*Ilimani* qui est au-dessus de *la Paz*, autrement *Chuquiago*, Ville du Perou à 80 lieues de Arica; elle en abattit un morceau dont les éclats, qu'on trouva répandus dans la Ville & aux environs, étoient pleins d'or; néanmoins cette montagne, de temps immémorial, a toujours été couverte de neige: Donc la chaleur du Soleil qui n'a pas eu assez de force pour fondre la neige, n'a pas dû avoir celle de former l'or qui étoit dessous, & qu'elle a couvert sans interruption.

Ce fait prouve encore qu'on est ici mal informé du pais des mines, car Vallemont dans sa Philosophie occulte, dit „ qu'on connoît les minieres „ lorsqu'il y a de la gelée blanche sur „ la

„ la terre, & qu'il n'y en a point sur
 „ les veines des métaux, parcequ'il
 „ s'en exale des vapeurs seches &
 „ chaudes qui empêchent qu'il n'y
 „ gele; que c'est par la même raison
 „ que la neige n'y dure guères. Si
 cela est vrai de quelques endroits, il
 ne l'est pas de celles du Perou, ni des
 mines d'argent de Saint Juan du Chi-
 li, qui sont couvertes de neige pen-
 dent huit mois de l'année.

Pour moi qui n'admets de conjectu- Com-
 res que celles qui sont fondées sur l'ex- ment se-
 perience, j'en attribuerois plutôt la forment
 formation aux feux souterrains; & les mé-
 sans m'embarasser du feu central de taux.
 certains Philosophes, je ne manque-
 rois pas de preuves pour faire voir que
 toute cette partie de l'Amerique en
 est pleine, comme il se manifeste par
 les volcans qu'on y voit crever & s'em-
 brafer de temps en temps; tels sont
 ceux d'Arequipo, de Quito & du Chi-
 li, qui sont dans le país des minieres.
 Il n'est pas même impossible que ceux
 du Mexique y aient quelque part,
 quoiqu'en apparence un peu éloignez,
 car rien n'empêche qu'on ne compa-
 re la terre à un four à charbon, où
 un trou suffit pour donner de l'air &
con-

286 RELATION DU VOYAGE
conserver le feu dans le côté op-
posé.

Cette chaleur étant bien établie ,
elle doit y mettre en mouvement les
sels , les soufres & les autres princi-
pes que la terre renferme, & qui peu-
vent entrer dans la composition des
métaux, lesquels étant poussez & ra-
refiez comme une vapeur, s'insinuent
dans les pores de la pierre, & parti-
culièrement de ces bancs de rochers
qui sont, comme une planche ou un
corps étranger, enfermés dans des
masses heterogenes. Là cette exha-
laison se fige & se condense comme
de la cire, par la disposition des po-
res où elle est poussée. Nous en avons
une experience sensible dans le mer-
cure, qui se volatilise en fumée, com-
me nous l'avons remarqué ci-devant,
& se condense de nouveau lorsqu'il
rencontre de l'eau. Si ce métal peut
prendre la consistance des autres, com-
me le prétendent les Alchimistes, * la
con-

* 1. Paracelse dit que l'or est un mercure
coagulé.

2. Christian I. du nom, Electeur de Saxe,
convertissoit le mercure, le cuivre & les autres
métaux en veritable or & argent; & le Prince
Auguste, environ l'an 1590. convertit avec une
par-

conjecture se trouve bien fondée.

Je ne donnerai point ici dans les visions de ces chercheurs de pierre philosophale; je veux même croire, malgré tout ce qu'on nous dit de plus apparent † sur les expériences qu'on en

a partie d'une certaine teinture seize cens & quatre fois autant de mercure en or, qui souffrit toute sorte d'examen. *Joan. Kunkeli Observationes. Lond.*

† 3. Zwelfer dans son Livre intitulé *Pharmacopœa Regia, Part. I. cap. I.* dit que l'Empereur Ferdinand III. ayant fait de sa propre main deux livres & demi de bon or avec trois livres de mercure ordinaire, par le moyen d'une certaine teinture des Philosophes, en fit faire une Medaille où étoit d'un côté un Apollon avec une Inscription qui certifioit cette métamorphose; & sur le revers il rendoit à Dieu des actions de grâces de ce qu'il avoit communiqué aux hommes une partie de sa Science divine: ce qu'on pourra mieux voir dans les termes originaux du Latin, dont je mets ici l'arrangement.

Autour de l'Apollon.

DIVINA METAMORPHOSIS.

Ensuite,

EXIBITA PRAGÆ
XV IAN. A°O MDCXLVIII.
IN PRÆSENTIA
SAC. CÆS. MAIESTAT.
FERDINANDI
TERTII

Sur

a vû faire , que ce sont des tours de fourberie qui ont mis cette vaine occupation en credit : mais quoiqu'ils n'ayent pas atteint le degré de la perfection de l'or, il est toujours certain qu'ils l'ont très-bien imité avec le mercure. C'en est assez pour établir mon opinion sur la formation des métaux. Ne peut-on pas inferer de là que la Méchanique de la Nature dans ses productions, ne differe de celle-ci que parcequ'elle est plus parfaite ? Je ne dois cette pensée qu'à la seule at-

ten-

Sur le revers.

RARIS
 HÆC VT
 HOMINIBVS NOTA
 EST ARS ITA RARO IN
 LVCEM PRODIT
 LAVDETVR DEVS
 IN ÆTERNVM
 QUI PARTEM INFINITÆ
 SVÆ SCIENTIÆ ABIEC
 TISSIMIS SVIS CREATV
 RIS COMMVNI
 CAT

Le même Zwelfer a soin de faire remarquer que cet or étoit très-bon, *minimè sophisticò*, & que l'Empereur étoit trop habile homme pour se laisser tromper par quelque adroite supposition d'or naturel, au lieu de celui qu'il fai-

soit.

tention que j'ai fait aux différentes sortes de minerais qui me sont tombées entre les mains, quoique dans le fond elle ait quelque conformité avec celle de Mrs Voffius & Vallemont, qui reconnoissent les feux souterrains pour le premier principe de la formation des métaux.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il sort continuellement de fortes exhalaisons des mines : les Espagnols qui vivent au-dessus, sont obligés de boire très-frequemment de l'herbe du Paraguay, ou Maté, pour s'humecter la poitrine, sans quoi ils souffrent une espèce de suffocation. Les mules même qui passent dans ces endroits, quoique beaucoup moins rudes & montueux que d'autres, où elles vont en courant, sont obligées de se reposer presque à tout moment pour reprendre haleine. Mais ces exhalaisons sont bien plus sensibles au dedans, elles font un tel effet sur les corps qui n'y sont pas accoutumés, qu'un homme qui y entre pour un moment, en sort comme perclus, sentant une douleur dans tous les membres à ne pouvoir se remuer; elle dure même souvent plus

Exhalai-
sons des
minie-
res.

d'un jour : & alors le remede est de rapporter le malade dans la mine. Les Espagnols appellent ce mal *Quebrantahueffos*, c'est à dire, qui brise les os. Les Indiens même qui y sont accoutumez, sont obligez de se relever alternativement presque tous les jours.

Il est aussi arrivé quelquefois qu'en travaillant à certaines parties des mines, il en est sorti des exhalaisons empestées qui ont tué les ouvriers sur le champ, de sorte qu'on a été obligé de les abandonner. Par la même raison dans ces mines d'or & d'argent de Hongrie qui sont argileuses & si gluantes qu'on est obligé de faire bon feu pour les dessecher, les ouvriers sont contraints d'en sortir aussitôt. Ces sortes de mines argileuses sont apparemment fort rares au Pérou, car je n'en ai jamais entendu parler.

Pour se garantir du mauvais air que l'on respire dans les mines, les Indiens y mâchent continuellement de la *Coca* espede de Betel, & ils prétendent que sans cela ils ne pourroient y travailler.

Les mines qui donnent à present

sont le plus d'argent, sont celles d'*Oruro* petite Ville éloignée de 80 lieues de *Arica*. L'année 1712 à *Ollachea* auprès du *Cusco*, on en découvrit une si abondante, qu'elle a donné jusqu'à 2500 marcs par Caxon, c'est à dire, près d'un cinquième; mais elle a beaucoup diminué, & on ne la met plus aujourd'hui qu'au rang des ordinaires. Après celles-ci sont celles de *Lipes* qui ont eu le même fort. Enfin celles du *Potosi* donnent peu, & entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur.

Pour ce qui est des mines d'or, elles sont fort rares dans la partie du Sud du *Perou*; il n'y en a que dans la Province de *Guanuco* du côté de *Lima*, dans celle de *Chicas* où est la Ville de *Tarija*, & à *Chuquiaguillo*, à deux lieues de la *Paz* & autres environs, qu'on appelle pour cette raison en Indien *Chuquiago*, c'est à dire, maison ou grange d'or. Effectivement, il y a des lavoirs très-abondans où l'on a trouvé des *Pepitas*, ou grains d'or vierge, d'une grandeur prodigieuse; entr'autres deux, dont un qui pesoit 64 marcs & quel-

Que les mines d'or sont rares au *Perou*.

ques onces, fut acheté par le Comte de la *Moncloa*, Viceroy du Perou, pour en faire un present au Roi d'Espagne; l'autre est tombé entre les mains de *Dom Juan de Mur*, en 1710, pendant qu'il étoit Corregidor de *Arica*. Celui-ci est fait comme un cœur de beuf en petit, & pese 45 marcs, de trois alois differens, autant que je puis m'en souvenir, de 11, 18, & 21 caracs, ce qui est remarquable dans une même masse.

Pour-
quoi les
Païs des
minieres
sont ste-
riles.

Tous les endroits de minieres que j'ai nommé ci-devant sont si froids & si steriles, que les habitans sont obligez de venir chercher des vivres à la Côte. La raison de cette sterilité est sensible, si l'on fait attention aux mauvaises exhalaisons qui sortent continuellement des minieres, comme nous l'avons remarqué ci-devant, lesquelles contiennent, sans doute, des souffres & des sels contraires à la vegetation des Plantes.

Si ces lieux sont peuplez, ce n'est que par rapport à leurs grandes richesses, qui y attirent tous les besoins de la vie; neanmoins il ne manque pas de mines vers la Côte, dans des
lieux

lieux plus temperez, comme on le voit par celle qu'on a nouvellement découverte à Iquique; on prétend même que dans toutes les montagnes des environs de Arica il y en a, mais qui ne sont pas assez riches pour mériter qu'on y fasse de la dépense.

Dans ces mêmes montagnes il y a une infinité de mines de Sel, quelques-unes de Gip à faire du Plâtre; on y trouve aussi de ces pierres spongieuses qui servent à filtrer l'eau, & une sorte d'Albâtre transparent dont on se sert en quelques endroits, comme de vitres, pour les maisons.

Au reste, elles sont toutes steriles, on n'y voit de verdure qu'au fond des vallées; dans celle de Arica on y trouve du Jalap dont la racine est d'un grand usage en Médecine; on y trouve aussi la Squine & le Mechoacan, que les habitans appellent, si je ne me trompe, *Fonqui*. Il y a du Molle, arbre dont nous avons parlé dans l'article de Valparaiso; de la Tara, arbre qui ressemble un peu à l'Acacia; son fruit qui est une gouffe comme des Haricots, sert à faire de l'encre à écrire, comme j'ai dit de l'Algarrova. Dans les montagnes au-
près

294 RELATION DU VOYAGE &c.
près de la Paz , on trouve une espece
de mouffe qu'on appelle *Hiareta* , la-
quelle étant mise au feu , donne une
fumée qui aveugle sur le champ ceux
dont elle frape les yeux ; elle donne
aussi une gomme qui a de bons effets
dans certaines maladies.

Fin du Tome I.



le nom de la Baye de la Nouvelle France
le nom de la Baye de la Nouvelle France
le nom de la Baye de la Nouvelle France
le nom de la Baye de la Nouvelle France
le nom de la Baye de la Nouvelle France
le nom de la Baye de la Nouvelle France
le nom de la Baye de la Nouvelle France
le nom de la Baye de la Nouvelle France
le nom de la Baye de la Nouvelle France
le nom de la Baye de la Nouvelle France

le nom de la Baye de la Nouvelle France



40852